

L'ARCHE *Editeur*

Rafael SPREGELBURD

La Connerie

Traduit par
Marcial Di FONZO BO et Guillermo PISANI

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

**HEPTALOGIE DE
HIERONYMUS BOSCH :**

4. LA CONNERIE

DE RAFAEL SPREGELBURD

Traduction de
MARCIAL DI FONZO BO ET GUILLERMO PISANI

édition

L'action se passe dans différents motels de bord de route, aux environs de Las Vegas. Je dis bien « motel » et non pas « hôtel », sans bien connaître la différence, mais avec l'intuition que, à un certain moment, je comprendrai que c'est précisément là que se trouve la clé.

Bien que le motel puisse changer d'une scène à l'autre, la chambre que nous verrons est toujours la même : une chambre particulièrement neutre permettant d'établir la convention que nous sommes dans différents hôtels et dans des chambres différentes. Un lit double contre le mur de gauche.

Deux portes donnent l'accès : une au fond, qui sera la porte vers l'extérieur. Dans certaines scènes, l'extérieur sera le parking de l'hôtel en question. Dans d'autres, ce sera la cour, un couloir, ou la piscine. A gauche, une deuxième porte conduit à la salle de bain.

Le plus important est que le mur du fond présente ostensiblement une grande fenêtre, ce qui permettra le montage de deux scènes en simultané (à l'intérieur et à l'extérieur de la chambre). Cette fenêtre aura un quelconque système de rideaux qui, lorsqu'ils seront fermés, cacheront le dehors (le parking, la cour, la décevante piscine) afin de permettre les changements de décor dans l'espace extérieur quand ce sera nécessaire.

Depuis notre immense fenêtre, on verra souvent passer roulant sur la route, lentement et à distance, ces énormes boules de paille épineuses qui peuplaient les films de cowboys.

Pour simplifier la lecture de la pièce, on pourra convenir que - globalement - on y raconte cinq histoires entremêlées. Raison pour laquelle j'ai intitulé les scènes en fonction du « monde » auxquelles elles appartiennent : MARCHANDS, POLICIERS, PARIEURS, IVY, FINNEGAN.

Les cinq acteurs de la pièce se distribuent les vingt quatre personnages :

ACTRICE 1 :

Laetitia Hanon, deuxième femme de Robert Finnegan. 45 ans environ.

Emma Toogood, extravagante et délinquante, complice de Richard Troy.

Jane Pockett, amie de Ralph et Maggie.

Berta Wilkinson, ouvreuse au cinéma « Roxy », de Las Vegas.

ACTRICE 2 :

Veronica Aldgate, journaliste du « Firagot »

Ivy Posgate, sœur de John, une fille sévèrement handicapée, en fauteuil roulant. On ne sait pas si elle peut parler, ou si elle pense, ou même si elle comprend. Un malheur.

Maggie Dorset, épouse de Ralph. De plus au moins 30 ans.

Flo Cohen, spécialiste en art contemporain.

Susan Price, ouvreuse au cinéma «Roxy », récemment divorcée de Rosco.

ACTEUR 1 :

Officier Daniel Zielinsky, agent de la brigade motorisée de Las Vegas.

Robert Finnegan, scientifique, dans la cinquantaine.

Martin Stacey-Waddy, homme du monde, camarade du club de sport de Ralph.

Lee Okazu Buckley, homme d'affaires. A l'aspect oriental très marqué.

Carlo Bonelli, maffieux sicilien, bras droit de Lino Venutti.

ACTEUR 2 :

Brad Finnegan, fils de Robert Finnegan, dans la trentaine.

Ken Lemon, ami de Ralph et Maggie.

Officier Arnold Wilcox, agent de police, coéquipier de Zielinsky.

John Posgate, acteur au chômage, frère d'Ivy.

Mr. Bancroft, marchand de pétrole texan. Millionnaire. Collectionneur.

ACTEUR 3 :

Richard Troy, extravagant. Sorte d'agent secret et marchand douteux.

Ralph Dorset, mari de Maggie. 35 ans.

Officier Greg Davis, agent de police.

Donnie Crabtree, étudiant-chercheur en mathématiques.

Lino Venutti, maffieux sicilien, producteur de musique pop.

SCENE 1

POLICIERS I + MARCHANDS I

Hôtel Magnus. On entend un texte enregistré. Emma Toogood et Richard Troy ne sont que deux silhouettes invisibles dans l'obscurité de la chambre. La lumière les révèle lentement.

VOIX DE MR. AMBUSH : Chère Emma, mon cher monsieur Troy. Mon client s'appelle Thomas Arlington, un new-yorkais qui a fait une immense fortune avec la fabrication de calculatrices de poche dans les seventies. Trente ans plus tard, ses entreprises s'effondrent. Quand son empire était à son apogée il a gaspillé son argent en œuvres d'art. Il a payé des fortunes pour des tableaux d'auteurs inconnus. Arlington s'est méfié du Pop Art. Si Warhol photocopie son œuvre, quelle valeur peut avoir sur un éventuel marché chacune de ces photocopies ? La quantité, pensait Arlington, dévalue la marchandise. En revanche, il s'est proposé de valoriser sa collection en décidant lui-même que certaines œuvres inconnues coûteraient des sommes scandaleuses.

Dans la cour, dehors, on entend arriver deux motocyclettes. Richard et Emma se tiennent sur leur garde.

VOIX DE MR. AMBUSH : À présent, ses entreprises vont vers une faillite certaine. Il a besoin d'argent, rapidement. Regardez ce tableau.

Richard éteint le magnétophone d'où provient la voix, et tous les deux se cachent pour ne pas être vus.

Les motocyclettes appartiennent à deux policiers, les officiers Wilcox et Zielinsky, qui s'approchent de la fenêtre, mais n'arrivent pas à voir ce qu'il y a à l'intérieur à cause de l'obscurité.

WILCOX : Pourquoi on regarde pas comment sont les chambres, avant d'aller à la réception ?

ZIELINSKY : On voit rien. Elles sont toutes pareilles, non ? Celle-ci est vide ?

WILCOX : Si on la prend maintenant, il faut payer la journée en entier ?

ZIELINSKY : Il est quelle heure ?

WILCOX : Onze heures et demie.

ZIELINSKY : Il faut attendre une demi-heure. Si on prend la chambre après midi ils nous compteront seulement la journée de demain.

WILCOX : J'ai envie de pisser. (*Il s'aperçoit que Zielinsky est déjà en train de pisser contre un mur de la cour.*) Qu'est-ce que tu fais ? On va rien nous dire ?

ZIELINSKY : On dit rien aux gardiens de la loi. Si je voyais un policier qui pisse en faisant son devoir, moi je lui dirais rien.

WILCOX : Ce n'est pas ma façon de penser. C'est-à-dire, je n'imagine pas de voir... je veux dire, de voir en dehors de moi quelque chose que moi-même je suis, je sais pas si je me fais comprendre. On n'aurait pas pu aller dans un bar ?

ZIELINSKY : Le dernier c'était le Blake's, et il est à trois kilomètres d'ici. C'est bon. On y va.

WILCOX : Tu as pu voir s'il y avait un lit double ou deux lits séparés ? *(Ils s'éloignent.)*
Richard rallume le magnétophone.

VOIX DE MR. AMBUSH : Arlington ne se souvient même pas du nom du pauvre inconnu qui le lui a vendu. Par contre, ce dont il se souvient, c'est qu'il l'a fait assurer par Arizona Assurances pour un million de dollars. Il l'a fait disparaître. Et il a touché la prime d'assurance. Le tableau n'existe pratiquement pas. C'est une peinture à la gouache ordinaire, une tempera à l'eau, et en trente ans elle s'est effacée progressivement. Encore cinq ans et la toile redeviendra complètement blanche. Mais Arlington ne se contente pas d'avoir récupéré un million pour cette peinture qui ne vaut même pas le prix du châssis. Il veut maintenant la vendre au marché noir des collectionneurs pour le double. Deux millions. Voici la raison pour laquelle je vous ai fait venir à Las Vegas. Arlington m'a donné deux contacts. Ce sont des acheteurs potentiels. Le premier est Bancroft, un riche marchand de pétrole texan. L'autre c'est Lee Okazu Buckley, un homme d'affaires d'origine japonaise. Vous avez déjà déduit quel est le problème. Ils voudront voir le tableau avant de l'acheter. Votre commission sera la même que d'habitude. Les coordonnées des deux acheteurs sont sur le papier saumon. Vous devrez falsifier l'origine de la peinture. Mais n'oubliez pas que, techniquement, vous voyagez avec un tableau volé. Vous ne pourrez pas entrer en contact avec moi. Vous savez quoi faire avec cette cassette. Elle n'est pas... enfin, elle n'est pas de celles qui s'autodétruisent. Bonne chance. Ah, attendez : encore une chose. Chaque photocopie de Marilyn peinte par Warhol coûte aujourd'hui quinze millions. Arlington a eu tort. J'ai beaucoup réfléchi à cette erreur.

Silence. L'enregistrement se termine. Richard est sur le point de détruire la cassette, mais Emma la lui prend et la range dans un sac plastique.

RICHARD : Mh. Tu t'occupes de la cassette.

EMMA : Je m'en occupe.

RICHARD : Fais comme tu veux.

EMMA : Ça semble pas si compliqué.

RICHARD : Il y a un problème de base, Emma. Il n'y a presque plus rien à vendre dans ce tableau.

EMMA : C'est là-dessus que je spécule.

RICHARD : Je m'en doutais. (*Il sort de quelque part un seau à champagne, ou simplement une bouteille de sa serviette, il sert deux coupes et ils boivent.*) Au boulot. Comment s'appelait le restaurant où l'on s'est arrêté juste avant Winnemucca ?

EMMA : Blake's.

RICHARD : Blake. Très bien. Ethan Blake.

EMMA : Cherchons l'année maintenant.

RICHARD : Un autre Blake, Ronald Blake Jr., a marqué le point décisif au championnat d'été de la Ligue Majeure à Cincinnati, en 1945.

EMMA : La même année que la fin de la guerre ?

RICHARD : Tant mieux. La coïncidence est la mère de la turbulence.

EMMA : 1945, parfait. Comment s'appelait la serveuse ?

RICHARD : La nôtre ? Ou la noire ?

EMMA : La nôtre. Je n'ai pas vu la noire.

RICHARD : Doreen...

EMMA : Non. Trop moderne...

RICHARD : Dorothy ?

EMMA : Dorothy. Qu'est-ce que tu aimerais qu'il y ait eu sur la toile ?

RICHARD : Si je peux choisir, des nichons. Une chose très simple, très figurative, très dénudée.

EMMA : Accepté. 1945, Angleterre, des nichons, peinture à tempera, Dorothy, Blake.

RICHARD : On se fait un chinois ?

EMMA : Un chinois, oui. Allons-y, je prends le papier saumon. Cache le tableau sous le lit.

RICHARD : T'inquiète pas, Emma. Il ne vaut pas encore deux millions. Ce ne sont que des taches d'humidité. C'est moi qui conduis cette fois-ci. Evidemment, tu crois pas que ces policiers ont pu nous entendre !

EMMA : Non, on n'entend rien. (*En sortant.*) Comme c'est curieux. C'est-à-dire que, selon ta façon si particulière de voir les choses, Doreen serait la façon moderne de s'appeler Dorothy dans le passé...

RICHARD : Définitivement. Et Terry c'est ce que les parents aujourd'hui donneraient comme prénom à une fille qui dans le passé se serait contentée d'un simple Theresa.

EMMA (off) : Ah bon ? Et Emma c'est quoi ?

RICHARD (off) : Emma c'est déjà vieux. Mais ça pourrait être Emilse, Emily, et même Mae.

SCENE 2

POLICIERS II

La chambre du Motel Magnus, sur la route vers Las Vegas. On entend deux hommes rire dans la salle de bains. Il s'agit des deux policiers déjà vus dans la scène 1. Wilcox est le plus jeune. Zielinsky semble avoir dépassé depuis longtemps les quarante ans. Zielinsky sort de la salle de bains. Il tient un cahier de notes à la main, s'approche de la fenêtre, ferme les rideaux et s'allonge sur le lit pour étudier les notes de son cahier.

WILCOX (off) : C'est impossible. Comment ils disent « cinquante » ?

ZIELINSKY : Cinquante.

WILCOX (off) : Et pourquoi ?

ZIELINSKY : Quoi, pourquoi ? Cinquante se dit « cinquante », soixante se dit « soixante », mais septante se dit « soixante-dix », et septante cinq se dit « soixante-quinze ».

WILCOX : *(Il entre en boutonnant encore sa braguette.)* Ça c'est incroyable !

ZIELINSKY : Oui, c'est incroyable.

WILCOX : Ils n'ont pas une façon plus simple les canadiens ?

ZIELINSKY : Apparemment, non. Tu veux écouter le comble ?

WILCOX : Quoi ? Ils n'ont pas nonante ?

ZIELINSKY : Nonante c'est « quatre fois vingt plus dix ». Et nonante cinq, par exemple, ce serait « quatre fois vingt plus quinze ». Cent c'est à nouveau « cent ».

WILCOX : Ça se dit comment ?

ZIELINSKY : Quatre-vingt-dix, quatre-vingt-quinze. Quel chiffre t'aimerais entendre ?

WILCOX : Euh... entre nonante et cent dix... qui sont les limites de vitesse les plus courantes. Ça te dérange que je te pose ces questions ?

ZIELINSKY : Non. « Vous avez dépassé la limite de vitesse du comté : quatre-vingt-dix miles à l'heure ».

WILCOX : C'est horrible. On dirait... je ne sais pas moi... autre chose. Un film porno.

ZIELINSKY : T'es con. C'est le français canadien.

WILCOX : Et ça change par rapport au français ?

ZIELINSKY : Ça change. Bien que ça change. Voilà le problème des Canadiens. Car ils ne parlent pas une langue. Ils parlent la déformation d'une langue qui appartient à d'autres. C'est pour ça qu'ils ne sont jamais crédibles les acteurs canadiens.

WILCOX : Mais il y a des acteurs canadiens qui parlent en anglais. Je regarde la série « Paradis des chutes ». Ils parlent en anglais. Quelle heure il est? On regarde ?

ZIELINSKY : Oui, c'est pareil pour nous. Ils parlent en anglais. Mais quel anglais ? Quel anglais on parle, nous ? Ceci n'est pas de l'anglais. Ceci est la déformation d'une chose

qui ne nous appartient pas. Voilà pourquoi les acteurs américains s'excusent toujours avant de parler ; pour qu'on les croie. Un vrai malheur. Ici, ce pays est bâtarde. C'est partout pareil en Amérique. Au Canada, en Amérique du Sud... à Porto Rico, qu'est-ce qu'on parle ?

WILCOX : L'espagnol ?

ZIELINSKY : Non. Pas l'espagnol. Mais ça ressemble tellement à l'espagnol. Nous avons des langues empruntées, des déformations d'autres langues. Le Canada n'est pas mieux. Enfin. Je dois travailler beaucoup l'accent, mais bon... c'est le seul formulaire qui me manque.

WILCOX : C'est quand l'examen ?

ZIELINSKY : Le douze.

WILCOX : Et tu vas tout laisser pour partir dans le Michigan ?

ZIELINSKY : Tout laisser. Tu as une façon de le dire ! C'est quoi tout, Wilcox ?

WILCOX : Je sais pas, ta maison à Las Vegas.

ZIELINSKY : *(En s'approchant de lui.)* C'est une location.

WILCOX : L'équipe.

ZIELINSKY : Toutes les équipes sont pareilles.

WILCOX : Officier, à quelle vitesse je dois rouler pour ne pas avoir d'accident ?

Subitement, Zielinsky le prend par la taille et l'embrasse, un baiser fort et masculin, long et étrange, pendant lequel Wilcox ferme les yeux avec force. Ensuite, Zielinsky fait quelques pas et regarde par la fenêtre. Wilcox reste longtemps sans pouvoir dire quoi que ce soit.

WILCOX : Bon.

ZIELINSKY : Je sais pas si je dois partir pour le Michigan. Tout m'est égal. Quand on arrive à mon âge. On va t'assigner Davis, c'est sûr. Ou quelqu'un d'autre. Le taré de Rickson.

WILCOX : Rickson ! Mon Dieu ! Je préfère me mettre à l'espagnol et partir au Nouveau Mexique plutôt que de supporter Rickson !

ZIELINSKY : Ça serait pas une mauvaise idée ça. L'espagnol.

WILCOX : Tu trouves ça drôle ? C'est difficile, aussi. Je l'ai appris à l'école. Par exemple en espagnol les chiffres « deux » et « douze » se disent exactement pareil.

ZIELINSKY : C'est pas possible. Et comment savoir la différence ?

WILCOX : Dans le contexte. Et encore pire, par exemple: on peut parler sans dire qui parle.

ZIELINSKY : Comment ?

WILCOX : Oui, je me rappelle plus comment c'était. Mais on peut dire : « Je vis en Amérique » sans dire le « je », par exemple.

ZIELINSKY : Et comment on comprend de qui il s'agit ?

WILCOX : Eh ben, il y a le verbe et... du contexte, tout dépend du contexte. « Elle embrasse comme une prostituée », « J'embrasse comme une prostituée », tout est question de... je sais pas... que l'autre sache déjà ce que tu vas dire.

ZIELINSKY : Sérieusement ?

WILCOX : Eh ben, c'est des choses... dont je me souviens... d'autrefois. D'un temps plus... je sais pas. Ça fait si longtemps... de tout. Quand j'étais petit je tenais un journal, tu sais. J'écrivais tout, en pensant que tout était important. Je me souviens d'avoir écrit des choses en espagnol dans mon journal ; je l'apprenais à l'école, et c'était important pour moi. Je pensais que si j'écrivais des choses comme « aller au cours de gymnastique », ou « remise des diplômes » en espagnol, j'allais l'apprendre plus vite. Maintenant, tu me demandes tout ça sur le verbe, et je me souviens pas. Je me souviens de rien. Je sais pas dire « diplômé », je sais rien dire de ce qui m'arrive. *(Il pleure profondément et subitement. C'est un homme mûr, habillé en policier, qui pleure sincèrement.)*

Zielinsky reste silencieux, et ne fait rien. Puis, il va s'enfermer dans la salle de bains. Mais quand il revient, Wilcox n'a toujours pas pu arrêter de pleurer.

ZIELINSKY : Je te montre quelque chose. *(Il apporte un livre.)* C'est une encyclopédie de la faune nord-américaine. Les animaux du désert. J'ai toujours cette encyclopédie dans le vide-poche de ma moto. Elle me rappelle quelque chose de très important. Le renard du désert, l'aigle chauve américain, le léopard trompeur et avide...

WILCOX : Ah, regarde les petites taches...

ZIELINSKY : ...l'antilope au pelage sombre.

WILCOX : *(Larmoyant.)* Ça te rappelle quoi l'antilope au pelage sombre?

ZIELINSKY : Ça me rappelle que je n'ai jamais vu aucun de tous ces animaux. Magnifiques. Jamais, pas un seul. Ni les serpents très dangereux, ni les scorpions, qui selon ce livre devraient pratiquement tapisser la Fédérale 15 d'ici jusqu'à Salt Lake City. Il n'y a rien. Il n'y a rien ici pour moi. *(Il ferme le livre.)* Je vais prendre une douche.

WILCOX : *(Il acquiesce à peine d'un mouvement de tête.)*

ZIELINSKY : Je reviens.

WILCOX : Zielinsky.

ZIELINSKY : Quoi ?

WILCOX : Merci.

Zielinsky entre dans la salle de bains. Wilcox s'accroche à l'encyclopédie, il pleure. Il allume la télévision. On entend l'eau couler dans la douche. À la télé on passe des annonces publicitaires qui, pour une raison inexplicable, sont dites avec un suave accent africain : une publicité touristique pour visiter Denver, la bande-annonce du nouveau film d'un réalisateur reconnu, etc.

<p>OFF ZIELINSKY : <i>(Depuis la douche.) C'est déjà commencé, « Paradis des chutes » ?</i></p> <p>WILCOX : Non.</p> <p>ZIELINSKY : Je laisse couler l'eau ?</p> <p>WILCOX : Non, je veux voir ça.</p> <p>ZIELINSKY : Tu veux pas te laver ?</p> <p>WILCOX : Après.</p> <p>ZIELINSKY : Moi je dirais que tu devrais le faire maintenant.</p> <p>WILCOX : Sérieux ?</p> <p>ZIELINSKY : Oui. Viens et tu verras ce que tu préfères.</p> <p><i>Wilcox sourit et entre dans la salle de bains.</i></p> <p><i>On les entend rire.</i></p> <p>ZIELINSKY : Tu as laissé la télé allumée ?</p> <p>WILCOX : Je crois.</p> <p>ZIELINSKY : Eteins-la. Ça me dérange...</p> <p>WILCOX : Attends je vais voir.</p> <p><i>Wilcox sort de la salle de bains, trempé, il porte une serviette autour de la taille et l'arme réglementaire à la main. Il regarde à l'intérieur de la chambre. Il éteint le téléviseur. Il cache l'arme et ouvre la porte. Susan se trouve là, appuyée sur la porte. Elle a très peur.</i></p> <p>WILCOX : Salut.</p>	<p><i>A la télévision.</i></p> <p>VOIX DE LA SPEAKERINE : Ces vacances, visite Denver, la ville des gratte-ciels. La ville des rêves. Une oasis de plaisirs au milieu du désert. Déguste sa délicieuse cuisine américaine ; le charme de la sieste, ses incroyables promenades. Denver t'attend. Et toi, qu'attends-tu ?</p> <p><i>(Jingle de Denver.)</i></p> <p><i>Dehors, dans le parking de l'hôtel, il y a une cabine téléphonique. On entend – à peine – Susan Price qui téléphone.</i></p> <p>SUSAN : Allô ? (...)</p> <p>Ah salut. Tu me passes Rosco ? (...)</p> <p>Rosco ? C'est moi, Susan. (...)</p> <p>Berta t'a appelé ? (...)</p> <p>Une copine. (...)</p> <p>Bon, elle va t'appeler bientôt. Pour te dire que je vais mal. (...)</p> <p>Non, c'est moi qui lui ai demandé de t'appeler (...)</p> <p>Je sais pas, parle avec elle. Elle te dira. Je peux pas maintenant. Ça va couper, c'est un appel longue distance (...)</p> <p>Je te demande qu'une seule chose : ne les jette pas (...) Tu sais très bien de quoi je parle...</p> <p>Ah ! Je dois raccrocher. Au revoir. <i>(A Wilcox.)</i></p> <p>Salut.</p>
--	---

Wilcox referme la porte. Il retourne dans la salle de bains.

ZIELINSKY : C'était qui ?

WILCOX : Je ne sais pas moi. Personne. On en était où ?

ZIELINSKY : Comment ça personne ? (*On entend des coups à la porte.*) Laisse-moi faire.

WILCOX : Non, laisse, c'est pas pour nous. Viens.

Maintenant apparaît Zielinsky, tout aussi mouillé, une serviette à la taille. Il ouvre la porte.

SUSAN : Ah, salut. Il est pas là l'autre garçon qui...? Excuse-moi, je viens de parler avec... Ecoute, excuse-moi. Je sens que je te dois une explication. C'est que je savais pas que je dérangeais, et si ça se trouve maintenant tu es occupé et je te dérange aussi.

ZIELINSKY : Non, non.

SUSAN : ~~Voilà,~~ c'est que je téléphone de cette cabine parce que l'écouteur est trafiqué, et comme c'est un appel longue distance... C'est sûr que tu m'as entendu parler et tu as pensé que... Mais on fait ce qu'on peut. Une autre en aurait fini depuis longtemps avec tout ça de manière tragique. C'est Rosco mon mari, mon ex-mari. Maintenant c'est lui qui me demande à moi de prendre du temps, alors que Rosamaria continue de vivre dans la nouvelle annexe de la cuisine, à l'étage en dessous. Enfin voilà, vous prenez une douche ?

ZIELINSKY : Non, pas moi. Rosamaria ?

SUSAN : Oui, la nouvelle annexe qu'on a fait quand je suis tombée enceinte.

ZIELINSKY : C'est ça...

SUSAN : Mais je l'ai perdu ! Je l'ai perdu dans un accident de voiture.

ZIELINSKY : C'est fou ça.

SUSAN : Lui, il conduisait. Il s'en est jamais remis. Mais l'affaire de Rosamaria ça n'a pas de nom, ni ici ni dans aucun autre pays. Je te demande pardon, si ça se trouve je te dérange. Ça se voit que vous êtes occupés.

ZIELINSKY : Non. Moi, occupé?... Non.

SUSAN : Tu sais ce qui se passe ? Je viens d'apprendre que c'est pas la cousine de Rosco.

ZIELINSKY : Rosamaria... c'est la cousine ?

SUSAN : Je sais pas moi ! Moi avant je partageais un appart dans la 34 et la Deuxième avec Felisa Flanders. Et finalement aujourd'hui, Felisa voit une photo de Rosamaria et me dit : «Je la connais, elle est pas de San Francisco comme Rosco t'a dit, c'est une fille qui était avec moi en prépa.» Une camarade de Lindsay à Wichita, et d'après Lindsay elle était née là-bas à Wichita, et maintenant elle est avec lui, tu vois ?

ZIELINSKY : Bon t'as bien fait d'éclaircir les choses, en tout cas...

SUSAN : Oui, mais chaque fois qu'on essaie de parler, que j'essaie de l'appeler, il évite la question, et il me demande si je veux encore prendre du temps pour penser à nous... Alors que c'est lui qui m'a demandé du temps, tu comprends !

ZIELINSKY : (*Décidé à y mettre fin.*) Bon. Vas-y rappelle. Ça ne me dérange pas. (*Il ferme la porte d'un coup et revient dans la salle de bains.*) T'as encore du savon plein partout ?

SCENE 3

FINNEGAN I + PARIEURS I

Cette fois-ci, la chambre appartient à l'hôtel Desert Star.

<p><i>A l'intérieur de la chambre, Robert Finnegan est enfermé dans la salle de bains.</i></p> <p><i>Cela fait un certain temps qu'il discute de la même chose avec son fils Brad. Les pires choses ont déjà été dites.</i></p>	<p><i>Dehors, Ralph prépare des salades sur une table de jardin. Ralph loge dans une autre chambre de l'hôtel avec sa femme Maggie, et avec d'autres amis que nous connaissons après.</i></p> <p><i>Brad porte un costume couvert de poussière. Il semble avoir beaucoup voyagé dans le désert.</i></p> <p><i>A travers la fenêtre, on le voit dehors discuter avec quelqu'un. Il s'agit de Laetitia la deuxième femme de son père.</i></p> <p>BRAD : Mais quoi ? Qu'est-ce que je suis censé faire ? Rentrer par où je suis venu ?</p> <p>LAETITIA : Pourquoi tu t'attendais à être bienvenu ?</p> <p>BRAD : Pourquoi je m'attendais à être bienvenu ? <i>(Il considère la question.)</i> Je ne sais pas. Je n'espérais rien. Je ne sais pas si vous pourrez au moins me payer le carburant pour le retour... J'ai plus un centime.</p> <p>LAETITIA : Tu n'as pas faim ?</p> <p>BRAD : Si, j'ai faim. <i>(Il mange quelque chose que Ralph a laissé sur la table dans la cour.)</i></p> <p>RALPH : <i>(Témoin involontaire de la scène, il appelle sa femme pour qu'elle surveille les affaires.)</i> Maggie !</p> <p>LAETITIA : Brad... Je ne voudrais pas... Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas... Mais ton père dit la vérité. Il ne nous reste plus rien de la vente du ranch de ta mère. Nous ne savons pas quel problème il a pu y avoir entre ton comptable et... Nous avons déposé ta part selon tes instructions</p>
---	--

Brad entre dans la chambre, très énervé.

BRAD : Vous ne pouvez pas me traiter comme un enfant, je ne vois pas pourquoi tu ne peux pas au moins répondre à ce que je demande. En quoi ce voyage est si important pour que vous dépensiez les derniers dollars ? (*Silence*) Papa je t'ai posé une question.

FINNEGAN : (*Il sort de la salle de bains, prêt à continuer la bataille.*) Ce n'est pas si important. Mais ces dollars sont les derniers, c'est vrai.

BRAD : Peu m'importe l'argent à moi aussi. Il est possible que vous disiez la vérité, mon comptable n'était pas un comptable, c'était un copain de l'Illinois, ça fait plus d'un an que je ne le vois pas.

FINNEGAN : Ah, oui ? De combien la dette ?

BRAD : (*Très fâché*) Encore une fois ? Ce n'est pas à cause du fric. C'est pour les gens... (*Il se calme.*)... les gens à qui j'ai affaire.

FINNEGAN : De combien ?

BRAD : Peu importe le ranch. Je demande parce que je suis ton fils. J'ai pensé... que tu allais t'arranger avec l'une des maisons d'édition... comme ils t'ont proposé autant d'argent...

FINNEGAN : Qu'est-ce que tu dis à propos des éditeurs ? (*À sa femme qui arrive dans la chambre.*) Il sait quoi sur les éditeurs ?

LAETITIA : Rien. Je ne sais pas. De quels éditeurs ?

et...

BRAD : En quoi ce voyage est si important pour qu'il dépense les derniers dollars ? Mes derniers dollars !

LAETITIA : N'insiste pas, Brad. Ce sera pire.

Tandis qu'il s'occupe du barbecue, Ralph suit discrètement la scène, épiant de temps en temps à travers la fenêtre.

BRAD : Pourquoi on ne parle pas clairement ?

FINNEGAN : C'est ce que j'attends.

BRAD : On m'a appelé de chez Grant's. Ils voulaient s'assurer que tu avais bien compris l'offre. Alors, je suis au courant. Je n'y ai pas attaché d'importance. Mais le lendemain on m'a rappelé. De chez Richmond. Ils voulaient savoir si je savais qu'ils doublaient l'offre de Grant's. Et ils m'ont demandé pourquoi tu n'avais pas répondu.

FINNEGAN : Comment ils ont ton numéro ?
(À *Laetitia*.) Il faut faire les valises. Ceux de Richmond ont son téléphone maintenant.

LAETITIA : Ils nous ont déjà retrouvés. Très vite leurs offres se transformeront en menaces.

BRAD : Pourquoi ne pas accepter ?

LAETITIA : Parce que...

BRAD : Tu as déjà publié auparavant, je vois pas pourquoi tu refuserais de le faire encore une fois, surtout que les chiffres dont on parle pourraient arranger tous nos problèmes.

FINNEGAN : Les nôtres ?

BRAD : Oui. J'ai besoin d'argent. Je déteste en arriver là. Mais je crois que je peux te le rendre.

FINNEGAN : Je t'ai déjà dit non. Nous devenons ridicules. Tous les deux.

LAETITIA : Tous les trois.

Ils la regardent

BRAD : Pour moi ce fut une malédiction que tu sois mon père.

Silence.

FINNEGAN : Je sais. Mais je pensais que tout ça était réglé depuis longtemps.

BRAD : Non, ce n'était pas réglé. J'y reviens

tout le temps.

FINNEGAN : A cause de l'argent.

BRAD : Parfois. (*Pause.*) Parfois à cause de l'argent, oui. Je n'ai jamais rien réussi de moi-même. J'ai pensé même que ça allait te plaire, ça. Je suis entré dans la production de musique pop en pensant que tu allais en être très fier. Car il est évident que tu aimes bien la médiocrité.

FINNEGAN : Non.

BRAD : Allez, tu essayes de tromper qui ? La médiocrité des milliers de livres publiés par Grant's ou Richmond t'arrange, pour sortir un livre génial, un livre à toi de temps en temps, non ? S'il y a de mauvais livres c'est tant mieux pour toi. Je comprends. Mais pourquoi ne pas publier pas cette fois-ci ? Qu'est-ce que tu es en train d'écrire ? Un essai sur quoi ? Je m'en fous. Je ne vois pas ce que ça peut me faire.

(*À Laetitia.*) Qu'est-ce qu'il écrit cette fois de si important ?

LAETITIA : Ce n'est pas la première fois...

Déjà avec la dernière publication il a dû...

FINNEGAN : Laetitia, je vais te demander de ne pas intervenir.

LAETITIA : Où voulez-vous que je m'en aille ?

A la salle de bains ?

Pause.

Dans la cour. Maggie entre en scène.

MAGGIE : Qu'est-ce qui se passe ?

RALPH : Rien.

Ceux d'à-côté, n'arrêtaient pas de crier.

Je ne voulais pas laisser le barbecue tout seul. Ils sont bizarres.

MAGGIE : Ils t'ont dit quelque chose ?

RALPH : Hein ?

Non. A moi, non.

MAGGIE : Elle est où Jane ?

RALPH : Elle devait pas être là pour faire les

<p><i>Après, elle sort et s'enferme dans la salle de bains.</i></p> <p>FINNEGAN : C'est une époque d'immense connerie.</p> <p>Je ne veux pas publier à cause de ça.</p> <p>C'est une époque d'immense connerie.</p> <p>BRAD : Quand est-ce que ça a été différent ?</p> <p>FINNEGAN : Ça a été différent.</p> <p>Il y a eu des époques... plus modestes.</p> <p>Cela peut être différent à nouveau. Peut-être que je ne serai pas vivant pour le voir. Mais je ne peux pas me condamner... condamner le monde.</p> <p>BRAD : Le monde ? S'il te plaît !</p> <p>FINNEGAN : Tant mieux. Moins tu en sais, mieux c'est. Ne parle plus aux éditeurs. C'est</p>	<p>salades avec toi ?</p> <p>MAGGIE : Non. Elle est peut être dans sa chambre. Elle est à quel numéro ?</p> <p>RALPH : Dans la 12, de l'autre côté de la piscine.</p> <p>MAGGIE : Jane ! Peut-être qu'elle est en train de compter l'argent.</p> <p>RALPH : Ça lui prend si longtemps ?</p> <p>MAGGIE : Qu'est-ce que j'en sais ?</p> <p>RALPH : On a gagné combien hier ?</p> <p>MAGGIE : La même chose. 151 dollars pile, comme l'avait dit Ken. Il est où Ken ?</p> <p>RALPH : Il est allé chercher du petit bois pour le feu.</p> <p>MAGGIE: Il n'y a pas de briquettes magiques?</p> <p>RALPH : Des briquettes quoi ?</p> <p>RALPH : Evidemment, mais il dit qu'en Louisiane on le fait avec du petit bois. (<i>Ils s'éloignent jusqu'au barbecue.</i>)</p> <p>Il veut me prouver que c'est plus facile.</p> <p>Il est peut-être un génie pour la roulette mais il est fou.</p>
---	---

grave, c'est très grave.

BRAD : Mais qu'est-ce que tu est venu faire à Las Vegas ?

FINNEGAN : J'ai... un rendez-vous.

BRAD : Un autre éditeur ?

FINNEGAN : Non.

BRAD : C'est quoi ?

FINNEGAN : Un disciple.

BRAD : Comment ?

FINNEGAN : Tu ne comprendras pas.

BRAD : Essayons voir.

FINNEGAN : Non.

BRAD : J'ai fait 1500 miles et maintenant je vais entamer le voyage de retour à la maison sans rien. Il me semble au moins qu'on se doit une explication.

FINNEGAN : Je ne te dois rien ! On ne se doit rien !

Je ne veux rien savoir de... de tes amis italiens et de leur chanteurs médiocres.

BRAD : Je ne peux pas partir comme ça.

FINNEGAN : Mais tu vas le faire.

BRAD : Ah, bon ?

Silence.

MAGGIE : Tu étais où, Jane ?

JANE : Moi ?

Dans ma chambre. J'ai rangé l'argent.

Je ne veux pas le perdre quand c'est justement à moi de m'en occuper.

RALPH : Comme si c'était une fortune !

JANE : Il faut toujours commencer par quelque chose.

Hier on a fait 151...

Oui, et aujourd'hui on a 302, un peu moins parce que j'ai déduit l'essence de la voiture. Il faut déduire pour la voiture de Martin aussi ?

MAGGIE : Ben oui, je suppose. On le sort de la cagnotte, non ?

JANE : Très bien. Mais ce qu'il y a c'est qu'il s'est arrêté à une « station drive » et il a acheté des snacks, et je ne sais pas s'il les a achetés pour nous tous ou s'il va se les manger seul, alors je ne sais pas si je les sort

<p>FINNEGAN : Je ne peux pas te donner l'argent pour le retour.</p> <p>Je n'ai rien.</p> <p>BRAD : Je dois beaucoup papa.</p>	<p>de la cagnotte, ou non.</p> <p>MAGGIE : Tu ne lui as pas demandé ?</p> <p>JANE : (<i>Effarouchée.</i>) Non.</p> <p>MAGGIE : Pourquoi, non ?</p> <p>RALPH : Bon lâche-la. Ils ont dû parler d'autre chose...</p> <p>JANE : Non. On a rien parlé du tout.</p> <p>RALPH : C'est con ça.</p> <p>JANE : Moi je ne le connais même pas Martin. Il est bizarre, non ? Vous le connaissez bien, vous ?</p> <p>MAGGIE : Lui, il le connaît un peu mieux.</p> <p>RALPH : Pas du tout. C'est un type du sport. Il vient d'aménager dans le quartier. Il n'a pas d'amis, et comme Ken nous a dit que si on voulait faire sauter la banque on devait jouer à cinq, je lui ai dit de venir. Il se passe quelque chose ? Pourquoi « bizarre » ?</p> <p>JANE : Non c'est un type bien. Il y a que... il a acheté ces snacks...</p> <p>RALPH : Il te plaît ?</p> <p>JANE : T'es fou ?</p> <p><i>Maggie donne un coup de coude à Ralph et désigne les voisins.</i></p> <p>RALPH : Ouh ! On dirait qu'ils se sont calmés maintenant, mais ils n'arrêtaient pas de se crier dessus.</p> <p>MAGGIE : Qu'est-ce qui s'est passé ?</p> <p>RALPH : Rien. Il paraît que le fils demande de l'argent à son père et que son père ne veut plus le voir. Ils sont de Pennsylvania.</p> <p>MAGGIE : C'est dégueulasse, non ?</p> <p>JANE : Elles sont prêtes les saucisses ?</p> <p>RALPH : Oui. Appelle Martin ! Elles commencent à être cuites.</p>
---	--

FINNEGAN : Je regrette. Je ne peux pas.

BRAD : Si tu en avais, tu me le donnerais ?

FINNEGAN : Oui.

Mais je n'en ai pas.

Attends une seconde.

Il retourne s'enfermer dans la salle de bains.

Brad reste seul. Il écoute la conversation de ceux qui sont dehors, il s'approche de la fenêtre. Puis il prépare une ligne de cocaïne sur le frigo-bar et la sniffe.

MAGGIE : Martin ! C'est bon pour les saucisses !

RALPH : Martin !

RALPH & MAGGIE : Les saucisses !

JANE : Maintenant quand il arrive, est-ce que vous pourriez lui demander s'il veut qu'on lui donne l'argent pour les snacks ?

MAGGIE : Non mais dis-moi, qu'est-ce que tu veux dire par snacks ?

JANE : Je te l'ai déjà dit, il s'est arrêté à la pompe à essence et il a acheté des paquets de snacks.

MAGGIE : Qu'est-ce que c'est ?

RALPH : Des... pommes frites.

MAGGIE : D'accord. Si elles sont que pour lui, ne le déduis pas de la cagnotte, et basta.

JANE : C'est clair. C'est ce que je dis. Demandez-lui.

MAGGIE : Pourquoi tu oses pas lui demander toi ?

RALPH : Il se passe quelque chose avec Martin ?

JANE : Qu'est-ce qui peut se passer ?
Entre Martin.

RALPH : Ah, Martin.

MARTIN : Alors ? On peut déjà grignoter quelque chose ?

RALPH : Si tu les aimes bien cuites donne-moi encore une seconde.

MAGGIE : J'ai fait des salades aussi. Voici la ranchera avec des patates, et maintenant je vais faire une indiana.

MARTIN : C'est bien ça. Qu'est-ce qu'il y a

dans l'indiana ?

MAGGIE : Je sais pas. Je vais mettre des feuilles de légumes, des croûtons, de l'œuf dur...

RALPH : Mets l'œuf à part.

MAGGIE : Si t'aimes pas, tu le mettras de côté.

RALPH : Mets-le à part. Personne n'aime l'œuf dur.

MAGGIE : Qu'est-ce que tu racontes ?

JANE : Moi j'aime pas.

MARTIN : Moi je préfère sans.

RALPH : Tu vois ?

MAGGIE : Et pourquoi vous me les avez fait cuire ? J'ai dû aller demander une petite casserole à la réception.

RALPH : Bon, jette-les par-là.

MAGGIE : T'es fou ? Comment ça, les jeter ? Avec cette odeur ?

RALPH : Qui t'a demandé de faire cuire des œufs ?

MAGGIE : C'est pour l'indiana !

RALPH : Personne n'aime l'œuf dur.

JANE : Moi j'aime pas.

MARTIN : Moi je préfère sans.

RALPH : Tu vois ?

MAGGIE : Peut être Ken les aime bien. Moi je mange pas d'œuf dur.

RALPH : C'est pour ça. Jette-les par-là, et rends la casserole.

MAGGIE : T'es vraiment tordu !

Silence tendu.

RALPH : Tu trouves ça important ?

MAGGIE : Me parle pas comme ça.

RALPH : À vous ça vous paraît important ?

JANE : Martin j'ai fait les comptes pour l'argent de la cagnotte... On a 302 dollars...

151 d'hier, et maintenant on a encore gagné

Finnegan revient. Il ne faudrait pas cacher le fait que l'acteur vient de manger une saucisse. Et ainsi tout le reste du temps.

BRAD : Je vais dire quoi à Richmond ? C'est une somme qui...

FINNEGAN : Rien.

BRAD : Et à Grant's ?

FINNEGAN : Rien. *(Pause.)* Ne nous voyons plus Brad.

BRAD : Mmh.

FINNEGAN : Adieu.

BRAD : Oui. *(Il sort.)*

FINNEGAN : *(Il va jusqu'à porte de la salle de bains et frappe.)* Je suis navré Laetitia. Je regrette cette humiliation. Je regrette tout ça.

LAETITIA *(Depuis la salle de bains) :* Ce n'est rien. C'est toi qui as rangé ma brosse à

151... Je compte pas les centimes parce que c'est pas un chiffre rond. Ce qu'il y a c'est que...

MARTIN : Il faut déduire les frais.

JANE : C'est ça. Pour l'essence, je sais pas si le charbon...

RALPH : Non, le charbon c'est pour moi.

JANE : Non. Pourquoi ? Si on va en manger tous.

MARTIN : Ah, j'oubliais. J'ai quelques petites choses dans la chambre. Et une bouteille vin. *(Il sort.)*

RALPH : Qu'est-ce qu'il se passe ?

JANE : Vous avez vu ?

RALPH : Quoi ?

JANE : Il est bizarre. Si j'en parlais pas, il allait rien dire.

RALPH : À propos de quoi ?

JANE : Des snacks.

RALPH : Mais qu'est-ce que ça peut te faire, ça! Viens, mange une saucisse.

JANE : Je vais chercher l'argent pour le lui rendre et c'est fini. *(Elle sort. Maggie la suit de près)*

MAGGIE : Non attends. Pour l'argent il faut qu'on en discute plus clairement.

Maggie revient dans la cour, où Ralph continue de surveiller le barbecue

dents avec la tienne ?

FINNEGAN : Quoi ?

LAETITIA (*Depuis la salle de bains*) : Ma brosse à dents n'est pas de mon côté de l'armoire à glace, elle est du tien.

FINNEGAN : Je ne sais pas.

Laetitia entre

LAETITIA : Pourquoi on ne prend pas un crédit ?

FINNEGAN : Et pourquoi ça ? Seulement parce qu'un parfait inconnu apparaît et me dit qu'il a besoin d'argent pour sauver sa tête ?

LAETITIA : Oui. Seulement pour ça.

Il est ton fils.

FINNEGAN : Je ne comprends pas ce que tu proposes.

LAETITIA : Non, moi non plus. Mais si tu ne veux pas vendre l'Équation Lorenz aux éditeurs...

FINNEGAN : Je ne peux pas révéler l'information.

LAETITIA : Quelle information ?
J'ai déjà vu cette information et elle est illisible : des données météorologiques, des calculs avec des décimales à l'infinie, les statistiques du dispensaire Helen Mumford, les numéros de la Loterie de l'Idaho entre 1980 et 1999.

C'est ça l'information ? On pourrait sortir n'importe quoi de là dedans.

FINNEGAN : Si seulement il en était sorti

Entre Ken, apportant du petit bois.

KEN : Ah ! Vous avez déjà allumé le feu ! Tu n'as pas attendu le petit bois ?

RALPH : Arrête avec le petit bois. Je l'ai allumé avec ces briquettes magiques en une minute. Mange-toi une saucisse.

MAGGIE : Dis-moi une chose Ken. Si ta méthode fonctionne pourquoi nous sommes les seuls à avoir pensé à devenir riches avec la roulette ?

KEN : La méthode fonctionne. Je te l'ai déjà expliqué. Pendant que deux font la méthode D'Alambert, les deux autres font la D'Alambert inversé, et le cinquième couvre les différences des impairs noirs et le zéro.

MAGGIE : Le 17 pourrait sortir !

<p>n'importe quoi.</p> <p>Laetitia. Je ne suis pas un monstre.</p> <p>LAETITIA : Je sais.</p> <p>FINNEGAN : Ne me laisse pas maintenant.</p> <p>LAETITIA : Je ne vais pas te laisser.</p> <p>Changeons d'hôtel tout de suite.</p> <p>FINNEGAN : Oui.</p> <p>LAETITIA : <i>(Tandis qu'elle fait les bagages elle aperçoit une valise de petite taille qui transporte quelques cassettes)</i> Si... si je pouvais trouver un moyen pour aider Brad...</p> <p>sans te créer d'ennuis...</p> <p>FINNEGAN : Je dois t'expliquer encore une fois ce qui se passerait si on découvrait l'Équation Lorenz ?</p> <p>LAETITIA : Non, non, tu m'écoutes pas.</p> <p>Toi, tu ne serais même pas au courant...</p> <p>J'imaginai quelque chose.</p> <p>FINNEGAN : Si ça peut lui sauver la vie.</p> <p>Allons-nous-en.</p> <p><i>Ils éteignent la lumière et sortent. Dehors, c'est à peine s'ils saluent d'un simple geste leurs voisins occasionnels. Puis ils disparaissent au-delà de la cour.</i></p>	<p>Ça porte malheur.</p> <p>RALPH : Non, ça c'est le 13.</p> <p>MAGGIE : Le 17 aussi. Et vendredi 17 alors ?</p> <p>KEN : Les deux sont noirs et impairs.</p> <p>L'important c'est que le croupier ne soupçonne pas qui joue ensemble.</p> <p>RALPH : Ça, c'est une connerie.</p> <p>Hier on se faisait tous des signes on ne peut plus évidents.</p> <p>KEN : Ça doit changer ça, les singeries.</p> <p>On peut pas arriver ensemble devant la table, et commencer à s'appeler par nos prénoms.</p> <p>Ce soir...</p> <p>...on fera comme ça : nous deux on se met du côté noir et si on perd trois fois, Martin prend la colonne et... moi, j'envoie le signal.</p> <p>MAGGIE : Mais il faut que ce soit clair. Parce qu'hier je n'ai rien vu.</p>
---	--

KEN : Je vais me prendre la tête comme ça avec les deux mains, et je vais dire quelque chose à voix haute du genre... Je sais pas. Laisse moi réfléchir.

MAGGIE : Tu veux une salade d'œuf ?

KEN : Non, pas ça.

MAGGIE : Non. Je te demande sérieusement, là. Je vais faire une salade indiana mais personne ne veut même pas la goûter.

KEN : Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle a ?

MAGGIE : L'indienne. Elle sent mauvais. C'est avec de l'œuf dur.

KEN : Non. Attendez, je vais chercher la table de jeu et on revoit tout, les figures alyettiennes, tout ce qu'on fera aujourd'hui. Vous voulez encore gagner 151 dollars ce soir, oui ou non ? (*Il sort.*)

MAGGIE : Je peux pas changer de stratégie tous les soirs, moi.

RALPH : C'est ça qui est marrant.

MAGGIE : Tu trouves ça marrant, les figures alyettiennes ! Quand tu m'as dit qu'on se ferait les casinos, je pensais qu'on allait parier à des numéros.

RALPH : Comment « à des numéros » ?

MAGGIE : Des numéros tout court. Le vingt, le dix-sept.

RALPH : Non. Comme ça tu gagnes ou tu perds. Avec la méthode de Ken, on gagne seulement.

MAGGIE : Très bien. Mais pendant combien de temps on va continuer à faire ça ? Moi il faut que je rende un partiel à domicile le 18, et me voilà en train de demander de petites casseroles à la réception.

RALPH : Seulement quelques jours, c'est pour s'amuser.

MAGGIE : Parce que tu t'amuses, toi ?

RALPH : Beaucoup. (*Pause.*) OK, pas encore. Mais je vois que la méthode fonctionne.

MAGGIE : Très bien, c'est pas grave. Je préfère ça plutôt qu'aller pêcher. Ca finit toujours par un fiasco, et on passe notre temps à manger de la boue.

RALPH : Nous ne sommes pas des pêcheurs, Maggie. On sait pas pêcher.

MAGGIE : Nous ne savons pas jouer à la roulette non plus.

RALPH : Ça paraît pas si difficile.

MAGGIE : Pêcher non plus.

RALPH : Très bien. Qu'est-ce qui se passe ? Tu veux qu'on rentre ?

MAGGIE : Non, je m'amuse bien. Mais, jusqu'à quand on va essayer de gagner 151 dollars par soir ? Divisés par cinq !

MARTIN (off) : Ralph, Maggie ! Regardez ça ! Regardez ce qu'il a Ken !

RALPH : Qu'est-ce que c'est ?

MAGGIE : (*En sortant*) Qu'est-ce qu'ils ont dans les mains ? On dirait un oiseau.

RALPH : Un oiseau mort. C'est un... un...

MAGGIE : C'est pas un oiseau. Ne touche pas ça !

RALPH : Ne le touchez pas ! Ne le touchez pas !

SCENE 4

PARIEURS II

Au Motel Desert Star.

Arrive Jane. Elle a quelques dollars à la main. Elle les compte pour la énième fois. Elle cherche un endroit où cacher l'argent. Elle fait un petit rouleau avec les billets et le cache derrière un tableau. Elle hésite. Elle va vers un tiroir et prend un vêtement intime, elle s'apprête à y cacher l'argent quand le téléphone sonne.

JANE : Oui ? (...) Non, ici c'est la 12. Vous voulez parler avec qui ? (...) Ah Martin, c'est toi (...) Non, Ralph et Maggie sont à la 14, de l'autre côté. (...) Moi je suis là. (...) Comment ? (...) Comment ? (...) *(Elle sourit lentement.)* Ah, d'accord. (...) Non, non, c'est bon. *(Elle pose le téléphone, très agitée. Elle va vers la fenêtre, l'ouvre, regarde vers l'extérieur, voit quelqu'un à une autre fenêtre. Elle le salue avec la petite culotte à la main. Elle revient au téléphone.)* Oui, je t'ai vu. (...) Tu crois ? (...) Je ne sais pas... Maintenant ? (...) Qui vient encore ? (...) On y va tous ? (...) Je ne sais pas. Si tout le monde y va, j'y vais. (...) D'accord. (...) D'accord. (...) *(Elle raccroche. Elle met l'argent dans la petite culotte, la met dans son sac et sort.)*

SCENE 5

IVY I

Une chambre au Patrizier Hotel. John est un jeune homme sombre d'aspect banal. Il entre dans la chambre en traînant dans un fauteuil roulant une jeune fille avec des problèmes de motricité. C'est Ivy, sa sœur. Le handicap d'Ivy sera, autant pour John que pour nous tous, un mystère. Il est évident qu'elle ne comprend pas tout ce qu'on lui dit, et qu'elle est incapable de se déplacer par sa propre volonté. Mais son cerveau doit possiblement être très actif et le simple fait de la regarder devrait être épuisant. John arrive en parlant au téléphone, il laisse le fauteuil roulant sur un côté, puis se jette sur le lit, enlève ses chaussures, et se met à l'aise. Le tout sans s'arrêter de parler.

JOHN : Non, on n'est pas d'accord. (...) Tu me demandes d'être fort maman ? Et pourquoi ? Depuis quand la force est une valeur ? (...) Je te l'ai déjà expliqué. Je n'ai pas envie d'être fort. Ni de prendre en charge tout ça. (...) Bien sûr que je vais y aller. Je ne t'ai pas dit que je suis à Las Vegas ? Je ne sais pas quand est-ce qu'on arrivera. Je dois faire quelques arrêts sur la route. Je profite du voyage. (...) Je ne sais pas. (...) Dans quelques jours. (...) Je l'ai prise avec moi, où veux-tu que je la laisse ? (*À Ivy qui n'a pas fait un seul mouvement.*) Ne mange pas ça, Ivy. Laisse. (*Au téléphone.*) Elle veut manger quelque chose, je sais pas, des restes dans un cendrier. (...) (*A Ivy.*) C'est maman, elle dit bonjour, ne mange pas ça. (*Ivy regarde déconcertée, ou pas, elle n'a rien fait.*) Maman, c'est un combat perdu d'avance, elle ne m'écoute pas, elle n'obéit pas, c'est une torture. Et tu me demandes d'être fort ? Pourquoi tu n'es pas venue la chercher toi-même alors ? (...) Eh ben non, on n'a pas pu arriver à temps pour l'enterrement ! Je pouvais pas voyager lundi. Maman ne commence pas à nouveau avec tout ça. (...) Je fais tout mon possible. J'ai annulé mon travail de cette semaine, j'ai laissé tomber un casting qui pouvait fonctionner. J'y suis allé, je l'ai récupérée à l'Institut, et je l'amène le plus vite que je peux. A quoi bon, tu veux me dire ? Je ne crois pas qu'Ivy comprenne quoi que ce soit, et toi tu veux la promener plus de mille kilomètres pour qu'elle réalise que son père est mort. (...) C'est elle qui est morte maman, tu comprends ? Vous tous, vous êtes morts. J'en ai marre de la maladie. Je ne suis pas fort, je n'en ai aucune raison, et j'en ai marre de la maladie. (...) Moi aussi je t'aime. (...) Je vais te l'expliquer plus clairement : cette famille est un cauchemar. Je te dis seulement une chose : je ne suis pas apte pour la souffrance. Ce n'est pas dans ma nature. On n'apprend rien de la souffrance. (...) Maman, tu as vu beaucoup de films complètement cons. Ce n'est pas de ta faute. Ce pays ne produit que des films cons. J'ai travaillé dans un de ces films. Et je vais te dire un truc : pour faire ces films il y a derrière un tas de gens, un tas de mafieux, qui spéculent sur la souffrance. Ils en font un argument, l'esthétisent, et à la fin ils te le présentent de façon à ce que tu croies qu'au moins tu as appris quelque chose. Eh ben

maman tout ça, c'est de la merde. Tout ça n'existe pas, on peut souffrir infiniment sans aucune leçon à tirer. Et sans rien apprendre pour la prochaine fois. Et c'est ça qui nous est arrivé. (...) Bien sûr que je suis désolé, mais au moins maintenant il est mort, et toi tu vas aller mieux. Et moi aussi. Et il y a aucun message là-dedans. C'est clair ? (...) Ne pleure pas. C'est clair ? (...) Bon. C'est mieux. (...) Je ne sais pas, je vais voir si je peux manger quelque part. (...) Ça revient au même, je lui apporte quelque chose pour qu'elle mange ici (...) Maman, s'il te plaît, comment veux-tu que je l'asseye à une table ? (...) Je suis désolé, mais je n'ai pas une âme d'infirmier. (...) Personne ne doit me pardonner quoi que ce soit ! Tu vois ? (...) OK. Je dois raccrocher. (...) OK ne pleure pas, maman. Bisous. (...) Non, c'est moi qui t'appelle. (...) Salut. *(Il raccroche.)*

C'était maman. *(Ivy ne réagit pas.)* Maman ! Tu es fatiguée ? Bon moi aussi. Je pense à quelque chose. *(Il prend un cendrier, le nettoie à moitié en faisant tomber les cendres dans une poubelle, puis il sort un paquet de biscuits, les écrase et les met dans le cendrier. Il met le cendrier sur les jambes d'Ivy, comme s'il s'agissait d'un chien.)* On verra bien si on apprend quelque chose dans tout ça. Je vais dîner. Voilà ce que tu aimes tellement.

Ivy sourit, elle semble intelligente. Puis, elle fait des efforts surhumains pour atteindre les biscuits. Elle aime beaucoup ces biscuits. John prend sa veste et s'apprête à sortir, il pousse le fauteuil et le laisse dans la salle de bains, puis reste adossé sur le cadre de la porte. Il regarde le spectacle. Quelque chose dans tout cela semble le retenir avec un énorme intérêt. Il ouvre la porte de la chambre.

JOHN : Quelle nuit magnifique ! *(Il éteint la lumière et sort.)*

SCENE 6

MARCHANDS II

Une chambre du Magnus Hotel ; la même que dans la Scène 1. Richard sort de la salle de bains où, apparemment, il a fait entrer Mr. Bancroft. Emma arrive en courant, par la cour extérieur, avec un rouleau de papier hygiénique qu'elle donne à Richard. Ce dernier coupe une feuille du rouleau et la passe à Bancroft, en ouvrant à peine la porte de la salle de bains. De temps à autre, on voit sortir la main de Bancroft demandant encore du papier.

RICHARD : Pas de problème Mr. Bancroft. Chaque chose en son temps. Tenez !

EMMA : D'ailleurs, sans l'intervention du temps, où en serait l'art, n'est-ce pas ?

RICHARD : Le temps et nos tentatives pour l'attraper, n'est-ce pas ? Pour essayer de nommer le temps...

EMMA : Comme Blake et ses amis qui se sont nommés eux-mêmes « néomodernes ».

RICHARD : N'est-ce pas fantastique ?

EMMA : Parce qu'au-delà de « ce qui est moderne » il n'y a rien, Mr Bancroft.

RICHARD : Rien.

EMMA : Parce que ce qui est moderne, c'est aujourd'hui. Et ça a toujours été comme ça. Où c'est pire que jamais. Nous nous sommes habitués au paradoxe d'appeler « moderne » quelque chose qui n'est même pas contemporain.

RICHARD : C'est que quand une époque parvient à définir « ce qui est moderne » pour elle, il est déjà trop tard.

MR. BANCROFT : *(Depuis la salle de bains.)* Tout est vieux.

EMMA : Comment faire pour anticiper les coutumes de l'avenir ?

RICHARD : C'est la question des avant-gardistes !

EMMA : Chaque époque a eu sa révolution interne. C'est extraordinaire de voir comment des choses vieillissimes, parfois obsolètes, se sont fait appeler « plus-que-modernes », « prétermoernes », « postmodernes », « néomodernes ». Eh bien, cette peinture est le « sommet » de toute cette affaire. *(Richard sort la peinture de sous le lit et la pose, couverte d'un voile, sur le lit.)* Voici le seul témoignage qui reste d'un mouvement incarné par seulement cinq grands maîtres qui se sont proclamés eux-mêmes « néomodernes »... *(Richard lui fait des signes pour qu'elle corrige l'invention : cinq maîtres, ça fait beaucoup !)*

RICHARD : ... à Londres...

EMMA : ... entre 1945 et 1956.

Bancroft sort finalement de la salle de bains. Il est habillé à la manière des marchands de pétrole, riches et texans. Il se promène en silence dans la chambre pendant une éternité, puis il fait un geste bref à Emma pour qu'elle continue.

EMMA : Blake a parié sur la tempera.

RICHARD : C'est ça, la tempera était « néomoderne » à ce moment-là, ce qu'il y avait de plus abouti techniquement en peinture.

EMMA : On la délayait dans l'eau, elle était légère, la valeur de la couleur bleue baissait ostensiblement – car pendant des siècles elle avait été excessivement chère – ce qui offrait aux néomodernes une liberté absolue.

RICHARD : Surtout dans les marines...

EMMA : Le temps a déjà encaissé sa part...

RICHARD : Qui ont... tant de bleu... Tant... de mer.

EMMA : À présent, les dernières peintures de Blake sont en train de s'effacer.

MR. BANCROFT : On ne peut pas les restaurer ? Moi j'aime les tableaux qui ont l'air toujours neufs.

EMMA : Pourquoi vouloir restaurer celle-ci ? Vous ne croyez pas que ce tableau a beaucoup plus de valeur en tant qu'échec d'un projet utopique ?

MR. BANCROFT : Je ne sais pas comment il pourrait avoir plus de valeur. Je me demande si on ne peut rien faire pour le sauver.

RICHARD : Vous ne voulez pas le sauver, Mr. Bancroft. Vous voulez l'avoir.

MR. BANCROFT : Je ne sais pas. Pas si vite. J'aime... la peinture moderne.

EMMA : Plutôt laquelle ?

RICHARD : On va poser la question autrement. La valeur de ce tableau réside fondamentalement dans le fait qu'il n'en reste pas grand chose. C'est comme de l'or, comme du pétrole ou comme les ressources naturelles. Le prix augmente en relation avec sa lente – mais persistante – disparition.

MR. BANCROFT : Comme le pétrole. Et les autres ?

RICHARD : Quels autres ?

MR. BANCROFT : Ils sont comme du pétrole aussi ? Les quatre autres.

RICHARD : Quels quatre autres ?

EMMA : Mais enfin... les néomodernes... Hare... Jackson... Hare...

Elle fait un geste à Richard pour qu'il continue avec le mensonge.

RICHARD : Bullings...

EMMA : ...et DeMare.

MR. BANCROFT : Il y en a beaucoup des comme ça, alors. Ils ne valent rien.

RICHARD : Evidemment cinq c'est énorme, de ce point de vue là. Mais il n'y a qu'une poignée de tableaux, jamais exposés dans des musées, qui sont restés accrochés chez les collectionneurs privés, « décorationnistes » de l'époque...

EMMA : Nous avons fait une recherche exhaustive...

RICHARD : Mais nous n'avons rien trouvé qui...

EMMA : Et dans une maison de famille à Stratford on est tombé sur le « Vase aux poires »...

RICHARD : ...de Bullings, justement...

EMMA : ... en état de semi-putréfaction. Bullings confectionnait ses propres toiles, il les fabriquait avec de la pâte de papier et de fibre de jute similaire à celle qu'utilisaient les peintres de la fin du Moyen Âge, mais il oubliait que le jute est rapidement attaqué par la mouche du jute, un insecte microscopique qui sécrète du silicium et une grande quantité de kératine liquide, sur laquelle se loge un champignon qu'il est impossible d'éradiquer sans arracher aussi la toile.

RICHARD : Oui, d'ailleurs les sujets de Bullings n'ont jamais été réellement néomodernes.

EMMA : Bon, je n'en suis pas si sûre.

RICHARD : Emma, je t'en prie ! Tavernes, fruits et légumes, lièvres, perdrix...

EMMA : Il y aurait une pièce clé, un chef-d'œuvre, un maillon fondamental pour les néomodernes : « Egisthe en furie », de Ballings précisément.

RICHARD : Bullings...

EMMA : Bollings.

RICHARD : Oui, l'Egisthe. Mais à en juger par ce que l'on sait, ça a dû être un Egisthe propriétaire d'une taverne. Vous m'excuserez mais je ne crois pas tellement à « L'Egisthe en furie ». (*Silence.*)

MR. BANCROFT : Et les trois autres ? Il ne reste rien des trois autres ?

RICHARD : Malheureusement...

EMMA : Hare est le plus important, parce qu'il s'est consacré à la théorie, presque exclusivement.

RICHARD : Evidement. Il n'a rien peint, celui-là.

EMMA : Enfin, on revient sur un vieux sujet. Il a peint uniquement trois temperas en aquarelle, une trilogie : paradis, terre et espaces inférieurs.

RICHARD : Et il a pris sa retraite.

EMMA : Cependant...

RICHARD : En plus, la tempera... je veux dire, la légèreté matérielle de la gouache en plus de la fraîcheur du trait de Hare ont fait d'« Espaces inférieurs » une parodie de la densité métaphorique de Bosch...

MR. BANCROFT : Et il est où, celui-là ?

RICHARD : Non. Le tableau a été brûlé par un groupe d'étudiants complètement sous à Oxford, le jour des Pauvres Innocents, qui faisaient partie d'une manifestation très

violente, très bête aussi, qui serait qualifiée plus tard de « beatnik ». Bien sûr, peu de temps avant l'apparition en Amérique de la génération « beatnik » proprement dite.

EMMA : Moi, celui que j'aime bien c'est Jackson.

RICHARD : Je sens que tu as envie de parler de Jackson.

MR. BANCROFT : Jackson.

EMMA : Oui, le quatrième. Probablement le plus prolifique.

RICHARD : Probablement. Il a été chassé du mouvement l'année suivant le virulent manifeste de Hare.

EMMA : Oui, car apparemment, Jackson n'utilisait pas la tempera à l'état pur, délayée dans l'eau, mais plutôt un mélange d'huiles qu'il préparait lui-même à partir de l'huile de foin et de graisses animales extraites du fumier, donc les néomodernes l'ont considéré comme un expressionniste matériel. Et ils l'ont viré.

RICHARD : Peins avec de la merde et je te dirai qui tu es Emma.

MR. BANCROFT : De la merde ?

RICHARD : Eh bien oui, le livre de Forbes suggère même que la figure de Jackson a été inventée par Hare après sa trilogie et son manifeste, car le mouvement avait besoin d'instaurer sa figure de Judas. S'ils avaient un traître, un expatrié, le mouvement se constituerait en patrie. La stratégie a bien marché...

EMMA : Relativement...

RICHARD : ... relativement... selon Forbes, qui insiste en disant que...

EMMA : Selon Forbes et selon moi-même...

RICHARD : Et selon toute une série de théoriciens qui ont trouvé là... quoi donc ?

EMMA : Bah...

RICHARD : Une excuse... parfaite... pour donner une justification psychologique au suicide de DeMare.

MR. BANCROFT : Qui est DeMare ?

RICHARD : Le dernier néomoderne. Le quatrième.

EMMA : (*En même temps que lui.*) Le cinquième.

RICHARD : Le cinquième. Bon, le cinquième si on compte Jackson, qui n'est probablement qu'une invention de Hare afin de...

EMMA : Le pire.

RICHARD : Non. DeMare nous a laissé une série d'esquisses en fusain de saule, qui n'ont jamais été peints, il semble avoir beaucoup hésité à l'heure de décider s'il devait joindre ou non...

EMMA : Un lâche.

RICHARD : ...le néomodernisme, car il s'est suicidé. Avant de se décider à tester les avantages de la peinture à tempera. Or, ce qui est intéressant, c'est que DeMare était le gendre de Blake. Il avait épousé sa fille, Dorothy...

EMMA : ...qui tout d'un coup est devenue folle.

RICHARD : Exactement. C'est comme ça que ça s'est passé. DeMare, conseillé par un psychiatre plutôt imbécile, expliqua l'inexplicable folie de sa femme par une intoxication au blanc de titane et à la bauxite, produits auxquels l'enfant aurait été exposée au cours des premières expérimentations en couleurs de son père, Blake. DeMare n'a pas pu supporter l'état dans lequel se trouvait Dorothy, il devait l'aimer beaucoup, et dans la nuit du 2 janvier 1945, il s'est injecté de la morphine dans le sang, après avoir fait de même avec elle.

EMMA : Mais elle a survécu.

RICHARD : Non ! Non seulement elle a survécu mais, à en juger par la correspondance entre elle et son père, datée jusqu'en '59, il semble que sa santé mentale s'est beaucoup améliorée. Elle a même écrit un feuilleton hebdomadaire dans le journal local, qu'elle a appelé « Voyage de folie ». Et il se trouve que dans « Voyage de folie » apparaissent des images de...

EMMA : Ce tableau, précisément, c'est le fameux « Dorothy se réveille »... Un tableau singulier, comme vous pouvez l'imaginer... Certains sont allés même jusqu'à le qualifier de... de...

RICHARD : D'incestueux.

EMMA : Hein ?

MR. BANCROFT : (*Intéressé pour la première fois.*) Hein?

RICHARD : Naturellement. Imaginez le père, le vieux Blake, en train de peindre sa pauvre fille, Dorothy, nue, se réveillant du sommeil de la folie, un matin couvert de brume... peut-être à côté du corps déjà froid de DeMare, qui l'avait aimée si fort qu'il s'est donné la mort.

EMMA : Dire que ce tableau est incestueux c'est comme dire que les tournesols de Van Gogh sont pornographiques.

RICHARD : Je les vois assez phalliques, moi.

MR. BANCROFT : J'ai hâte de voir le tableau...

RICHARD : Ou ce qu'il en reste, bien entendu, après le travail que le temps a fait sur la technique à la tempera.

MR. BANCROFT : Je peux le voir ?

EMMA : Naturellement.

Ils ne le lui montrent pas.

MR. BANCROFT : Nous pourrions discuter du prix plus tard. Si j'y trouve un quelconque intérêt. Dans ce « Dorothy se réveille »... Vous me prenez pour qui ? Je vous observe depuis un moment. Vous pensez que parce que je peux me payer tout ce que je veux, je suis incapable de me rendre compte si le tableau me plaît ou non ? J'ai rien à foutre des poires de Bullings. Ou du phallus de Van Gogh. Vous voulez décider de ce qui est bien ?

Vous vous trompez. Ecoutez : j'ai les meilleurs chevaux de course. Je fais de l'argent avec eux dans mon temps libre. Beaucoup d'argent, beaucoup de temps libre. Mais quand je rentre chez moi, ce qui me rend le plus heureux c'est une paire de pantoufles que ma bonne a achetée. C'est comme ça : des pantoufles misérables. J'aime bien les regarder, elles me mettent de bonne humeur, et elles ne valent rien. Elles n'ont pas de prix. Ce tableau vaut très cher, ça se voit, mais en soi ça ne me fait rien. Il faudra que le tableau soit bon. Très bon.

EMMA : Bien sûr.

MR. BANCROFT : Maintenant, je veux le voir. Ce que je vous ai dit sur les pantoufles c'est une façon de parler, un exemple. Je me livre à tout genre de plaisirs.

Ils découvrent le tableau, tournant le dos aux spectateurs. Mr. Bancroft l'observe pendant un temps éternel, puis il pleure en silence, baissant la tête. Pendant un moment, on voit Bancroft qui ne regarde plus le tableau et qui pourtant pleure silencieusement sur sa chaise. En même temps, on commence à entendre une voix off, une voix que l'on reconnaîtra comme celle de Finnegan, qui résonne dans la chambre de plus en plus sombre.

VOIX DE FINNEGAN (off) : Oui : j'ai l'Equation Lorenz. Mais nous n'avons pas encore le premier ordinateur quantique. Avec la vitesse de cet ordinateur, le déploiement infini de combinaisons hasardeuses pourra contenir toutes les choses du monde et leurs variations. Mandelbrot l'explique avec un exemple : les mots d'un dictionnaire. Un simple logiciel qui nourrirait l'ordinateur quantique de tous les mots de la langue italienne par exemple, proposerait à la vitesse de la lumière un nombre infini de combinaisons de ces mots, et il serait possible – à un moment imprévisible – de lire La Divine Comédie sans qu'elle diffère d'une virgule de l'original de Dante. Mais, pourquoi en rester là, seulement aux mots ? J'imagine cet exemple avec des images. Un logiciel d'images, sans aucun mot mais avec des informations en pixels, serait capable de scintiller à des vitesses extraordinaires, et il serait possible de voir la Joconde, tôt ou tard, dans ce flux super rapide de l'écran. Toutes les images dans le même espace.

La lumière baisse lentement, sur cette image. Noir absolu.

Nous ne sommes pas prêts pour cette géométrie. Voir toutes les images impliquerait de voir aussi ce qui n'a pas encore été peint. Les images à venir qu'un peintre n'a pas encore couchées sur la toile se trouveraient déjà contenues dans l'ordinateur quantique. Des textes à venir, qui n'ont pas encore été dits y sont déjà. Le texte que diront deux amants dans cinq minutes, dans l'intimité de leur chambre, l'Equation le connaît déjà.

SCENE 7

FINNEGAN II + PARIEURS III

Quand la lumière revient, on voit une chambre de l'hôtel Magnus. C'est la chambre de Finnegan et Laetitia. Finnegan est en train d'arranger le lit. Le texte en voix off commencé dans le noir est la voix de sa pensée.

VOIX DE FINNEGAN : Je suis mathématicien et j'ai peur. L'Equation Lorenz permettra dans quelques années de nourrir l'ordinateur quantique, et non seulement l'on verra des textes infiniment longs contenant tous les textes, ou de vastes images contenant tout ce qui est visible, mais nous pourrons ordonner des événements. C'est-à-dire : prédire l'avenir.

On frappe à la porte.

VOIX DE FINNEGAN : Ça doit être elle.

Il a un doute. Il va ouvrir la porte.

VERONICA : Bonjour. Je suis Veronica Aldgate.

FINNEGAN : Mmh.

VOIX DE FINNEGAN : Aucun homme ne peut vivre, voir ou lire dans le temps irrationnel...

VERONICA : La célèbre Veronica Aldgate.

FINNEGAN : J'imagine.

VOIX DE FINNEGAN : Celle de « La rubrique agitée de Veronica Aldgate ».

VERONICA : Celle de « La rubrique agitée de Veronica Aldgate »

VOIX DE FINNEGAN : ... dans le temps irrationnel de l'ordinateur quantique.

FINNEGAN : Vous êtes seule ?

VERONICA : Oui.

VOIX DE FINNEGAN : Peu importe que la Joconde passe sur l'ordinateur, si la vitesse de l'œil est aussi lente que celle de la pensée.

FINNEGAN : Entrez s'il vous plaît. Vous voulez boire quelque chose ?

VERONICA : Un bourbon.

VOIX DE FINNEGAN : Le Professeur Vazquez a affirmé une fois : ...

FINNEGAN : Je ne sais pas ce que c'est.

VOIX DE FINNEGAN : ...l'image est la vitesse absolue de la pensée, face à la vitesse relative, qu'est le langage.

FINNEGAN : Dans le frigo-bar il y a du Fanta.

VERONICA : Ne vous inquiétez pas. *(Elle sort une petite bouteille de son sac à main et prend une gorgée au goulot).* Je me détends, et vous vous détendez en me voyant détendue. C'est pour ça que je bois. Une gorgée ?

VOIX DE FINNEGAN : Mais Vazquez a tort.

FINNEGAN : Merci. Non.

VOIX DE FINNEGAN : L'image n'est pas une vitesse absolue.

FINNEGAN : Comment on va faire ça ?

VERONICA : Comment faire ça ? Comme toujours dans la rubrique de Veronica. Je fais cette interview pour le Firagot, vous fixez le prix, et si le Firagot est d'accord, ce week-end vous serez le scientifique le plus lu de l'histoire de la science.

VOIX DE FINNEGAN : Dans le monde quantique on pourra dominer l'infini, mais le temps n'est pas encore venu où l'homme pourra le voir.

FINNEGAN : Cinquante mille.

VERONICA : Parfait.

VOIX DE FINNEGAN : Voilà mon secret, et je dois bien le garder.

FINNEGAN : Et je voudrais préciser qu'il y a des choses que je ne peux pas vous dire.

VERONICA : On verra si vous ne pouvez pas. Ou vous ne voulez pas.

FINNEGAN : Faisons ceci le plus vite possible.

VERONICA : C'est mon style aussi. (*Elle allume le magnétophone.*) Interview de Robert Finnegan, mercredi 17 mars, je porte une jupe de couleur crème, il est habillé de façon quelconque, pantalons larges, chemise sans cravate. Bien, maintenant je vais vous dire quelques mots et vous allez me dire ce que vous y associez, après je construis l'article. Prêt ? Science...

FINNEGAN : Dure.

VERONICA : Dure...

FINNEGAN : Science.

VERONICA : Non. Ça doit être autre chose.

FINNEGAN : Corridor.

VERONICA : Quoi ?

FINNEGAN : Corridor. J'en sais rien.

VERONICA : Je croyais que vous le sauriez. Je vous dis un mot, vous êtes censé « savoir » quel mot pourra vous définir auprès des lecteurs.

FINNEGAN : D'accord, j'ai compris. C'est qui les lecteurs ?

VERONICA : Tous. Equation.

FINNEGAN : Quoi ?

VERONICA : Equation.

FINNEGAN : Itérative.

VERONICA : Euh... Je mets « quadratique ». Itérative, personne sait ce que c'est. Peste.

FINNEGAN : Bubonique.

VERONICA : Haine.

FINNEGAN : Amour.

VERONICA : Amour.

FINNEGAN : Haine.

Pause.

VERONICA : Vous êtes tendu. J'ai l'impression que ça va pas marcher comme ça.

FINNEGAN : Comme vous pouvez l'imaginer, peu m'importe. Je fais ça pour l'argent.

VERONICA : Ça m'étonne. Beaucoup de gens paieraient pour se retrouver dans « La rubrique agitée de Veronica Aldgate ». Et vous, ça vous dérange pas qu'on lise n'importe quoi sur vous. Qui êtes-vous ?

FINNEGAN : Vous me le demandez sérieusement ? Ça fait partie de cette interview ?

VERONICA : Oui. Qui êtes-vous ?

FINNEGAN : Robert Finnegan, scientifique. Mathématicien.

VERONICA : Mh. Parce que pour vous c'est la même chose ?

FINNEGAN : Oui.

VERONICA : Comment ça, « oui » ?

FINNEGAN : Non.

Pause. Veronica éteint le magnétophone.

VERONICA : Vous ne voulez pas de cette interview.

FINNEGAN : Je vous l'ai déjà dit, j'ai besoin d'argent. Ma femme a besoin d'argent.

VERONICA : C'est intéressant, ça. (*Elle rallume le magnétophone.*) Pourquoi votre femme ?

FINNEGAN : Ce n'est pas pour elle.

VERONICA : Votre femme... a besoin d'argent... pour vous le donner à vous ? Ce n'est pas la même chose de dire que VOUS avez besoin d'argent ? Vous êtes timide ? Vous avez un problème avec l'argent ?

FINNEGAN : C'est pour mon fils.

VERONICA : Votre femme a besoin d'argent pour le donner à son fils ?

FINNEGAN : Ce n'est pas son fils. C'est mon fils.

VERONICA : Et vous ne pouvez pas me dire pourquoi votre fils en a besoin ? Il a, ou il a eu, des problèmes avec la drogue ?

FINNEGAN : Je ne sais pas. Je n'en ai aucune idée. Nous nous sommes un peu éloignés. C'est ça le sujet de l'interview ?

VERONICA : Comment le savoir ?

FINNEGAN : Qu'est-ce que vos lecteurs voudront lire ce dimanche ?

VERONICA : Ce que je leur donnerai.

FINNEGAN : Bien. Continuons, s'il vous plaît.

VERONICA : Voyez, Finnegan. Pour ce qui est de l'argent, j'ai du mal à vous croire. Vous me demandez cinquante mille dollars, à moi, alors que deux maisons d'édition vous poursuivent pour voir avec laquelle des deux vous signerez un contrat d'édition de plus d'un million. C'est votre femme qui me l'a dit.

FINNEGAN : Oui. Parce que j'ai besoin de cet argent mais je ne peux pas publier.

VERONICA : Pourquoi ?

FINNEGAN : Je ne sais pas. Ce n'est pas prêt, pas encore.

VERONICA : Qu'est-ce que c'est ?

FINNEGAN : Je ne crois pas que ça vous intéresse.

VERONICA : On peut toujours essayer...

FINNEGAN : Très bien. Ecrivez que je travaille sur un calcul des probabilités.

VERONICA : Roulette ?

FINNEGAN : Loterie.

VERONICA : Mh. Probabilités à grande échelle.

FINNEGAN : On peut dire.

VERONICA : A très grande échelle.

FINNEGAN : ...

VERONICA : Beaucoup de probabilités.

FINNEGAN : ...

VERONICA : Je pense que nous tenons un sujet pour ce dimanche. Je reviens au petit jeu de Veronica : un mot, un autre mot. Rougeole.

FINNEGAN : ...

VERONICA : Rougeole. (*Pause.*) Sud-est asiatique.

FINNEGAN : Ça fait au moins deux mots.

VERONICA : D'accord, prenons un seul : Thaïlande ?

FINNEGAN : ...

VERONICA : Qu'est-ce que vous en dites, eh ? Finnegan, qu'est-ce que vous êtes allé faire pendant trois mois en Thaïlande ?

FINNEGAN : Vacances.

VERONICA : Mh. Je continue. Que représente pour vous le chiffre 151... avec de petites décimales ? Je les ai là : 151,6718... Rien ? D'accord. Un autre mot : Buxtehude !

FINNEGAN : Très bien, finissons-en. Dites-moi ce que vous voulez.

VERONICA : Non, c'est à l'envers. Vous allez me le dire. Qu'est-ce que vous voulez que les gens sachent.

FINNEGAN : Les gens ? Quels gens ? Comment pouvez-vous parler ainsi de quelque chose que vous ne connaissez même pas ?

VERONICA : Ne vous trompez pas. Je connais bien les gens. Et je cherche la vérité, Finnegan. Vous aussi. Je ne vois pas ce qui nous empêcherait d'en faire un scoop. L'équation Lorenz ne devrait pas rester dans les mains d'une poignée d'illuminés qui...

FINNEGAN : Qu'est-ce que l'Équation Lorenz vient faire là-dedans ?! Qui vous a parlé, à vous qui n'êtes qu'une imbécile, de l'équation Lorenz ?

VERONICA : Vous me sous-estimez. La loterie de l'Idaho, vos visites aux archives de l'hôpital Helen Mumford, les voyages en Thaïlande, Buxtehude, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

FINNEGAN : Mais ça ne l'est pas ! Tout ça n'a rien à voir avec l'Equation Lorenz ! Je vais vous demander de vous en aller. *(Il ouvre la porte, prend le sac à main de Veronica et le balance dans la rue.)*

VERONICA : Etes-vous si près de l'obtenir ? Où vous l'avez déjà ?

FINNEGAN : Allez-vous-en.

VERONICA : Comme vous pouvez l'imaginer, je peux m'en aller tout de suite, mais personne n'arrêtera le magazine du dimanche !... Dimanche après dimanche... Des millions de lecteurs... T'as jeté mon sac !

FINNEGAN : *(Il ment.)* Je suis armé. Allez-vous-en.

Veronica s'arrête, reprend ses affaires, va vers la porte et l'ouvre.

Laetitia est là, derrière la porte, avec le sac de Veronica à la main. Et aussi Brad. Ils ont tout entendu.

A L'INTERIEUR DE LA CHAMBRE	DEHORS, DANS LA COUR
<p>FINNEGAN : Va-t-en.</p> <p>BRAD : Papa. Tu as essayé.</p> <p>FINNEGAN : ça revient au même, ça n'a pas marché. Partons Laetitia.</p> <p>LAETITIA : Arrête, s'il te plaît. Tu veux aller où cette fois ? On ne peut pas continuer à fuir comme ça.</p> <p>FINNEGAN : Je dois continuer seul alors ? C'est ça ?</p> <p>LAETITIA : Je sais pas. Je sais plus.</p> <p>FINNEGAN : L'interview pour le journal n'a</p>	<p>LAETITIA : Ça n'a pas marché ?</p> <p>VERONICA : Non. Je suis désolée. S'il n'y a pas d'interview, il n'y a pas d'argent. Je suis vraiment désolé. Vous êtes le fils ?</p> <p>BRAD : Non.</p> <p>VERONICA : Vraiment désolée. <i>(Elle s'en va.)</i></p> <p>BRAD : Papa.</p> <p><i>Brad et Laetitia entrent.</i></p> <p>VERONICA : Je vais vous détruire, tous ! <i>(Elle part définitivement.)</i></p> <p><i>Maintenant apparaît Ralph, derrière la</i></p>

pas marché. Elle savait tout. *(Il ouvre la fenêtre.)*

BRAD : Je sais pas si j'ai bien compris... Tu as quelque chose qui vaut une fortune, et ton problème consiste à trouver comment faire pour NE PAS la vendre... C'est ça ?

FINNEGAN : Te mêle pas de ça. On ne peut pas l'acheter avec de l'argent.

BRAD : Mais Grant's, Richmond, cette femme... Tous veulent te donner de l'argent pour ça. Qu'est-ce que c'est ?

LAETITIA : Quelques chiffres. Que ton père ne veut pas révéler.

FINNEGAN : Brad, je parle sérieusement là : c'est très dangereux.

BRAD : Je crois pas.

FINNEGAN : Peu m'importe ce que tu crois ! Ça ne m'a jamais intéressé ! Tu es un imbécile, et c'est la dernière fois qu'on se voit. *(Il s'enferme dans la salle de bains.)*

BRAD : Tu imagines ce que ça fait d'être élevé comme ça ? Selon lui, nous sommes tous des imbéciles. Et en plus il a raison. C'est terrible.

LAETITIA : Je ne suis pas obligée de te donner cette explication...

...mais je vais le faire. Ton père a découvert quelque chose qu'on ne peut pas encore révéler, il en va de la sécurité de l'espèce.

BRAD : De l'espèce ?

LAETITIA : Oui, parce qu'au fond ton père, il s'intéresse à l'espèce. Il aime bien l'espèce. Il aime bien le monde. Et il veut le préserver.

fenêtre.

Il a un carburateur à la main, il le pose sur la table et essaie de le réparer en lui assenant des coups avec quelques outils rudimentaires. Le martèlement est insupportable par moments.

RALPH : Maggie, tu peux descendre un instant ?

Il continue à marteler la précieuse pièce.

RALPH : *(À Maggie.)* C'est le carburateur !

D'accord... !

Maggie, tu peux appeler la mutuelle Automobile !?

<p>BRAD : Dans cet état ?</p> <p>LAETITIA : Disons que dans cet état il vaut mieux que rien. Ton père sera mort avant qu'on puisse révéler l'équation. Ton père cherche un disciple, quelqu'un qui ait suffisamment confiance en l'équation pour ne pas essayer de s'enrichir tout de suite avec elle. Ton père cherche l'arche de Noé. Ton père est malade.</p> <p>BRAD : C'est de la folie tout ça.</p> <p>LAETITIA : Il est malade, Brad.</p> <p>BRAD : Et moi je suis déjà un cadavre !</p> <p><i>Soudainement, Laetitia devient très violente, elle ouvre la valise de Finnegan, en sort une cassette au hasard, et la met dans la poche de Brad.</i></p> <p>LAETITIA : Très bien, c'est fini. Cherche Veronica, tu peux encore la rattraper, et donne-lui ça. Tu pourras lui vendre pour cinquante mille dollars. Ça te sauve ?</p> <p>BRAD : Oui, mais...</p> <p>LAETITIA : Vends-la-lui.</p> <p>C'est seulement une partie du livre de ton père, il saura reconstituer le fragment.</p> <p>BRAD : A Veronica ?</p> <p>LAETITIA : Appelle-la, elle doit pas être loin. <i>(Brad s'apprête à téléphoner depuis le téléphone qui est sur la petite table.)</i></p> <p>Non !</p> <p>Pas d'ici, non.</p>	<p><i>Ralph reprend le martèlement.</i></p> <p><i>Maggie apparaît.</i></p> <p>MAGGIE : Je trouve pas Martin. Pour une fois qu'on a besoin de lui, il est pas là.</p> <p>RALPH : Tu penses que je pourrai le réparer.</p> <p>MAGGIE : Non.</p> <p>RALPH : Je vais me laver les mains. <i>(Il sort.)</i></p> <p>MAGGIE : Je téléphone à... ?</p> <p><i>...à la mutuelle Automobile ? (Elle prend le combiné du téléphone public et compose un numéro.)</i></p> <p>RALPH (off) : Maggie, est-ce que tu as de l'eau de javel ?</p> <p>Ça part pas avec de l'eau !</p> <p>MAGGIE : Ça brûle la peau, ça.</p>
---	--

Pour l'amour de dieu, va-t-en, qu'il ne soupçonne pas ce qu'on est en train de faire.
(Elle le pousse vers l'extérieur et entre dans la salle de bains.)

Robert, il est parti maintenant. Ça y est.

Brad sort et attend que Maggie finisse d'utiliser le téléphone.

MAGGIE : Tu sais avec quoi tu devrais essayer ?

RALPH (off) : Avec quoi ?

MAGGIE : Un bout de chiffon avec de l'essence.

RALPH (off) : De l'essence ?

MAGGIE : Vas et prends de l'essence dans la voiture de Martin, de toute façon on l'a payée avec la cagnotte.

BRAD : Vous utilisez le téléphone ?

MAGGIE : Je suis en train. C'est une urgence.

BRAD : Moi aussi j'en ai besoin... C'est occupé ?

MAGGIE : Ils me passent d'un secteur à l'autre, avec les touches automatiques.

BRAD : Oui mais... laisse-moi essayer une seconde, et je...

MAGGIE : Chut. Je vais pas recommencer toutes les étapes. (*Pause.*) A qui parler de mon problème ?

BRAD : Alors ?

MAGGIE : Je suis en train de parler, là ! S'il vous plaît !

BRAD : C'est une cabine publique et là tu ne t'en sers pas.

MAGGIE : Ne me transférez pas ... j'ai déjà été là...

BRAD : On t'a répondu ?

MAGGIE : Tu veux me donner une leçon de vie, d'urbanisme ?

BRAD : Moi ?

MAGGIE : Quel est ton nom ?

BRAD : Le mien ?

MAGGIE : Oui, ton nom. Non, on m'a déjà transférée, j'ai déjà été là et... Allô ? (*Elle*

raccroche. Il est content, mais elle téléphone à nouveau.)

BRAD : Non, qu'est-ce que tu fais ? Laisse-moi essayer, c'est un appel chacun.

MAGGIE : Ah oui ? Et c'est marqué où ?
(Longue pause.)

BRAD : Il n'y a pas un autre téléphone par ici ?

MAGGIE : Non, c'est la route ici, tu as vu cet endroit de merde ? Tu imagines un peu, tomber en panne dans un trou pareil? *(Long silence. Brad va jusqu'à la route et revient.)*

MAGGIE : J'ai déjà fait mon numéro d'adhérent. Vous savez déjà mon nom. J'ai été jusqu'à l'option Carburateur. (...) Dix minutes ? Non passe-moi le jeune là, l'autre, celui qui... (...) Ne vous couvrez pas entre vous. Je connais ton nom Vic, maintenant tu vas voir ce qui va t'arriver. *(Elle raccroche avec violence. La musique annonce des choses terribles. À Brad.)* Alors ? Tu ne voulais pas téléphoner ?

BRAD : *(Il compose un numéro.)* Allô, Veronica ? Ici Brad, Brad Finnegan...
Maggie part vers sa chambre, Brad disparaît derrière le mur du fond.

SCENE 8

MARCHANDS III

Une chambre de l'hôtel Soul of Vegas. La porte s'ouvre et entre Emma, à toute vitesse. Elle porte le tableau, couvert d'un tissu. Derrière elle, arrivent Richard Troy et Lee Okazu Buckley. Ce dernier est un homme d'affaires élégant aux traits orientaux bien évidents. Okazu s'arrête au seuil de la porte, sans entrer.

EMMA : *(À Okazu.)* Nous sommes désolés de ne pas avoir pu vous contacter plus tôt. Si vous nous aviez signalé une quelconque manière de vous joindre... un numéro de portable...

RICHARD : Nous sommes désolés de vous avoir fait venir jusqu'ici, monsieur Okazu.

EMMA : Le tableau est vendu.

LEE OKAZU BUCKLEY : Comment ?

RICHARD : Comment ?! Comme on vend ce genre de choses... à la va vite, et mal. Mal vendu, très mal vendu, Emma.

LEE OKAZU BUCKLEY : Vendu ?

EMMA : Oui, « Dorothy se réveille dans les bras d'Egiste » est vendu. Mais nous pouvons tout de même vous le montrer si vous en avez envie.

LEE OKAZU BUCKLEY : Quand est-ce que l'opération a eu lieu ?

RICHARD : Comme vous pouvez l'imaginer, la sécurité de notre client nous interdit de...

LEE OKAZU BUCKLEY : Pourquoi êtes-vous encore en possession du tableau s'il a déjà été vendu ?

EMMA : Pour notre sécurité.

LEE OKAZU BUCKLEY : On vous a donné une avance ?

EMMA : Oui.

LEE OKAZU BUCKLEY : *(Il enlève ses chaussures et entre.)* Alors, nous n'avons pas de temps à perdre.

EMMA : Qu'est-ce que vous êtes en train de suggérer ?

LEE OKAZU BUCKLEY : Vous comprenez parfaitement ce que je suggère.

EMMA : De quelle marge nous sommes en train de parler ?

LEE OKAZU BUCKLEY : Je déciderai une fois que j'aurai vu le tableau.

RICHARD : Bon, quant à voir le tableau... c'est une manière assez comique de considérer la situation. *(Il sourit, face au silence impassible des deux autres.)* Voyons un peu, en 1945, juste à la fin de...

LEE OKAZU BUCKLEY : S'il vous plaît, épargnez-moi cette histoire. Je la connais parfaitement. Mon père était là.

RICHARD : Votre père était à... ? Qui est votre père ?

LEE OKAZU BUCKLEY : Mon père était un major japonais, ma mère, Elena Buckley Atkinson, a été la première épouse de l'ambassadeur britannique en Inde, mais elle l'a abandonné pour courir après ce major japonais, un type de cette taille (*il met sa main à un mètre et demi du sol*), qui a entraîné ses hommes dans la ville d'Hambourg pendant le Troisième Reich. Jackson sympathisait avec le nazisme. Il a fui l'Angleterre en bateau. Il est arrivé à Hambourg. Il a rencontré mon père. Jackson n'était personne. Il a travaillé pour mon père.

RICHARD : Excusez-moi, vous ne seriez pas en train de parler du même Jackson qui a fait partie du mouvement de... ?

LEE OKAZU BUCKLEY : Jackson. Le traître. (*Pause.*) Jackson était essentiellement un bon maçon.

RICHARD : (*Essayant de faire entendre à Emma que le Japonais ment.*) C'est clair. Il n'a rien peint, celui-là.

EMMA : Enfin, on revient là sur une vieille question. Il n'a fait que trois peintures à tempera... (*Elle hésite. Silence. Ils regardent Okazu.*)

LEE OKAZU BUCKLEY : Pas que ces trois-là. (*Tous les regards se tournent vers le tableau aux pieds d'Emma, toujours couvert d'un tissu.*) Quand la guerre touchait à sa fin, Jackson a disparu de Hambourg. Il a emporté avec lui une bonne partie des œuvres qu'il avait peintes chez mon père pendant son temps libre.

RICHARD : Mais votre père...

LEE OKAZU BUCKLEY : Mon père n'a jamais su apprécier le génie de Jackson. J'ai hérité de cette même rigidité envers la peinture. Mais quelques années après, en 1968, à Tokyo, ma mère a remarqué une reproduction de Jackson que le Tokyo Review avait publiée et elle l'a aussitôt reconnue. C'était une tempera, un nu de l'une de ses bonnes, Gudrun, et de la chienne Panda, un Terrier à poil lisse qu'ils avaient à Hambourg. La chienne Panda était extrêmement singulière, complètement blanche, un masque noir sur les yeux et une tache noire sur le museau...

RICHARD : La chienne Panda s'appelait-elle Panda pour une raison en particulier ?

LEE OKAZU BUCKLEY : (*Le regarde en silence.*) Ma mère a donc voulu acheter le tableau, pour des raisons affectives. Mais sa valeur avait considérablement augmenté, le Japon traversait la crise de l'après-guerre... je suis né pendant ces années-là, à Shiga, vous connaissez ?

RICHARD et EMMA : Oui.

LEE OKAZU BUCKLEY : Ah. Du reste, mes parents n'avaient plus suffisamment d'argent pour acheter le tableau. Ma mère, habituée à une vie aisée, n'a pas pu supporter cette contrariété. Elle a décliné, beaucoup, très vite, et elle est morte.

RICHARD : Et je suis vraiment désolé... Mais, comment êtes-vous au courant que nous possédons ce que vous cherchez ?

LEE OKAZU BUCKLEY : Bancroft. Bancroft a débarqué avant-hier dans mon bureau et m'a décrit le tableau. Je connais Bancroft, ça fait longtemps que je le connais. Il est ruiné, je ne crois pas qu'il arrive à rassembler la somme qu'il vous a promise. C'est même bizarre qu'il vous ait donné une avance, comme vous dites.

EMMA. : L'argent est dans cette valise.

LEE OKAZU BUCKLEY : Il n'est pas nécessaire de me le montrer, je vous crois.

EMMA : Je pense que vous devriez quand même vérifier que Bancroft nous a bien donné un million d'avance.

LEE OKAZU BUCKLEY : *(Il sourit, incrédule.)* Un million ?

EMMA : Richard, la valise.

LEE OKAZU BUCKLEY : Pas nécessaire, ça va. Si Bancroft a pu payer ce prix-là, alors il a l'intention de me doubler.

RICHARD : Cependant, j'ai l'impression qu'il y a encore une chose que Bancroft a dû mentionner... Le tableau n'est pas de Jackson, mais de Blake. Ethan Blake.

LEE OKAZU BUCKLEY : Je sais. Blake est le nom que Jackson s'est donné en Belgique après la guerre comme un déguisement pour occulter son passé philo-nazi. Voilà pourquoi mon père n'a jamais pu mettre la main sur le tableau. Jackson s'est fait appeler Blagge, que les Belges francophones prononçaient « Blatch ». Blagge, Black, Blake... Comme vous l'imaginez sûrement, ce tableau a une valeur énorme pour moi, une valeur affective. Énorme. Mais je suis un homme d'affaires, et au Japon on a une phrase qui résume ma position en deux mots : « Haiku gé ». Je ne paierai pas plus de trois millions. Evidemment je n'ai pas tout l'argent ici, mais j'ai apporté cet acompte de cinq cent mille dollars. *(Il ouvre une valise dans laquelle il y a, effectivement, un demi-million.)* Vous pouvez les vérifier. Des billets non marqués. Le reste, ce lundi. Dans mon bureau à San Francisco, 54, Boulevard Garrington. Venez me voir à 10h00. À 10h30 je serai occupé.

RICHARD : Vous allez partir en nous laissant cet argent ?

LEE OKAZU BUCKLEY : C'est un gage de ma confiance.

RICHARD : Et vous n'allez pas voir le tableau ?

LEE OKAZU BUCKLEY : Le tableau ? Oui. Je le connais. Je l'ai vu mille fois, ma mère a conservé la reproduction du Tokyo Review jusqu'à sa mort. Je l'ai toujours sur moi. Il n'y a plus rien à voir, vous voyez ?

RICHARD : Eh bien, je suis content de vous l'entendre dire, parce qu'il nous arrive à peu près la même chose avec le tableau... la peinture à tempera n'est pas un bon support... mais les néomodernes n'ont pas pu le constater avant de voir comment leurs peintures se décoloraient, et...

LEE OKAZU BUCKLEY : Excusez-moi, je connais parfaitement le destin artistique et politique des néomodernes. Des imbéciles. Ce tableau ne vaut pas pour son image. Ma mère s'est laissée mourir pour ce tableau. Je ne suis pas un collectionneur, et – s'il ne

tenait qu'à moi – l'art pourrait cesser d'exister du jour au lendemain que je resterais de marbre. Maintenant j'ai envie de le voir, vous avez ouvert mon appétit. J'ai envie de voir Dorothy, qui n'est autre que la bonne Gudrun, et Egisthe, j'ai envie de revoir Panda...

Ils découvrent le tableau devant lui, mais de dos au public. Le tableau répand sa mystérieuse musique. Okazu l'observe en silence, il reste muet, il secoue la tête. Emma et Richard discutent encore dans un coin, sans prêter attention à Okazu qui est saisi par une profonde émotion, porte ses mains à sa poitrine, tombe à genoux et est foudroyé par une sorte de crise cardiaque. Il meurt instantanément.

EMMA : Il est mort ?

RICHARD : Oui.

EMMA : Il est venu tout seul ?

RICHARD : Je sais pas. *(Il sort pour regarder, ramasse les chaussures laissées sur le seuil et ferme la porte.)* Il y a beaucoup de voitures dehors. Je sais pas laquelle est la sienne.

EMMA : Je suppose que tu as déjà découvert le piège.

RICHARD : Il y en a plusieurs. Mais lui, il est mort. Il n'avait pas moyen de prévoir une chose pareille. D'ailleurs, les billets semblent authentiques. Ils sont authentiques, c'est un demi-million. Je croyais avoir déjà compris, mais non.

EMMA : Reprenons tout ça tranquillement. Acceptons qu'Okazu soit japonais... Oh, Richard, amène-le. *(Richard sort le corps d'Okazu en le traînant et le laisse dans la salle de bains.)* Supposons qu'il ne s'attendait pas à mourir de façon si bête et si abrupte... Okazu savait qu'on n'avait pas l'argent de l'avance. Bancroft a dit à Okazu qu'on ne l'avait pas, voilà pourquoi il n'a pas voulu qu'on ouvre la valise au moment où je le lui ai proposé. Il veut que le jeu continue. Ils sont tous les deux dans le coup... Ambush !

RICHARD : Il veut nous envoyer en prison. Il s'arrangera pour que la police apparaisse au moment de conclure le marché. Mais, pourquoi ?

EMMA : Il peut seulement y avoir une raison. Arlington.

RICHARD : Le propriétaire du tableau ?

EMMA : Il veut multiplier sa valeur par deux, ou par quatre.

RICHARD : C'est une connerie, nous pourrions encaisser l'excédent sans lui dire un mot.

EMMA : Pas s'ils nous éliminent de l'opération au bon moment...

RICHARD : Cette opération est une invention totale. Ils ont embauché deux simulateurs. Ils veulent qu'on fasse monter le prix du tableau au marché noir. C'est ça ?

EMMA : Exactement. L'acheteur véritable n'est aucun de ces deux-là, qui doivent sans doute travailler pour Arlington. L'acheteur est un troisième homme. Ambush a envoyé Bancroft écouter notre histoire, lui et Okazu l'ont améliorée, ensuite le Japonais l'a répétée devant nous, même en sachant que nous savons qu'elle est fautive, parce que c'est nous qui l'avons inventée... c'est ça que je ne comprends pas... comme cette

reproduction du Tokyo Review qui semble être d'origine, ce sont les mêmes petites taches, et le papier est vraiment vieux... Ils attendent qu'on aille lundi à San Francisco pour conclure la vente avec Okazu. A San Francisco, ils préparent une descente de police, nous éliminent, gardent le tableau. Ils réussissent à le vendre à ce troisième homme, qui a sûrement appris par la presse que ce qu'il cherche est exactement ce qu'ils ont. Mais Okazu, qu'il existe vraiment ou qu'il soit espion, il est mort Okazu. Ils n'avaient pas prévu une chose pareille.

RICHARD : Je vais devenir fou, mais ça pourrait être vrai... Sinon, l'autre explication c'est le hasard : l'histoire qu'on a inventée pour Bancroft est réellement vraie, du moins dans quelques-uns de ses détails... qui coïncident avec l'histoire d'Elena Buckley, la mère d'Okazu... Juste à ce moment-là, les deux hommes font connaissance, conversent, une histoire complète l'autre, et nous voilà avec notre demi million. Il faut bouger, tout de suite.

EMMA : T'as une idée ?

RICHARD : J'en ai deux. La première c'est la prudente : se satisfaire du demi million. Jeter le tableau dans un égout. Fin de l'histoire. La deuxième est l'audacieuse. Se rendre à San Francisco. Trouver l'acheteur avant eux. Lui apporter le tableau. Le prix, c'est nous qui le fixons. Plus aucun pourcentage à partager avec Ambush.

EMMA : C'est exactement ce que j'ai pensé que tu penserais.

RICHARD : Alors, ça vaut combien ce tableau ? Quatre millions ? Cinq ?

EMMA : Nous le saurons quand nous trouverons l'acheteur.

RICHARD : Comment nous allons le trouver ?

EMMA : La presse.

RICHARD : Veronica !

EMMA : La rubrique agitée de Veronica Aldgate oui, qui publiera que le tableau a été volé, et aussi quelques preuves que la vente a failli avoir lieu aujourd'hui... dans cette chambre. Le Tokyo Review... *(Elle dispose la reproduction sur la moquette.)* La valise. *(Richard, accroché à la valise avec l'argent, refuse de la lui donner.)* Richard, la valise... dans la salle de bains, avec le cadavre. *(Sans la moindre envie, Richard amène la valise dans la salle de bains.)* Et le mort qui va laisser une lettre très intéressante à ce sujet sur son ordinateur... Allez, on a très peu de temps. *(Emma met des gants, prend l'ordinateur portable de Lee Okazu, et entre aussi dans la salle de bains.)*

SCENE 9

POLICIERS III

Une chambre au Desert Star. Wilcox sort de la salle de bains, en caleçon. Il téléphone.

WILCOX : Réception ? Oui, excusez moi, je vous appelle de la 14, je voulais savoir si vous n'aviez pas vu arriver... si vous aviez déjà enregistré... Vous n'avez pas vu un policier ? (...) Non, pas d'inquiétude, il s'est rien passé. Je le cherche... (...) Il est déjà arrivé ? Vous ne pouvez pas me dire où il est ? (...) Dans quelle chambre ? (...) Oui, je vous attends. (...) Allô ? (...) Non, celui-là c'est moi. Il n'y a pas un autre policier qui est arrivé, une autre motocyclette ? (...) Non, non, pas d'inquiétude, il s'est rien passé. C'est un collègue, nous devons... (...) Plus ou moins à cette heure-ci, pour... c'est un collègue, non, non, il s'est rien passé, nous étions... *(Il ne sait plus comment continuer, il fait semblant d'avoir un problème sur la ligne.)* Allô ? Allô ? *(Il raccroche.)*

ZIELINSKY : *(Entre. Perturbé. Ferme la porte)* T'inquiète pas, il s'est rien passé.

WILCOX : Il s'est passé quelque chose ?

ZIELINSKY : Eh ben, oui. Il y a eu un appel pour un 425, un possible 427, peut-être un homicide. Quand je suis arrivé, Davis, Rickson et les gars du paramédico-légal étaient déjà là. C'était pas un homicide. C'était une crise cardiaque. Le mort était en train d'écrire une lettre quand il est mort. Pour sa femme. Quel connerie cette façon de... Une lettre qui dure ce que dure la batterie de l'ordinateur, et le corps froid, de plus en plus froid, c'est absurde. Je me suis approché pour voir sa tête. Tu ne me croiras pas, c'était un Japonais, mais à part ça, il me ressemblait beaucoup. Et tout d'un coup, je me suis vu là, couché sur le carrelage de la salle de bains, avec une lettre à moitié écrite, et je me suis dis: combien de temps il me reste ?

WILCOX : Pourquoi faire ?

ZIELINSKY : Pour tout, pour tout, pour faire quelque chose de grand, quelque chose qui... Regarde-moi. Regarde-moi. Je suis pathétique. Apprenant le français canadien pour partir dans le Michigan. Et pour y faire quoi ? Moi, toujours correct, toujours honnête, un imbécile, oui ! Je me suis mis dans la merde, maintenant. Je fais partie de ce que je n'aime pas.

WILCOX : Il y avait qui d'autre ?

ZIELINSKY : Personne. J'ai laissé ça à Davis et je suis parti. Je suis venu ici. *(Pause.)*

VOIX DE DAVIS : *(Coups à la porte.)* Zielinsky c'est moi, tout va bien, ouvre-moi. Vas-y, dépêche-toi, ouvre-moi.

Zielinsky ne bouge pas, il fuit du regard. Wilcox ne sait pas quoi faire. Davis frappe encore, avec insistance. Wilcox entrouvre la porte, toujours sans pantalon.

WILCOX : Salut.

DAVIS : Il n'est pas là Zielinsky ?

WILCOX : Là ?

DAVIS : Sa motocyclette est là-dehors, la responsable de l'hôtel vient de me dire que...

WILCOX : Elle est à moi. C'est moi. C'est moi que la responsable a vu entrer ici il y a deux minutes.

Davis pousse la porte davantage et on finit par le voir. Davis a l'âge de Wilcox, il apporte la valise avec l'argent de Lee Okazu. Sur la manche de son uniforme, il a un petit écusson bleu qui sert à distinguer les policiers ayant des connaissances en langue des signes pour sourds muets, c'est le même petit écusson que porte Zielinsky.

Il voit Zielinsky à l'intérieur. Puis il regarde Wilcox, à moitié habillé.

DAVIS : (À Zielinsky.) Tu vas bien ? (Pause gênante, surtout pour Wilcox.) Il ne s'est rien passé, non ?

WILCOX : Écoute, il ne s'est rien passé, vraiment. Il s'est rien passé. Ce qu'il y a, c'est que... Je pensais que...

DAVIS : (À Zielinsky.) Qu'est-ce qu'on fait ?

WILCOX : Je me suis arrêté ici une heure ou deux, après je pensais peut être...

DAVIS : Wilcox tu pourrais nous laisser seuls une minute ?

ZIELINSKY : (Il aperçoit la valise dans les mains de Davis.) On ne peut pas faire ça.

DAVIS : Wilcox s'il te plaît, tu pourrais...?

ZIELINSKY : Laisse-le. Il n'est pas con. Il en est, lui aussi. Je l'ai déjà inclus.

Davis regarde Wilcox, hors de lui.

WILCOX : (Il sourit connement en essayant de suivre le mensonge.) Ah, oui, oui, il m'a déjà inclus.

DAVIS : Bon, je suis d'accord. (À Wilcox.) Alors comment on va le faire ?

ZIELINSKY : Rickson en est, lui aussi ?

DAVIS : Non. Il n'a pas vu la valise. Les gars du paramédico-légal sont déjà en train d'emporter le corps. J'ai eu tranquillement vingt minutes pour sortir la valise.

ZIELINSKY : Combien il y a ?

DAVIS : Un demi million, voire plus. On devrait compter. Il n'y a pas de preuve, pas de propriétaire, c'est un cadeau. Mais il est clair qu'il n'y a qu'une façon pour qu'on puisse le garder. Silence absolu.

WILCOX : Je...

ZIELINSKY : D'accord. Encore une chose : On dépense pas un seul dollar de cette valise avant d'être sûrs que personne connaît son existence. Après, chacun fera ce qu'il voudra.

DAVIS : Je te dis que c'est propre, tu m'entends?... Il ne va rien se passer. Pourquoi tu lui as dit ? Tu aurais pu en garder la moitié si...

WILCOX : Non, lui m'a rien dit... je venais d'arriver... je lui ai demandé.

DAVIS : Quoi ? Tu lui as demandé quoi ? S'il était tombé sur une valise avec un demi million de dollars au milieu de la rue ?

WILCOX : C'est que, il est arrivé très bouleversé à cause de... j'ai pensé que c'était à cause de...

Tout à coup, Zielinsky sort en claquant la porte.

DAVIS : Combien de temps ça fait que tu es dans les forces de l'ordre, Wilcox ?

WILCOX : Un certain temps.

DAVIS : Un certain temps. Habille-toi. (*Wilcox obéit.*) Cet argent est propre, pas de problème. C'est comme l'autre fois à l'Hôpital Mumford. Mais cette fois-ci, plus de chance encore. Plus de billets... et moins de partage. Alors une semaine de silence absolu. C'est clair ?

ZIELINSKY : (*Il revient soudainement.*) Davis, c'était qui le mort ?

DAVIS : Un homme d'affaires.

ZIELINSKY : Qui ?

DAVIS : (*Il lit dans un petit carnet.*) Un homme d'affaires. Un certain Lee Okazu Buckley. Qu'il ait avec lui tout cet argent c'est absolument normal. C'était un homme d'affaires ! En plus il paraît qu'il allait acheter un tableau qui vaut très cher.

ZIELINSKY : Comment tu sais ?

DAVIS : (*Il lit dans le petit carnet.*) Parce qu'il a laissé une lettre sur l'ordinateur, il mettait à sa femme : « Ma chérie, je suis ici, je vais acheter un tableau très cher ». Et il est mort. L'ordinateur est resté allumé encore une heure ou deux, donc grâce à la batterie on a pu préciser l'heure de sa mort. Dans la salle de bains. Et il était seul. Et l'argent, n'importe qui aurait pu le voler après sa mort. La porte était ouverte. C'est une affaire bouclée, un 425 parfait. Du calme tout le monde. Maintenant on va faire le rapport avec les gars du paramédico-légal et dissiper tout soupçon... On va laisser l'argent dans cette chambre... Elle est sûre ? A qui elle est cette chambre ? (*Pause tendue.*)

ZIELINSKY : C'est la mienne. Mets l'argent dans le frigo-bar et partons (*Il sort.*)

En sortant, Davis tombe sur Susan Price qui est allée téléphoner de la cabine publique trafiquée.

SUSAN : Salut.

DAVIS : Salut.

SUSAN : Evidemment la police. Je ne savais même pas que ce téléphone était trafiqué. On dit trafiqué ? Il marche sans pièces. (*Elle voit Wilcox.*) Ah, salut. Tu te souviens de moi ? Bien sûr, je t'ai vu tout nu... mais tu es de la police, c'est compliqué avec ce téléphone. Parce que même si tu veux l'utiliser avec des pièces il ne marche pas, c'est pour ça que je... Tu pars avec eux ?

WILCOX : Oui. C'est une urgence. Mais ce n'est pas mon affaire.

DAVIS : Maintenant c'est aussi la tienne.

SUSAN : Ah, je te retarde pas alors. Excuse-moi pour l'autre fois je savais pas que je dérangeais avec le téléphone. Quelle idée de construire un hôtel pile à côté d'une cabine publique non ?

DAVIS : On y va Wilcox ?!

WILCOX : Oui...

SUSAN : Peut-être qu'on pourrait sortir un de ces jours si vous êtes par là. Berta et moi on travaille dans un cinéma, le Roxy, et j'aimerais vous donner des places gratuites, à cause de l'autre fois, c'est la moindre des choses...

DAVIS : Des places gratuites ? Et ils passent quoi ?

SUSAN : Tiens, c'est un multiplex, tu peux voir ce que tu veux. Mon nom est derrière : Susan. On peut sortir je préviens Berta.

DAVIS : Génial, poupée. Tu préviens Berta ? On y va Wilcox ? (*Voyant que Wilcox laisse la porte grande ouverte.*) Eh ! Ferme bien la porte de la chambre.

SUSAN : Bien sûr. C'est ton chef ? Parce qu'il a sur la manche un petit écusson bleu que t'as pas.

Wilcox ferme la porte.

SUSAN : (*Derrière la porte fermée.*) Mais t'as pas appuyé sur le bouton de l'autre côté, comme ça elle reste ouverte, tu vois, elle s'ouvre comme un rien. Regarde.

SCENE 10

PARIEURS IV

C'est la chambre de Martin, au Desert Star. La porte s'ouvre presque au moment où l'on cesse d'entendre la voix de Susan. Là, dans le seuil de la porte, apparaît Jane. Et ensuite Martin ; c'est lui qui ouvre la porte pour qu'elle entre.

MARTIN : Il s'agit de ça. D'apprendre à voir le tout dans une partie. *(Ils entrent. Jane, essayant de ne pas manifester sa nervosité, elle suit attentivement chaque détail.)* Tu vois j'ai été à Hong Kong et je ne suis pas sorti des limites naturelles de deux endroits spécifiques : un quai de barques de pêcheur, et un bar. Un bar avec trois tables de billard. C'est ça que j'ai vu de Hong Kong. Le reste était immense. Des gratte-ciels de verre, une marée humaine. Pas possible.

JANE : Comment tu sais qu'il y avait des gratte-ciels si tu n'es jamais sorti du bar et du quai ?

MARTIN : Les gratte-ciels se trouvaient sur les logos des petites serviettes du bar et aussi à l'horizon du quai. Mais attention. Je visite toujours deux lieux, jamais un seul. Dans un seul je ne peux vérifier aucune répétition.

JANE : Et qu'est-ce que tu as vu de Paris ?

MARTIN : Non, je ne suis jamais allé à Paris. *(Sur un autre ton.)* Je n'avais personne pour m'accompagner.

JANE : Où est-ce que tu es allé encore ?

MARTIN : Mmh... À Hong Kong... À Denver.

JANE : Oh mon dieu ! Et qu'est-ce que tu as vu à Denver ?

MARTIN : À Denver j'ai vu une salle de cinéma sur la 45 et une boutique de monnaies anciennes sur la 12. Et je suis en mesure d'affirmer qu'à Denver il y a : des gratte-ciels de verre et une marée humaine.

JANE : Je vois le genre de vérification dont tu parles. *(Pause.)* Je suis de Denver.

MARTIN : Sérieux ?

JANE : Oui je te jure. Je suis née à Denver. Ma mère vit encore là-bas.

MARTIN : C'est une incroyable coïncidence.

JANE : Et je ne connais pas cette boutique de monnaies anciennes.

MARTIN : Moi, si.

JANE : Ni ce cinéma. Et je pourrais te dire que tu as mieux connu Denver que moi. C'est affreux. Je ne connais pas Denver, je veux dire, je me perds partout. Je ne me souviens pas de Denver.

MARTIN : Moi, si. Parce que je me suis concentré sur deux détails de Denver, c'est tout. Donc j'ai vu ce que je devais voir de Denver. Et tu vas trouver ça un peu culotté, mais

j'ai su... je veux dire, j'ai déduit, que tu « étais là », à Denver. Que tu faisais partie du paysage.

JANE : *(Elle sourit devant ce qu'elle suppose être une galanterie.)* En quelle année tu as été dans cette boutique ?

MARTIN : En '96.

JANE : J'étais plus à Denver. Une autre Margarita ?

MARTIN : J'ai bu une Margarita ?

JANE : C'est ce qu'on dirait.

MARTIN : Je vais les chercher. Tu m'attends, hein ? *(Il sort.)*

JANE : *(Elle prend le téléphone.)* Mademoiselle, vous pouvez me mettre en relation avec la 14 ? Merci. (...) Maggie ? C'est moi. (...) Oui, il m'a invitée à prendre un verre. (...) Je sais pas. (...) Je sais pas. (...) Non, je sais pas (...) Ah ben voilà ! Tu lui as dit que j'étais de Denver ? (...) C'est pas toi qui lui as dit ? (...) Demande à Ralph. (...) Qu'est-ce qu'il dit ? (...) Que non ? (...) Rien. C'est beaucoup de coïncidences. (...) Je sais pas ce qu'il me dit, il me parle de Denver, que s'il avait su que j'étais à Denver il m'aurait connue avant son ex-femme, je sais pas ce qu'il veut, je sais pas pourquoi il m'invite dans sa chambre... Rends-moi un service : appelle-moi dans cinq minutes et dis-moi que tu as besoin de moi pour quelque chose. (...) Non, je vais pas rester plus de cinq minutes. (...) Comment ça pourquoi je suis venue ? Il m'a invitée. (...) S'il te plaît ne m'embrouilles pas plus. (...) Appelle-moi, s'il te plaît. Il arrive, je dois raccrocher.

MARTIN : « Aca estan las Margaritas. »

JANE : Ah c'est bien...

MARTIN : Santé. Oh là là, il est tard.

JANE : Oui.

MARTIN : Moi en vacances, dès que je peux je me couche tôt.

JANE : Oui.

Le téléphone sonne. Martin prend le combiné et raccroche aussitôt. Jane sourit, piégée.

MARTIN : Et ta famille vit toujours à Denver ?

JANE : Hum.

Le téléphone sonne encore une fois. Jane se précipite pour soulever le combiné et le passe à Martin qui ne peut pas refuser de répondre.

MARTIN : Oui ? (...) Ah, salut Maggie. (...) Oui, oui. Elle est là. Tu veux que je te la passe ?

JANE : C'est qui ?

MARTIN : C'est Maggie elle veut parler avec toi.

JANE : Bon je vais devoir y aller. Merci pour le verre.

Elle sort maladroitement sans même parler au téléphone.

Martin la voit par la fenêtre. Elle court sans savoir très bien de quel côté sortir. Ensuite elle voit qu'il la regarde. Elle le salue d'un petit geste et disparaît. Martin reste encore quelques secondes près de la fenêtre, ensuite il sort un paquet de pommes frites caché sous le lit, en mange quelques unes et range le paquet au même endroit. Il sort.

SCENE 11

POLICIERS IV

Poussés par Davis, les trois policiers ont fait les magasins avec l'argent volé. Probablement Davis les a aussi entraînés jusqu'au cinéma, le Roxy, puisqu'on les voit de retour avec les filles, Susan Price et Berta Wilkinson, les ouvreuses. Ils sont à l'hôtel Dead Flamingo.

A L'INTÉRIEUR DE LA CHAMBRE	DANS LA COUR DE L'HÔTEL
<p><i>Wilcox écoute un long récit de Susan qui, un peu ivre, ne peut pas s'arrêter de parler. Ils sortent de la salle de bains, où Susan était apparemment en train de vomir.</i></p> <p>WILCOX : Tu veux une autre serviette ?</p> <p>SUSAN : Non je vais tout laver tout de suite, t'inquiètes pas. Dans quelle galère je t'ai foutu. Et le comble c'est que les choses sont comme ça, comme je l'ai dit à Rosco : tu vois, Rosco, on dirait que les choses se passent sans l'intervention de notre volonté...</p> <p>WILCOX : Tu as la tête qui tourne.</p> <p>SUSAN : Non. / Elles arrivent sans raison, et tout ça n'est pas ce qu'on avait imaginé pour notre vie conjugale. Comment j'aurais pu imaginer une telle chose avec Rosamaria !</p> <p>WILCOX : Bien sûr, la cousine.</p> <p>SUSAN : Ça c'est pas dit.</p> <p>WILCOX : Mais, c'est pas la cousine ?</p> <p>SUSAN : C'est la cousine ! Je ne sais pas ! Tu sais ce que je fais moi systématiquement ? Je l'appelle et je lui dis que je vais bien, que j'ai mon travail, qu'il n'a pas à m'envoyer de l'argent s'il n'en a pas, et lui il me dit pas « quand est-ce que</p>	

tu reviens ? », moi alors je ne crois plus que... je sais pas.

Silence.

WILCOX : Mais tu voudrais revenir ?

SUSAN : *(Elle se tait un moment et sourit face à ce qu'elle prend – à tort – pour une galanterie de lui.)* Non.

Je suis bien comme ça. J'ai ma liberté maintenant. Non ? Ce pourquoi je me suis tant battue. Non ? J'ai un travail au Roxy qui n'est pas si mal. Je vois tous les films. Revenir ? Qu'est-ce que je vais lui dire ?

« Je sais que c'est pas ta cousine ni celle de personne, et je sais ce qu'elle est en train de faire dans ma cuisine ! » Certaines personnes ne sont pas capables de parler de quoi que ce soit. Pas seulement des sentiments, je veux dire qu'ils ne comprennent rien.

Un policier ressemble un peu à un confesseur non ?

J'ai des mots plein la bouche.

Je vais te raconter autre chose, pour voir ce que tu en penses, et après je me tais je te jure :

Quand on venait juste d'aménager dans la nouvelle maison, ma mère nous avait proposé de vieux meubles qu'elle avait chez

Davis, Berta et Zielinsky, apparaissent derrière la fenêtre et prennent place autour d'une table de jardin, pour boire quelques bières. Zielinsky mange un petit sachet de chips.

DAVIS : Et je lui ai dit : « c'est pas l'heure de fermer encore » ! Et je lui ai montré la plaque !

BERTA : Il l'a fait, il l'a fait ! C'était énorme. T'aurais vu la gueule du patron...

ZIELINSKY : C'était l'heure de fermer, vous le savez très bien.

DAVIS : Oh, me fais pas une scène s'il te plaît. Qu'est-ce que ça lui faisait si on restait avec les filles encore un peu ?

BERTA : Je sais pas. Qu'est-ce que ça lui faisait ?

Tous les deux rient scandaleusement.

DAVIS : Me provoque pas Berta... Ma Bertita tu ne sais pas où tu mets les pieds...

Je reviens. (Il entre dans la chambre et remue le frigo-bar en cherchant quelques boissons.)

elle et qu'elle ne voulait plus, ils lui rappelaient papa, je sais pas quoi, alors elle nous a proposé les meubles, et Rosco lui a dit que s'il ne pouvait pas acheter nos propres meubles, alors il ne me méritait pas. Maman a pensé qu'il s'était vexé et elle s'est excusée, elle a envoyé un e-mail, et moi je me suis rendu compte qu'il y avait quelque chose de bizarre avec ça, parce que maman ne sait pas programmer les ordinateurs. Mais j'ai rien dit.

Berta fais pas ta nouille, je t'ai entendue !

Aujourd'hui elle fait sa nouille !

Au bout d'un mois de manger par terre, Rosco dit un soir, à moitié en plaisantant « Et si on demandait à ta maman au moins la petite table basse ? »

J'ai trouvé que c'était une super idée et j'ai téléphoné à maman et elle m'a dit que oui, que c'était d'accord, et qu'elle paierait même la camionnette pour le transport, et si on voulait pas en profiter pour qu'elle nous envoie des choses en plus.

Je lui ai dit que j'allais consulter avec lui, et qu'après je lui dirais.

BERTA : (*À Zielinsky.*) Et le mec en plus c'est un con, il croit qu'il est le roi du monde. C'est pas la première fois qu'il veut tous nous foutre à la porte, comme si on ne payait pas les consommations...

ZIELINSKY : C'était l'heure de fermer.

BERTA : Mh, t'es strict. Ça me plaît, ça.

ZIELINSKY : Qu'est-ce qu'elle est en train de faire ta copine ?

BERTA : Laisse-les, laisse-les. Faut pas les interrompre. On voit qu'ils s'entendent bien. La pauvre. Elle vient de divorcer, une histoire à n'en plus finir. Un peu de mouvement, ça lui fera du bien.

Tu m'as entendue ? (*Elle rit.*) Super.

Parce que je vais te dire une chose... (*Elle voit Davis avec des bières.*) De la bière s'il vous plaît !

Je vais te dire une chose quand ce beau gars en uniforme m'aura donné une mousseuse bien fraîche !

DAVIS : Laisse-les tout seuls. Qu'est-ce qu'il y a sous la capsule ?

BERTA : Sous la capsule ?

DAVIS : Me dis pas que tu l'as jetée ?

<p>Je lui dis que maman nous proposait d'autres choses pas mal,</p> <p>et il me dit que non, qu'il a parlé de la table pour faire une blague, que c'était une connerie.</p> <p>J'ai pas osé rappeler maman, et le tout est resté comme ça.</p> <p>Mais après une semaine, il était parti chercher du travail et moi je suis à la maison, et on sonne à la porte... et c'était la camionnette ! Pour m'emmener la table et quatre chaises.</p> <p>Rosco les a vues et il n'a rien dit, mais le soir il me dit, « Les quatre chaises c'est un détail pour qu'on l'invite à passer Noël avec nous ? »</p>	<p>BERTA : Je sais pas, elle n'avait pas de capsule.</p> <p>DAVIS : Comment ça y en avait pas ? Elle venait pas ouverte ?</p> <p>BERTA : Je ne sais pas si elle était ouverte. Comment je peux savoir si elle était ouverte ?</p> <p>DAVIS : Non, non, elle ne venait pas ouverte, je viens de la décapsuler, j'ai laissé la capsule dessus et maintenant elle y est plus.</p> <p>BERTA : Bon, bon, on va la chercher, te mets pas dans cet état.</p> <p>DAVIS : Quoi dans cet état ? Cherche-la.</p> <p>BERTA : Bon ok, laisse tomber. <i>Ils cherchent la capsule par terre.</i></p> <p>BERTA : C'est pas ça ?</p> <p>DAVIS : Non, c'est un Coca ça.</p> <p>BERTA : C'est génial ! Si Sally me demande ce que j'ai fait toute la nuit avec trois policiers en uniforme je lui dirai : pour commencer on a fait du shopping à Albany Mall, on leur vend tout avec des réductions...</p> <p>DAVIS : C'est pas vrai... C'est juste la femme des chaussures qui m'a fait 10% c'est tout.</p> <p>BERTA : Allez, allez...</p>
--	---

<p>J'ai dû lui dire que j'avais oublié de rappeler maman pour qu'elle n'envoie pas la camionnette,</p> <p>et qu'en attendant on pourrait se servir de la table et les chaises, et que oui,</p> <p>et que oui,</p> <p>que j'espérais que maman aurait envie de passer Noël avec nous et pas avec Mia,</p> <p>qu'ils ont tant de problèmes avec la famille de son mari.</p> <p>Lui il a rien dit.</p> <p>Au bout d'un mois, on mangeait toujours sur la même table.</p> <p>Et il me dit si maman n'aurait pas par hasard parmi tous ses meubles une table Black & Decker pour faire de la menuiserie. Il m'a dit que des voisins lui avaient demandé s'il pouvait leur réparer la clôture et qu'il leur avait dit oui, que c'était un bon moyen de faire un peu d'argent, et alors je lui ai dit que j'allais poser la question à maman. Je lui ai écrit une lettre pour la remercier pour les chaises, qu'on était très contents avec elles, à tel point qu'on voulait plus en acheter de nouvelles, que maintenant les chaises neuves elles étaient toutes en plastique dégueulasse, et que si</p>	<p>Et les baskets Nike qu'il s'est achetées, lui ?</p> <p>Tu vas pas me dire que c'est le prix « normal » ?</p> <p>ZIELINSKY : Je ne me suis pas du tout acheté des baskets.</p> <p>Je t'ai déjà expliqué.</p> <p>C'est son argent, et il sait ce qu'il est en train de faire.</p> <p>DAVIS : Chut. OK, les baskets sont à moi... comme si je faisais du 44 maintenant...</p> <p>On va voir à qui sont les Nike.</p> <p>Wilcox ! Tu chausse du combien ! (<i>Wilcox répond de l'intérieur sans cesser d'écouter Susan.</i>)</p> <p>WILCOX : Trente huit !</p> <p>DAVIS : Et l'autre ? (<i>À Berta.</i>) Comment elle s'appelle la petite folle ?</p> <p>BERTA : Susan tu chausse du combien !</p> <p>SUSAN : (<i>Elle interrompt son récit seulement une seconde pour répondre.</i>) Quarante et un !</p> <p>DAVIS : Comme quoi, il est prouvé que les Nike sont à l'officier Zielinsky et maintenant on va lui demander de les essayer comme Cendrillon.</p>
--	--

elle n'avait pas parmi les choses de papa...

WILCOX : La... Black & Decker. (*Wilcox se lève pour voir ce qui est en train de se passer dehors.*)

SUSAN : La petite table...

Wilcox leur tourne le dos et revient à Susan.

WILCOX : Non rien.

SUSAN : La Black & Decker.

Maman ne m'a pas répondu.

Alors comme les voisins

continuaient avec l'idée de faire réparer la clôture je lui ai téléphoné. Elle m'a demandé d'où j'appelais. De chez moi, j'ai répondu. Alors elle m'a dit de raccrocher, qu'elle allait me rappeler. « Raccroche, comme ça je t'appelle ». J'ai fait comme elle a dit. Mais elle n'a pas appelé. Je savais plus si elle voulait dire qu'elle m'appellerait plus tard ou si c'était pour que moi je paye

ZIELINSKY : Vous allez arrêter les conneries, oui ?

DAVIS : Bon, c'est un cadeau alors. C'est moi qui paye. Je les offre à qui je veux. (*À Wilcox.*) Et comme le seul qui fait du 44 ici c'est lui, (*à Zielinsky*) elles sont à toi. C'est d'accord ?

ZIELINSKY : Je ne porte pas de baskets, merci.

DAVIS : « Je ne porte pas de baskets ». C'est quoi ça ? Une nouvelle politique de l'entreprise ? (*La question, étrangement, les concerne tous les deux.*)

Qu'est-ce qu'il y a ?

DAVIS : Qu'est-ce que j'ai dit ?

BERTA : Elles sont très chères.

Elles sont belles.

Quel gros panard.

Berta et Davis s'esclaffent.

BERTA : Tu parles comme si elles étaient volées. Une réduction, c'est pas du vol.

DAVIS : Bien sûr que non.

<p>pas la communication, on n'avait pas un dollar et elle le savait. Alors je la rappelle deux heures après, en PCV. Elle a accepté l'appel, mais elle s'est pas excusée de pas avoir rappelé. Je lui ai demandé si elle avait reçu ma lettre</p> <p>et je lui ai dit que réellement on avait besoin de la petite table... et si elle ne voulait pas venir passer Noël à la maison</p> <p>Elle m'a dit que bien entendu on pouvait garder la petite table,</p> <p>qu'elle paierait la camionnette pour le transport, et elle a redemandé si on avait besoin de quelque chose de plus pour profiter de la camionnette. Je lui ai dit que non, mais après j'ai pensé que si elle allait rester chez nous elle pouvait aussi apporter le petit lit, et un matelas,</p> <p>de toute façon on allait lui laisser notre chambre et nous installer dans le salon. Elle m'a demandé si je ne voulais pas le canapé en skai et je lui ai dit que non.</p> <p>Après on a raccroché,</p> <p>non, c'est elle qui a raccroché,</p>	<p>Cherche la capsule encore.</p> <p>Il me manque le « J ».</p> <p>BERTA : La plus difficile.</p> <p>DAVIS : Un voisin de ma mère d'Alberta a gagné la jeep.</p> <p>BERTA : Quel cul.</p> <p><i>Ils cherchent sous la table.</i></p> <p>DAVIS : T'imagines ce que c'est que de gagner la jeep ?</p> <p>BERTA : Quel cul !</p> <p>DAVIS : Tu pourrais chercher aussi, non ?</p> <p>ZIELINSKY : Il te manque le « J » ? Tu veux la jeep ? Alors t'y vas et tu te l'achètes, hein ?</p> <p><i>(Silence gêné.)</i></p> <p>DAVIS : C'est ça, j'y vais et je me l'achète tout de suite... avec mon salaire de la police !</p> <p>ZIELINSKY : C'est ça, t'y vas et tu te l'achètes, point final.</p> <p>Plutôt que de fouiller dans les ordures comme</p>
---	---

ou moi,
on s'est dit au revoir, on a raccroché...

Zielinsky croise du regard Wilcox, prisonnier involontaire de ce très long récit.

SUSAN : ... et une semaine plus tard elle m'envoie une carte postale en s'excusant de ne pas pouvoir passer Noël avec nous, qu'elle était invitée à Mexico par des copines et qu'elle y allait parce que ça allait être payé avec la carte bleue d'Alicia. Deux jours plus tard, la camionnette est arrivée avec la petite table...

ZIELINSKY : La Black & Decker. (*Zielinsky se rend compte qu'il vaut mieux rester en dehors de tout ça. Il va au frigo-bar. Il prend une bière.*)

SUSAN :...la Black & Decker, elle est toujours là, Rosco ne l'a jamais utilisée, les voisins, il a dit que trop de temps était passé, et qu'ils avaient appelé quelqu'un d'autre, un vrai menuisier, et le petit lit est arrivé aussi, et comme je lui ai dit que maman ne pouvait pas venir passer Noël avec nous parce qu'elle partait à Mexico, il m'a dit qu'on pouvait le laisser dehors, que ça pourrait servir à quelqu'un. Et moi comme une conne j'ai fait ce qu'il m'a dit. Au bout de deux mois, il me dit pour la cousine, qu'elle allait rester quelques jours, il me dit que son mari est un Marine qui la tabasse, et qu'elle a peur et n'a pas où aller parce qu'il tient toute la famille sous la menace, et que lui il est le seul dont le Marine ne sait pas où il habite. Le fait est

deux porcs.

DAVIS : On se calme. Chacun fait ce qu'il veut avec son fric.

BERTA : Il est strict. J'adore ça.

Zielinsky en a marre d'eux, et entre dans l'hôtel.

DAVIS : Tu te rends compte, il nous a traités de porcs tous les deux ?

Davis et Berta continuent de rire à voix basse en cherchant la capsule par terre.

qu'il me demande si on a pas le petit lit en plus, je lui dis que bien sûr que non. Alors il me dit si on pouvait pas demander à maman encore quelques meubles de merde pour dépanner. Je n'arrivais pas à le croire.

Les choses allaient plutôt mal,

et tout ça deux mois après l'accident de voiture,

et aucun de nous deux avait envie de faire du mal à l'autre...

... ce sont des choses qui arrivent quand on ne dit pas les choses clairement. (*Silence.*)

Alors j'ai appelé maman, je lui ai dit : « Il faut qu'on se voit ». Elle m'a demandé si j'allais toujours pas bien à cause du bébé. Je lui ai dit : « Non. C'est à propos de meubles ».

ZIELINSKY : (*Il revient dans la cour et jette sur Davis la capsule de sa bière.*) Tu voulais une capsule ? En voilà une !

BERTA : Regarde ce que c'est, regarde ce qu'elle a !

DAVIS : Je voulais « ma » capsule ! Si il y a le J dessous, la jeep est pour toi.

ZIELINSKY : Je ne veux aucune jeep.

DAVIS : Ou la caméra numérique.

ZIELINSKY : Et je vais filmer quoi ? Les excès de vitesse sur la route ?

(*Silence.*)

DAVIS : Tu ne penses pas rester dans la police toute ta vie... Maintenant que... Hein ? Tu voudrais pas filmer des fêtes porno aux Bahamas... ?

BERTA : Les Bahamas, les Bahamas ! Allons aux Bahamas ! En quoi on parle là-bas ?

ZIELINSKY : Je voudrais que ça soit clair: je ne veux ni de ta caméra, ni de ta jeep, c'est clair maintenant ?

DAVIS : C'est clair.

ZIELINSKY : C'est clair ?!

DAVIS : (*Très sérieux.*) C'est clair !

ZIELINSKY : Et pour l'argent... Que ce soit clair aussi: (*Il adresse ce texte clairement en direction de Wilcox.*) ...il n'y a rien de ce qui

<p>Elle m'a dit de pas me faire de souci,</p> <p>qu'elle les avait déjà placés, que la maman de Sarah avait sa maison de la plage qui avait brûlée et que ça l'arrangeait pour meubler la maison...</p> <p>Et qu'en plus ils ne s'en servaient pas tant que ça, donc ça l'arrangeait bien. J'ai dit à Rosco que maman les avait déjà offerts, et il m'a demandé si on pouvait pas les réclamer à la maman de Sarah, qu'une chose était la maison de la plage des gens qui allaient fêter Noël à Mexico, et qu'une autre était une cousine tabassée par son mari militaire. Quelle idiote. J'ai appelé Sarah et je lui ai demandé, et elle m'a dit qu'évidemment il n'y avait aucun problème, qu'on lui envoie une camionnette pour les meubles, qu'ils allaient s'arranger autrement et que de toute façon ils n'allaient pas habiter dans la maison tous en même temps avant l'été...</p> <p>Mais Rosco n'a jamais envoyé la camionnette. Il n'a jamais payé.</p>	<p>m'intéresse qui puisse s'acheter avec de l'argent. (<i>Il s'en va.</i>)</p> <p>DAVIS : Quel argent ? Chut ! Viens ici une seconde. Zielinsky !</p> <p>(<i>Davis sort derrière lui.</i>)</p> <p>BERTA : Ah, je l'adore ! Je l'adore ! Avec ces grands panards... Pardon je dois aller aux toilettes.</p> <p><i>Elle entre dans la chambre.</i></p> <p>(<i>à Susan</i>) Alors ?</p> <p>Tu en es toujours à la Black & Decker ?</p> <p>Et si vous mettiez un peu de musique ?</p> <p><i>Elle disparaît dans la salle de bains.</i></p> <p><i>Dehors, Davis et Zielinsky reviennent survoltés, parlant toujours de la même chose.</i></p> <p>ZIELINSKY : Pour qui tu me prends ?</p> <p>Comment je peux te faire confiance alors qu'on décide de quelque chose et la première chose que tu fais est de sortir avec les billets numérotés pour draguer des poules et t'acheter des conneries ?</p>
--	---

<p>Et un soir il me dit, le soir suivant de l'arrivée de Rosamaria :</p> <p>« Ça ne revient pas à la maman de Sarah de payer la camionnette,</p> <p>en échange du loyer de nos meubles, qu'elle a depuis je ne sais plus combien de temps ? »</p> <p>Tu sais ce que je lui ai répondu, moi?</p> <p>Tu veux savoir ce que je lui ai répondu ?!</p> <p>Je l'ai regardé dans les yeux et je lui ai dit : « Rosco, combien de temps tu crois qu'on peut continuer à faire ça ? » <i>(Pause.)</i></p> <p>SUSAN : J'ai un peu de fièvre, je crois.</p> <p>WILCOX : Oh, si.</p> <p>WILCOX : Je vais demander à Dan s'il a un thermomètre.</p> <p>SUSAN : Ça me gratte partout, en plus.</p>	<p>DAVIS : Comment ça des poules, t'es débile ? C'est des gens bien.</p> <p>Et les baskets sont classe.</p> <p>ZIELINSKY : Qu'est-ce qu'on s'était dit ?</p> <p>DAVIS : Ok ! Si toi... et toi (à <i>Wilcox</i>) vous ne voulez pas de votre part, qui me garantit que je peux garder la mienne ?</p> <p>ZIELINSKY : Rien.</p> <p>DAVIS : Voilà on y est. Tu veux que je vous tire une balle dans la tête chacun et que je me barre avec le demi-million ?</p> <p>ZIELINSKY : C'est la première chose à laquelle tu penses ?</p> <p>DAVIS : Bien sûr je veux pas ça ! Qu'est-ce que tu peux être con!</p> <p><i>Pause.</i></p> <p>DAVIS : Excuse-moi.</p> <p>ZIELINSKY : Davis, qu'est-ce qui s'est passé à l'hôpital Helen Mumford ?</p> <p>DAVIS : Comment ?</p> <p>ZIELINSKY : Nous voilà. Qui a démarré le feu ?</p> <p>DAVIS : Il vaut mieux ne pas poser certaines</p>
--	---

<p>J'ai comme de petits boutons.</p> <p>C'est de l'acné.</p> <p>De l'acné juvénile.</p> <p>Qu'est-ce que ça peut être ? De l'acné ? Dan, c'est lequel ? Le sympathique ou l'autre...? (<i>Elle rit.</i>)</p> <p>Oh je suis bête, mais j'ai l'impression qu'il y a quelqu'un en trop ici. Je vais rien dire, peut être que vous êtes de très bons amis tous les trois... / Beaucoup d'eau à coulé sous la rivière depuis lors / Je veux que tu me fasses un bisou s'il te plaît.</p> <p><i>Susan ferme les yeux. Puis elle porte une main à sa bouche. Elle court aux toilettes, où on l'entendra vomir. Wilcox court se réfugier dehors.</i></p>	<p>questions.</p> <p>Ça a cramé, non ?</p> <p>Je crois pas que c'était criminel.</p> <p>Ça a cramé c'est tout.</p> <p>ZIELINSKY : Qui a sorti l'argent ?</p> <p>DAVIS : Tu le sais parfaitement. On est arrivé avec le feu, et on a réussi à sauver beaucoup de patients... Les pompiers ont tardé à arriver et on était seulement quelques-uns à essayer de sauver les malades...</p> <p>ZIELINSKY : (<i>Maintenant, tout à coup intéressé par ce qui se passe dans la chambre entre Wilcox et Susan.</i>) Chut !</p>
--	---

Dans la cour le silence est gênant. Heureusement, il est rapidement interrompu : on entend de la musique techno provenant d'une voiture qui -on suppose- vient de se garer à quelques mètres. Davis la voit.

DAVIS : Ouah, regarde cette Land Rover rouge, elle est top. Combien peut coûter ici une Land Rover comme ça ? Je lui demande ? (*Il se lève et court pour la voir de plus près, il revient une seconde plus tard, prend « son » sac de sport avec sa part d'argent, et ressort de scène.*) Stop, s'il vous plaît ! Police ! Arrêtez le moteur !

WILCOX : C'est pas bien de dépenser l'argent comme ça.

ZIELINSKY : Je lui ai déjà dit.

WILCOX : Davis ne le fait pas ! Ne t'achète pas cette Land Rover.

ZIELINSKY : Il n'écouterà pas.

WILCOX : Qu'est-ce qu'on va faire ? On s'est imposé de dépenser un maximum de deux cent cinquante dollars par semaine... J'en ai pas pris plus de vingt-cinq aujourd'hui.

ZIELINSKY : Tu sais combien il a payé pour mes baskets ?

WILCOX : Cinquante ? Deux cents ?

ZIELINSKY : Plus !

WILCOX : Elles sont belles.

ZIELINSKY : Oui.

WILCOX : Qu'est-ce qu'on va faire ? Tu as dépensé combien, toi ?

ZIELINSKY : Rien. Passe moi un crayon pour voir. Vingt du dîner.

WILCOX : Et le dessert que tu as commandé.

ZIELINSKY : Le dessert c'est lui qui l'a payé.

WILCOX : Moi, j'en ai pas pris.

ZIELINSKY : C'est lui qui l'a payé. J'ai bu un Sprite, quatre dollars. Pour les filles, c'est lui qui a payé. J'ai acheté des chewing-gum, deux cinquante.

WILCOX : Et ces snacks ?

ZIELINSKY : *(Il nie avec la tête, mais il ne dit rien.)* J'allais m'acheter une chemise de bûcheron, mais je l'ai pas achetée. Mh, un déodorant, sept dollars. Préservatifs... des choses de tous les jours. *(Silence.)*

WILCOX : Il faudrait rendre l'argent. Tout.

ZIELINSKY : Trop tard.

WILCOX : On rembourse notre part et on la lui rend.

ZIELINSKY : Il voudra pas. Rendre l'argent veut dire qu'on peut le trahir.

WILCOX : Alors, gardons-la.

ZIELINSKY : C'est clair.

WILCOX : Et on augmente le montant du per diem.

ZIELINSKY : À combien ?

WILCOX : Ce toi qui dis. Trois cents, cinq cents à la semaine, au moins.

Par-dessus la musique techno, on entend maintenant de coups de klaxon.

ZIELINSKY : J'y crois pas, il l'a achetée ? *(Ils abandonnent leurs bières et sortent en courant, mais ils reviennent quelques secondes après, et restent en arrière plan dans la cour, pendant le commencement de la prochaine scène.)*

SCENE 12

MARCHANDS IV

La porte de la chambre (du Dead Flamingo) s'ouvre et entrent furtivement Emma et Richard, qu'on avait vus auparavant traverser la cour en évitant d'être repérés par les policiers. Ils ferment la porte avec une précaution infinie, sans faire de bruit. Ensuite, ils s'appuient contre la porte pour patienter. Quelqu'un frappe. Richard regarde par le judas et ouvre la porte. C'est Flo Cohen. Quelques secondes plus tard, on voit deux policiers qui fouinent dehors : ce sont Wilcox et Zielinsky, qui sont de retour.

RICHARD : Et bien ?

FLO COHEN : Une chose après l'autre.

RICHARD : Chut. *(A cause des policiers.)* Nous n'avons pas beaucoup de temps.

FLO COHEN : Vous avez volé le tableau. Et vous espérez que je paie pour ça.

RICHARD : C'est ce qu'on dirait, mais non. Nous allons être tout à fait francs avec vous, madame Cohen. On nous a embauchés pour une affaire délicate qui a mal tournée.

FLO COHEN : Qui vous a embauchés ?

RICHARD : Très bien. On va faire la chose suivante. On va vous dire toute la vérité, ce à quoi aucun de nous n'est habitué.

FLO COHEN : Vous voulez parler de vous, j'imagine.

RICHARD : Emma, s'il te plaît. *(Emma lui donne une feuille avec quelques informations.)* Voici.

FLO COHEN : Qu'est-ce que c'est que ça ? Quel genre de piège vous me tendez là ?

RICHARD : Non. Quel genre de piège vous nous tendez là ? *(Il montre les policiers qui sont dehors, toujours dans leurs histoires. Peu après, on entendra à nouveau la musique provenant de la Land Rover et les policiers partiront.)*

EMMA : Evidemment, on va pas tenter de vendre un tableau que le propriétaire lui-même a volé, sans nous assurer auparavant que l'acheteur ne nous trahira pas. Comme vous pourrez voir, nous vous avons suivie.

FLO COHEN : Suivie ? Je comprends rien du tout.

EMMA : C'est une liste de numéros que vous avez appelés depuis votre portable cette semaine.

FLO COHEN : Comment vous l'avez obtenue ?

EMMA : Peu importe comment. Nous avons envoyé une lettre à votre Université informant de la vente du tableau de Blake. Le téléphone vers lequel vous avez appelé plusieurs fois est celui-là. *(Ils lui montrent un invraisemblable amas de câbles.)*

FLO COHEN : Oui, c'est moi qui ai fait ces appels. Je vous ai téléphonés parce que je voulais voir le tableau. C'est un délit ça ?

EMMA : Justement. Si vous savez que le tableau est volé, et que vous venez le voir... il y a aucun délit, peut être ?

RICHARD : La police ne fera de cadeau à personne, madame Cohen.

FLO COHEN : (*Elle sourit.*) Maintenant je comprends. C'est comme acheter de la drogue.

EMMA : Oui. Pareil.

FLO COHEN : C'est-à-dire que vous pensez que l'acheteur autant que le vendeur sont... qu'ils sont en train de... Vous croyez que j'ai des appétits criminels ?

RICHARD : Oui. Vous êtes comme les acheteurs précédents. Et nous avons un léger avantage sur vous.

FLO COHEN : C'est-à-dire...

RICHARD : C'est nous qui fixons le prix.

FLO COHEN : C'est-à-dire...

RICHARD : Pas si vite. Avant, il est nécessaire d'entendre la vérité.

FLO COHEN : C'est-à-dire...

RICHARD : Très bien : le propriétaire du tableau avait besoin d'argent. Il a simulé un vol et il a touché la prime d'assurance. Mais il lui en faut encore plus, et sachant combien cette pièce est précieuse, il a décidé de la vendre. Comme vous voyez, nous étions là que de simples intermédiaires entre deux petits délinquants. Monsieur Arlington et vous. Mais on nous a trahis. Donc, nous avons décidé de prendre l'affaire en main.

FLO COHEN : Je comprends ce point de vue. Qu'est-ce qui vous fait croire que j'aurai envie d'acheter « Dora violée par Egisthe » ?

RICHARD : C'est très simple, vous allez l'acheter parce que... Vous avez dit « Dora » ?

EMMA : Dora. Ce que Blake a fait de mieux.

FLO COHEN : Black. Je vais vous demander de m'expliquer les conditions de l'opération et de garder pour vous vos leçons de morale.

RICHARD : Je trouve ça très bien. Mais reste un détail. Vous savez que les néomodernes ont utilisé une technique de peinture « a tempera » avec...

FLO COHEN : Tempera légère avec polymérisation double et hydrolyse ultérieure en temps naturel.

RICHARD : Oui. Justement, l'hydrolyse... c'est que cette hydrolyse... Emma...

EMMA : Nous voulons vous prévenir que ce que vous êtes sur le point de voir est... c'est... c'est-à-dire...

FLO COHEN : Qu'est-ce qui se passe ? Vous pensez que j'ignore ce que je suis venue acheter ? Une saloperie qu'on ne voit presque plus. Évidemment, le tableau a dû presque complètement s'effacer, si c'est bien la « Dora » d'Edward Black. J'imagine que vous n'avez aucune idée de ce que signifiait réaliser une double polymérisation en 1945, dans l'atelier d'un modeste peintre britannique. Ce ne pas de votre faute, après tout vous n'êtes pas beaucoup plus ignorants que mes propres collègues de l'université. La

polymérisation de Black est une réaction de laboratoire faite maison, dans laquelle rien n'entre ni ne sort du composé pigmentaire, mais celui-ci expérimente un changement interne grâce auquel les molécules prolifèrent et se réorganisent – en fait le peintre n'y voit rien, c'est avec l'hydrolyse ultérieure qui...

EMMA : Le peintre Ivoirien ?

FLO COHEN : Oui, non, il n'y voit rien.

EMMA : Quel peintre Ivoirien ?

FLO COHEN : Non, dans le composé... le peintre ne voit rien.

RICHARD : (*A Emma, confirmant qu'il ne comprend pas un mot.*) Le peintre Ivoirien, Emma, celui de l'hydrolyse ultérieure...

FLO COHEN : L'hydrolyse ultérieure permettait d'extraire le sel majeur du pigment. De cette manière, Black et les autres ont obtenu le blanc de titane et celui de Cremnitz, et le bleu sans lapis-lazuli.

RICHARD : Mais c'est du sel.

FLO COHEN : C'est du sel, du sel complexe. Du sel.

RICHARD : Du sel ?

FLO COHEN : Du sel comme pour les pâtes. Malheureusement, le vernis avec lequel ils ont essayé de protéger leurs œuvres était une forme très primitive de laque kératinique, un sous-produit des armes chimiques que l'Angleterre avait commencé à mettre à point au cours de la Première Guerre. Cette laque ne pouvait pas durer pour toujours. Ou peut-être que oui ? Maintenant, je peux le voir ?

Richard dirige son regard vers le tableau accroché au mur de la chambre. Ils le regardent pendant une éternité. Flo est confuse. Richard va vers le tableau accroché au mur, le soulève, et prend derrière celui-ci le véritable tableau, toujours dos aux spectateurs.

FLO COHEN : Et combien dites-vous que vous demandez pour lui ?

RICHARD : Trois millions.

EMMA : Plus... notre commission.

FLO COHEN : Un million de plus ? C'est bien ça ?

EMMA : C'est bien ça.

FLO COHEN : (*Elle observe le tableau. Et semble excédée. S'éloigne. Donne un coup au mur. Marmonne quelque chose. Regarde par la fenêtre. Et s'assoit lourdement sur le lit. Long silence.*) C'est un faux.

EMMA : Un faux ?

FLO COHEN : En tant que voleurs d'art, quelques leçons rapides vous feraient du bien. On vous a trompés. Evidemment, le propriétaire a dû faire faire quelques copies avant d'essayer une transaction. Ce que je veux dire, pour qu'on se comprenne : ce n'est pas la première version de « Dora » qu'on me propose d'acheter cette semaine.

EMMA : Comment ?

FLO COHEN : Un certain Atkinson est venu me voir dans mon bureau à l'université, lundi dernier. De manière plus modeste, il a seulement demandé un demi-million. Mais le tableau était faux également. Regardez juste ici, ces petits traits, sans aucun doute, comme le petit museau d'un ours...

RICHARD : Ici ?

FLO COHEN : *(Sans le regarder.)* Plus bas... témoignent que le faussaire a vraiment pu voir le tableau original au moment de faire la copie. J'imagine donc que tout ça a dû être organisé par Arlington en personne.

EMMA : C'est pas possible.

RICHARD : Atkinson ou Arlington ? Atkinson est Arlington ?

FLO COHEN : Peu importe. Atkinson n'a pas été le seul. Pas plus tard qu'hier on m'a encore proposé d'acheter ce tableau. C'était un certain Bruce, cette fois.

RICHARD : *(Il la saisit violemment.)* Bruce ? Il est comment Bruce ? Il est oriental ?
Flo Cohen fait un geste vague. Dans la cour, réapparaissent Wilcox et Zielinsky, ils discutent à voix basse, chacun porte son petit sac sous le bras. Ils font un tour et disparaissent à nouveau.

RICHARD : Et Atkinson ? Il est comment Atkinson ? De taille normale, un peu roux ?

FLO COHEN : Enfin. Oui. Nous sommes tous de taille normale et un peu roux... vous-mêmes... vous êtes... roux.

RICHARD : Très bien. On nous a arnaqué. *(Après avoir vu les policiers déambuler autour de la chambre, il sort un chalumeau, un masque de soudeur, et va dans la salle de bains prêt à brûler le tableau.)* Emma, c'est fini.

FLO COHEN : Qu'est-ce que vous allez faire ? Bon, c'est pas la peine de... L'université pourrait considérer la possibilité d'acheter cette copie, comme une curiosité, si vous...
(Emma remarque un changement soudain dans le regard de Flo.) Non ! Ne le faites pas. OK. Arrêtez. *(Pause, pendant laquelle Flo se met à pleurer amèrement.)*

EMMA : Richard...

FLO COHEN : Je n'ai pas cette somme. Je ne l'ai pas.

Richard revient, le chalumeau à la main, avec le tableau intact. Une peur révérencielle s'empare de tous, comme si du tableau se dégageait une histoire intraduisible.

FLO COHEN : Cette peinture... Ça fait des années que... Je n'ai pas cet argent. Je ne suis qu'une critique d'art. Mais je peux acquérir l'œuvre pour la Galerie Canard & Co.

EMMA : La Galerie Canard & Co. ne peut pas exposer en public un tableau volé.

FLO COHEN : Je le sais. Mais monsieur Canard peut s'en arranger. Comme il ne reste presque rien de visible dans le tableau, à part ces curieuses taches noires, si on l'accroche dans ce sens *(elle le fait pivoter de quatre-vingt-dix degrés)* on peut le présenter comme le « Ravin de Ramsgate », de Virginia Miller. Nous serions les seuls à savoir ce qu'il y a sur la toile. Vous devez me laisser tenter cette possibilité.

EMMA : Qui est Virginia Miller ?

FLO COHEN : Une autre néomoderne, nous avons quelques-unes de ses peintures à San Francisco, mais ce sont des pièces éparpillées, de petits tableaux très abîmés, qui ne retrouveraient leur sens que si l'on récupère le « Ravin de Ramsgate ».

RICHARD : Mais celui-ci n'est pas le « Ravin de Ramsgate », ou si ?

FLO COHEN : Bien sûr que non ! Mais j'essaie de trouver une solution logique. Et le tableau peut rester à la Fondation, à la portée de tout le monde.

RICHARD : Toi tu dis de... de falsifier ce Blake... ce Black. Et de le faire passer pour un Virginia Miller ?

FLO COHEN : Oui. Monsieur Canard est d'accord. On en a déjà discuté.

RICHARD : Bien, très bien. Une toute dernière chose : ils ont existé, les néomodernes ?

FLO COHEN : Mh.

EMMA : Vous pouvez payer combien ?

FLO COHEN : *(Elle fait timidement « deux » avec les doigts.)*

EMMA : Richard, c'est un bon accord. Il faut en finir.

FLO COHEN : Voici un chèque de la fondation, d'un million. Vous pouvez l'encaisser à la banque, et comme ce qu'on est en train d'acheter, à des collectionneurs privés, c'est le « Ravin de Ramsgate », le chèque est absolument sûr. Et l'opération est propre.

EMMA : Et pour l'autre million ?

FLO COHEN : L'autre million c'est payé au black. Il est dans l'arrière de ma voiture. La fondation ne peut pas justifier une dépense de deux millions. Sachez que personnellement je sais que le tableau en vaut quatre.

EMMA : Bien. Je vois qu'on devient tous très honnêtes. C'est une journée bizarre. Et une affaire heureuse.

FLO COHEN : Je fais le chèque à quel nom ? Je suppose que vous ne vous appelez pas Emma Toogood.

EMMA : Non. Je m'appelle... *(Elle dit son vrai nom, celui de la comédienne qui joue Emma.)*

FLO COHEN : Non. Je le fais au porteur, faites attention. Et maintenant... je vais emporter le tableau.

RICHARD : Un instant. Pourquoi avez-vous inventé l'histoire des deux autres, de Bruce et d'Atkinson ?

FLO COHEN : Non, je ne l'ai pas inventée. En effet, c'est la troisième version du Dora qu'on me propose cette semaine. Mais celle-ci est l'authentique. Autrement pourquoi payer deux millions ? Ayez l'obligeance de m'accompagner jusqu'à la voiture, je vous donnerai le reste de l'argent. *(Elle s'empare du tableau.)*

RICHARD : Un instant, il y a des policiers partout. Je sais pas ce qu'ils foutent par là depuis ce matin !

FLO COHEN : Ecoutez : c'est la route ici, c'est leur environnement naturel non ? (*Elle sort.*)

EMMA : On va sortir chacun à son tour, discrètement, Richard.

Ils sortent l'un après l'autre, mais pas très discrètement. On les entend dehors, près de la voiture de Flo.

RICHARD : Tu sais que personne n'aime tant la discrétion que moi. (*Il laisse le chalumeau et le masque, sort un revolver de sous le lit, et sort.*)

FLO COHEN (Off) : (*Dehors, en ouvrant le coffre de la voiture.*) Bon, voilà le sac avec les livres de l'oncle Bernard. Ils ne rentraient plus dans la nouvelle bibliothèque. Voilà pourquoi je vous les laisse. Je vous les laisse en ce moment, voilà, et ce sont des livres.

EMMA (Off) : Oh, je vais voir si tous les livres sont dedans.

FLO COHEN (Off) : Oui, oui, l'oncle Canard fait très attention avec ses livres.

EMMA : Attends, chéri, attends-moi dans la voiture, je pense que j'ai oublié ma jaquette dans la chambre.

RICHARD : (*À Flo.*) Eh bien, Flo, merci pour tout. N'oublie pas de téléphoner pour Noël. (*On l'entend fermer la portière et démarrer.*)

Emma rentre avec le chèque dans une main et, dans l'autre, un énorme sac avec l'inscription « Ceci est un produit Canard & Co. ». Elle pose le chèque sur le lit. Elle ouvre le sac, heureuse de constater qu'il y a une quantité considérable de billets.

RICHARD (De l'extérieur.) : Emma !

Emma ferme le sac, très excitée, et dans son bête enthousiasme, sort de la chambre sans voir le chèque, oublié sur le lit.

SCENE 13

PARIEURS V

Une chambre au Dead Flamingo, la même que dans la scène 12, quelques heures plus tard.

DANS LA CHAMBRE

La porte s'ouvre et entrent Ken et Martin avec des guitares.

KEN : Je disais de chanter l'autre, celle de Kenny Rogers qui s'appelle « Fille d'Arkansas ».

MARTIN : Je sais pas laquelle c'est, « Fille d'Arkansas ». Mais je connais celle-là, de Rogers. *(Il s'assoit sur le chèque d'un million de dollars. Il joue une chanson country.)*

KEN : Je la connais. *(Il l'accompagne avec sa guitare, et ils chantent ensemble. Ils se trompent de temps en temps et reprennent. Au bout d'un moment Ken ouvre les rideaux et crie à ceux de dehors.)*

KEN : On en a une, attendez juste un peu.

(Il revient à Martin.) Vas-y, ils n'écoutent pas. Tu passes de ce La à ce Do ?

MARTIN : Je ne sais pas les noms. Je passe de là à là.

Ils continuent de chanter.

DANS LA COUR, A CÔTE DE LA PISCINE

On voit Jane, Maggie et Ralph au bord de la piscine, en maillots de bain. Maggie pleure. Jane est enveloppée dans une serviette et ne dit rien. Ralph essaie de consoler Maggie, qui refuse de manière assez brutale.

MAGGIE : Alors pourquoi tu me lances un défi ? Pourquoi tu me dis « 10 longueurs » ? Ne me dis rien puis c'est tout.

RALPH : C'est pas pour se mettre dans cet état.

MAGGIE : Mais vas y continue ! Me dis pas dans quel état je dois me mettre. J'en ai marre. Tu as failli me tuer.

RALPH : Ça va...

<p>KEN : Qu'est-ce qui s'est passé ?</p> <p>MARTIN : Vous nagez plus ?</p> <p>KEN : Quelqu'un s'est fait mal ?</p> <p>MARTIN : Voilà pourquoi je ne nage pas. <i>(Ils se lèvent pour voir ce qui s'est passé. Le chèque reste collé aux fesses de Martin, et il y restera, sans que personne ne le voie, jusqu'à la fin de la pièce.)</i></p>	<p>MAGGIE : On sait pas nager ! <i>(À Jane.)</i> Et lui il insiste bien sûr. On sait pas nager, on sait pas pécher, on sait pas changer un carburateur, on sait pas gagner un centime au casino si on ne nous dit pas comment ! On peut rien faire correctement ! Aucune chose normale ! Mais lui, il ne veut pas le reconnaître. Lui, il veut tout faire. Tu as failli me tuer !</p> <p>RALPH : Il y avait pas de raison de me suivre de si près. Je t'ai dépassée et tu ne t'es pas arrêté.</p> <p>MAGGIE : Et pourquoi tu me dépasses, hein ?</p> <p>RALPH : Je sais pas. Je t'ai dépassée.</p> <p>MAGGIE : Non, non, réponds à ce que je te demande. Pourquoi tu me dépasses ? C'est pareil pour tout. D'autres couples se disent « je t'aime », tu sais ? Ils passent pas leur temps à se donner des coups de pieds dans la figure dans les piscines.</p> <p><i>Ralph en a marre de la situation, il entre dans la chambre, va dans la salle de bains et en sort avec quelques serviettes. Jane dit à Maggie quelque chose à l'oreille. Maggie marche derrière Ralph, entre dans la chambre.</i></p>
---	--

Ralph sort de la salle de bains et tend à Maggie une serviette, qu'elle n'accepte même pas.

MAGGIE : Alors, tu penses que je ne peux faire de mal à personne ?

RALPH : Allez, tu es la personne la plus gentille que je connaisse.

MAGGIE : *(Elle le gifle.)* Gentille ?

Ralph ne se défend pas. Elle le gifle une nouvelle fois. Les trois autres ne s'en mêlent pas.

MAGGIE : Tu me trouves gentille non ? Très gentille ? Vous pensez tous pareil ? Que je suis gentille ? Tous ? (*Personne ne répond.*) Génial. Alors je ne peux blesser personne. Quel genre d'idiote vous pensez que je suis ?

RALPH : Personne n'a dit que tu étais une idiote, Maggie, s'il te plaît.

MAGGIE : Quoi s'il te plaît ?

RALPH : Quoi ?

MAGGIE : S'il me plaît de quoi, tu me demandes un service ? Qu'est-ce que tu me demandes ?

RALPH : C'est bon.

MAGGIE : Excusez-moi. Le résultat est positif. Je suis enceinte. Je ne voulais rien dire. Je l'ai déjà dit.

JANE : Génial ! (*Silence.*)

KEN : Félicitations... Je suis le premier qui fait un cadeau ! (*Il sort en courant.*)

MARTIN : Ça se fête ça ! Il faut liquider les frigo-bars. Il y a des bouteilles de champagne petites comme ça, faut en prendre quatre douzaines au moins. (*Il sort.*)

MAGGIE : Ne fêtez pas. C'est trop récent.

JANE : C'est pour ça que tu es si sensible.

MAGGIE : Oui.

RALPH : Non c'est parce que je lui ai donné un coup de pied dans la figure en faisant mon demi-tour à l'américaine.

MAGGIE : Tu appelles ça demi-tour à l'américaine, mais tu n'as pas la moindre idée de ce que c'est, ni de comment on le fait.

RALPH : Non.

MAGGIE : (*Souriant, presque soulagée.*) On sait rien faire. Quel type de parents on va être ?

RALPH : Terribles.

JANE : Comme tous les parents, on n'y peut rien.

MAGGIE : (*Elle serre Ralph avec affection. Une seconde après...*) Ça, ça sort de la cagnotte, ou c'est chacun pour soi ? Arrête tout. Je ne vais pas boire de l'alcool, moi !

RALPH : Je leur dis de ne rien ouvrir. (*En sortant.*) Martin, n'ouvrez pas les bouteilles !

JANE : C'est pas de l'alcool, c'est du champagne.

MAGGIE : Manquait plus que ça. Et après on le paie avec la cagnotte. Ici, personne comprend ce que signifie partager ?

JANE : Ah ! Tu as vu comme c'est chiant. Je demande et redemande comment administrer cet argent qui nous appartient à tous et personne ne me dit, par exemple, quoi faire avec le charbon... ou avec les snacks de Martin.

Maggie n'en peut plus d'elle, elle allume la télévision. Il s'agit d'une publicité institutionnelle de la police locale.

La publicité – que nous ne voyons évidemment pas, mais que nous entendons – montrera quelqu'un en difficulté, aidé par un policier s'adressant à lui en langue des signes.

<p><i>DANS LA CHAMBRE</i></p> <p>JANE : Tu en as mangé ?</p> <p>MAGGIE : Si j'ai mangé quoi ?</p> <p>JANE : Tu vois ?</p> <p>On dépense pour des choses qui sont pas... Et là, pareil. Le champagne c'est l'une des choses les plus chères qu'il y a. J'ai étudié toute la liste du frigo-bar et j'ai seulement touchée à des savonnettes. Mais le lendemain je vais à la réception et je règle ce qui est à moi. C'est des critères. Si je me suis laissé tenter par une savonnette, très bien, je me suis laissé tenter. Mais je vais et je paie ! Je vais pas te soumettre toi, ou les autres, à ma volonté. Je sais pas ce qu'on va faire avec cette cagnotte, moi.</p> <p>MAGGIE : Tu sais pas ? Moi je vais te le dire, c'est très simple : « bouteille ouverte, bouteille payée en dollars américains ».</p> <p>T'imagines pas que dans mon état je vais financer les vices de ces couillons.</p> <p>JANE : Non, c'est sûr, toi tu dois prendre</p>	<p><i>AUDIO DE LA TELEVISION</i></p> <p>VOIX DU SPEAKER : La Police de votre comté a de bonnes nouvelles pour vous.</p> <p>Sa Brigade Code Rouge compte avec un entraînement spécial pour lutter contre les incendies. Reconnaissez-les grâce à leur écusson vermeil.</p> <p>VOIX D'UN POLICIER : Code Rouge, Code Rouge. Nous avons un incendie dans la 45. Envoyez plusieurs unités. <i>(On entend des sirènes et une musique de fond.)</i></p> <p>VOIX DU SPEAKER : Et la Brigade Code Bleu est spécialement entraînée pour rendre service aux personnes avec un handicap auditif. Nos Officiers Bleus sont préparés pour parler et pour comprendre la langue des signes nord-américaine. <i>(Jingle policier.)</i></p>
---	---

<p>soin de toi.</p> <p>Le problème c'est comment je vais gérer tout ça, moi.</p> <p>MAGGIE : Moi, moi ! Tu le fais exprès, Jane ? Non mais vraiment, tu te rends pas compte ?</p> <p>JANE : De quoi ?</p> <p>Qu'est-ce que j'ai dit ?</p> <p>De quoi je dois me rendre compte ? Martin t'a dit quelque chose sur moi ?</p> <p>MAGGIE : A ton avis ?</p> <p>JANE : Comment ? Ay, Maggie, s'il te plaît, me regarde pas comme ça. Qu'est-ce qu'il t'a dit ? C'est par rapport à l'autre soir ?</p> <p><i>Maggie ne peut plus la supporter. Elle part. Et Jane part derrière elle.</i></p> <p><i>Un instant plus tard, arrive Martin, apportant de petites bouteilles de champagne, il ne trouve personne, il regarde à l'extérieur, et l'on s'aperçoit qu'il a toujours le chèque d'un million de dollars collé aux fesses.</i></p> <p>MARTIN : Champagne, champagne de la cagnotte ! Maggie ? Ralph ?</p> <p><i>(La lumière baisse sur lui, de dos, affichant le malheureux chèque.)</i></p>	<p>VOIX D'UN AUTRE POLICIER : Vous avez besoin d'aide ? Ah, vous êtes sourd-muet. Maintenant, je vais vous parler en langue des signes nord-américaine et vous pourrez me dire ce qui s'est passé ici. <i>(Musique de fond.)</i></p> <p>VOIX DU SPEAKER : Reconnaissez-les grâce à leur écusson bleu...</p> <p>...avec ce dessin.</p> <p><i>(Musique.)</i></p> <p>VOIX DU SPEAKER : Brigade Rouge, Brigade Bleue, encore deux bonnes nouvelles de la Police de votre Etat. N'hésitez pas à appeler le 17. Toujours en garde. Toujours à votre service.</p> <p><i>(Jingle.)</i></p>
--	---

ENTRACTE

SCENE 14

FINNEGAN III : MAFIA

Une chambre de l'Hôtel Western Carol. La numéro 6. Il est 10h00. Brad est allongé sur le lit. Il regarde la télévision en attendant quelqu'un. Un speaker dit, d'une voix douceuse :

VOIX DU SPEAKER DANS LA TELEVISION : Vous souhaitez penser à votre avenir aussi tranquillement que vous profitez maintenant de ce moment exclusif. Vous êtes confortablement assis dans votre fauteuil préféré, c'est le moment d'enlever vos chaussures, de desserrer enfin votre cravate, de vous détendre et de méditer... Les préoccupations d'une épuisante journée sont derrière vous. Ainsi, dans la paix de votre foyer, avec votre famille, vous pouvez maintenant penser à votre avenir avec confiance et assurance. Arizona Assurances vous le rend plus simple. Car nous avons un plan pour chacun, un plan à la mesure de vos préoccupations.

Brad éteint la télévision et entre dans la salle de bains, mais il en ressort expulsé violemment, poussé par Carlo Bonelli, un mafieux sicilien. Celui-ci enlève le verrou de la porte principale et l'ouvre. Entre Lino Venutti, le chef. Lino et Carlo parleront tout le temps en dialecte sicilien, et peut-être aussi en mauvais anglais.

BRAD : Du calme, du calme.

LINO VENUTTI : Stamu cammi.¹

CARLO BONELLI : Parramuni assemi.²

BRAD : Bon, j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai pas l'argent. Pas encore.

LINO : Chi parrau di soldi ? Non mi sentisti ca ti rissi parramu un poco assemi ?³

BARD : Bon, on est déjà en train de parler.

LINO : Sì, infatti. Nice room, Brad. Very nice room.⁴

CARLO : Yes. Very nice window, Brad. Very nice lamp. Very beautiful.⁵

LINO : OK. Carlo e iu volemù sapiri chi ti ni pari. Facemu `na nueva stidda. Arrivau na simana fa con dei provini, che ti volemù fari ascoltari.⁶

BRAD : Moi... si vous voulez je les écoute...

LINO : Vulemu ca tu l'ascuti ...attintamenti.⁷

¹ Nous sommes calmes.

² Nous allons parler ensemble un peu.

³ Qui a parlé d'argent ? Tu n'as pas entendu que nous allons parler un peu ?

⁴ Oui, en effet. Belle chambre, Brad. Très belle chambre.

⁵ Oui. Très belle fenêtre, Brad. Très belle lampe. Très jolie.

⁶ Carlo et moi avons besoin de ton avis. Nous allons produire une nouvelle star. Elle est venue il y a une semaine avec quelques maquettes, et nous voulons que tu les écoutes.

⁷ Nous voulons que tu les écoutes... attentivement.

BRAD : Mais, sérieux les gars, je n'ai pas l'argent, et j'ai eu quelques idées pour vous payer... si vous voulez je peux vous expliquer... Je sais que j'aurais dû vous appeler plus tôt, mais j'ai tout arrangé. Je pensais que je n'arriverais pas, mais...

Lino fait un signe à Carlo. Celui-ci ouvre une menaçante valise, d'où il sort un magnétophone et quelques tissus rouges. Il allume le magnéto, met une cassette, couvre les lampes avec les tissus rouges pour produire un éclairage approprié. Lino enlève sa veste pour être plus à l'aise pendant son « numéro » ; on voit qu'il porte une arme.

LINO : Nun c'è nenti di chi preoccuparisi.⁸

Une musique pop commence à s'entendre, le volume à fond. C'est quelque chose de très étrange, un mélange de tarentelle et d'une autre chose indiscernable. Au premier abord, cela devrait donner l'impression que les mafiosi italiens mettent de la musique pour qu'on n'entende pas ce qu'ils vont faire à Brad. Mais il se passe toute autre chose. Lino chante sur la musique, ou il fait du play-back. Lorsqu'il n'y a pas de paroles, il improvise une joyeuse chorégraphie avec Carlo, qui l'accompagne aussi parfois en chantant les chœurs. Brad les regarde hébété. Lino s'en aperçoit et ordonne à Carlo d'arrêter la musique.

LINO : Spegni sto cosu ! Non ti piaciù.⁹

BRAD : Moi ? La chanson ?

LINO : Avanti, se non ti piaciù, dillu. Chiddu ca pensi è importanti pi nuautri. Non volemu investiri i soddi in qualcosa ca non avrà successo.¹⁰

BRAD : Je crois pas que... ce sera pas... un succès. Elle s'appelle comment ?

LINO : Carola.

CARLO : Pimmia non gli piaciù.¹¹

BRAD : Je ne sais pas, non, Lino. A ses débuts Madonna était aussi un peu comme ça, avec un trip plutôt ado. Je veux dire, je sais pas, cette Carola chante bien... le monde de la musique est étrange.

LINO : Allura, ti pari stranu ?¹²

CARLO : Cammati, Lino.¹³

LINO : Sugnu cammu. Ti pari stranu ? E le « Spice girls » non ti parunu strani ? Che ti pari stranu, i paroli o a musica ?¹⁴

BRAD : ...

LINO : O tutteddue i cosi. (À Carlo.) Mi pari ca i du cosi gli parunu strani. Allura non ci lasci alternativa.¹⁵

⁸ Il n'y a rien à craindre.

⁹ Arrête ça ! Tu n'as pas aimé.

¹⁰ Vas-y. Si tu n'as pas aimé, dis-le. Ton avis est très important pour nous. On ne va pas dépenser de l'argent pour produire quelque chose qui va être un échec.

¹¹ On dirait qu'il n'a pas aimé.

¹² Ça, ça te paraît bizarre ?

¹³ Calme-toi, Lino.

¹⁴ Je suis calme. Ça te paraît bizarre ? Et les Spice Girls ne te paraissent pas un petit peu bizarres ? Qu'est-ce qui te semble bizarre ? Les paroles ou la musique ?

CARLO : Accussì non ci lasci alternativa, Brad.¹⁶

BRAD : D'accord. Je n'ai pas l'argent. Mais j'ai ça.

Il leur donne la cassette que Laetitia lui a donnée plus tôt.

LINO : Di cu' è ?¹⁷

CARLO : (*Lisant sur la cassette.*) « Finnegan. One ».

LINO : Finnegan ?

BRAD : C'est long à expliquer. C'est pas de la musique.

LINO : Chi voli diri nun è musica ?¹⁸

BRAD : C'est... ça fait partie d'un livre que... OK, c'est pas grave. Il y a quelqu'un qui veut acheter cette cassette. Et qui payera beaucoup d'argent pour l'avoir. Plus que ce que je vous dois.

LINO : Our money più gli interessi.¹⁹

BRAD : C'est un deal, alors ?

LINO : Want to see the money.²⁰

BRAD : Va bene. Très bien. Elle devrait déjà être là... Je lui téléphone... telephone call... et j'arrange tout.

CARLO : (*Lui tendant le téléphone.*) Very nice telephone, Brad.²¹

LINO : Fai attenzioni.²²

BRAD : Non. Je peux pas téléphoner d'ici. C'est dangereux. Je vais à la cabine publique à l'extérieur.

LINO : Vaboonu. Amuninni.²³

On frappe à la porte.

BRAD : Du calme. Ce doit être elle. Laissez-moi faire. Cachez-vous. C'est pour le bien de tous. (*Il ouvre la porte.*)

VERONICA : Bonjour. C'est ici, non ? J'ai eu un mal fou à trouver l'hôtel. Ils se ressemblent tous beaucoup. Et il y en a deux avec le même nom. L'un s'appelle « Western Carol » et l'autre s'appelle « Carol », ou « Carroll », comme Lewis Carroll...

BRAD : Désolé. C'est Lino, et lui Carlos...

CARLO : Carlo.

BRAD : Des amis qui ne sont pas d'ici.

VERONICA : Italiani ?

¹⁵ Ou les deux choses. Il me semble que les deux choses lui paraissent bizarres. Alors, tu ne nous laisses pas de choix.

¹⁶ Comme ça tu ne nous laisses pas de choix, Brad.

¹⁷ De qui c'est ?

¹⁸ Qu'est-ce que tu veux dire par « c'est pas de la musique » ?

¹⁹ Ce que tu nous dois, plus les intérêts.

²⁰ Je veux voir l'argent.

²¹ Très joli téléphone, Brad.

²² Fais attention.

²³ Très bien. Allons-y.

LINO : Sì.

VERONICA : Ah, bella, Italia. Sono stata in due occasione a Firenze é a Venezia.²⁴

CARLO : (À Lino.) Chiddici?²⁵

LINO : Nusacciu.²⁶

VERONICA : Firenze é bella. Ah, la Toscana ! Loro di dove sono ?²⁷

CARLO : Sicilia.

LINO : Chiddici?²⁸

CARLO : Dissi ca semu Siciliani.²⁹

Veronica ne comprend pas non plus un seul mot. Elle leur sourit. Elle revient à Brad.

VERONICA : Très bien. J'écoute l'offre.

BRAD : Je vous l'ai déjà expliqué au téléphone. J'ai ici ce qu'il vous faut pour l'article. C'est une cassette qui appartient mon père, une cassette avec des informations.

VERONICA : Et c'est la voix de Robert Finnegan lui-même. Très bien, soyons logiques. On décide d'un prix, et voilà.

BRAD : Cinquante mille.

VERONICA : Je vais pas marchander un seul centime. Attendez-moi une seconde, je vais informer le journal du montant pour qu'ils autorisent l'achat.

BRAD : Ils vous donnent l'autorisation et c'est fait ?

VERONICA : Bien sûr. Si jamais le chiffre leur semble raisonnable pour un article comme celui-ci. Il n'y a pas beaucoup de lecteurs qui s'intéressent à la divulgation scientifique. Et on avait déjà goupillé le reportage sur le divorce de Burman.

BRAD : Ceci va les intéresser, soyez-en sûre.

VERONICA : Je le souhaite. Moi-même, je suis devenue une sorte d'accro à cette maudite Équation Lorenz. Je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je lui cours après depuis des jours.

BRAD : (*Il coupe délicatement la communication.*) Encore une question. Comment fait le journal pour vérifier le prix que vous payez pour la cassette ?

VERONICA : (*D'un air suspicieux.*) Qu'est-ce que vous me proposez ?

BRAD : Je ne propose rien. C'est juste une question. Supposons que vous leur disiez que le prix est de soixante mille au lieu de cinquante. Et que vous gardiez les dix mille de la différence. Comment pourraient-ils le vérifier ?

VERONICA : Non. Ils ne pourraient pas. Mais ils peuvent refuser. Me dire que c'est trop cher.

²⁴ Ah, la belle Italie. J'y ai été deux fois, à Florence et à Venise. (Ceci est de l'italien plus ou moins neutre, et non pas du dialecte sicilien.)

²⁵ Qu'est-ce qu'elle dit ?

²⁶ Je ne sais pas.

²⁷ Florence est belle ! Ah, la Toscane ! Vous êtes d'où, vous ?

²⁸ Qu'est-ce que tu dis ?

²⁹ J'ai dit que nous sommes de Sicile.

BRAD : Ils ne vous diront pas ça. Je propose qu'on leur dise soixante. Et que nous partagions ces dix mille, entre nous quatre.

LINO : Mi pari giustu.³⁰

VERONICA : (*Elle compose un numéro.*) Deux mille cinq cent chacun ?

BRAD : C'est un pourboire.

VERONICA : C'est possible. Mais alors pourquoi demander seulement deux mille cinq cents ? (*Quelqu'un décroche de l'autre bout de la ligne.*) Allô, Grace ? (...) Oui, c'est moi. (...) J'ai mon papier sur Finnegan. Mais il demande soixante-dix mille. (...) Pose-lui la question. Finnegan c'est très cher. D'autres journaux lui en ont proposé moins que ça et il a pas voulu. Il ne lâchera pas. (...) Alors on boucle à quatre-vingt mille ? (...) Chiche. Ciao. (*Elle raccroche.*) Messieurs, je sais pas si vous avez suivi, mais il y a un plus de cinq mille pour chacun.

LINO : I don't know. I don't like the deal. We're taking money from this poor people.³¹

VERONICA : Ah, non, non. Ici c'est comme ça. C'est très bien comme ça. Je vous signe ici un chèque pour vos cinquante mille, au nom de Brad... Finnegan ?

BRAD : Non, non. C'est pour eux, le chèque. Ils sont... je leur dois cet argent, alors c'est pour eux. Ils sont producteurs de musique.

VERONICA : Vraiment ?

LINO : Cettu.³²

VERONICA : Moi, je suis très intéressée par ce qui est en train de se passer avec la musique dans ce pays. Et avec les vidéo-clips.

CARLO : Lino, potissimu faritci ascultari na canzuni di Carola a idda.³³

LINO : Vabboonu.³⁴

VERONICA : Alors, c'est au nom de... ?

LINO : Lino Venutti. Ca doppia « t ». ³⁵

VERONICA : Ve-nu-tti. C'est avec deux « t », n'est-ce pas ?

LINO : Sì. Un momentu, piffauri. Ci piacissi farli ascultari quaccosa.³⁶

Veronica donne le chèque à Brad, ce dernier lui donne en échange la cassette, il donne ensuite le chèque à Lino, et celui-ci le passe à Carlo.

VERONICA : Avec le plus grand plaisir. Et maintenant cet autre petit chèque pour vingt mille, je vous propose d'aller l'encaisser tous ensemble et qu'ensuite chacun prenne sa part. On mérite tous un petit câlin, de temps en temps.

LINO : Sì, ora ciyemu. Ma vulissi farli ascultari na cosa.³⁷

³⁰ Ça me semble bien.

³¹ Je ne sais pas. Je trouve pas ça bien. Nous sommes en train de voler ces pauvres gens.

³² C'est vrai.

³³ Lino, nous pourrions lui faire écouter la chanson de Carola.

³⁴ Très bonne idée.

³⁵ Lino Venutti, avec deux « t ».

³⁶ Oui. Un instant, s'il vous plaît. Nous aimerions vous faire écouter une chose.

³⁷ Oui, on arrive, mais j'aimerais que vous écoutiez une chose.

Carlo pose le magnéto sur la table de nuit et met la cassette. Ils s'apprêtent à faire le même numéro, on entend déjà les premiers accords de la maquette. Mais Veronica n'écoute pas plus de deux secondes et coupe grossièrement la musique. La cassette de Carola reste à côté de celle de Finnegan.

VERONICA : Pourquoi on ferait pas ça au retour ? (*Elle reprend ses affaires. Lino et Carlo sont très déçus. Apparemment, une de ces explosions typiques du genre est sur le point d'éclater.*) La banque va fermer, et je crois qu'on devrait s'assurer qu'on peut toucher l'argent. C'est dommage l'interview de ton père ! J'avais pensé faire un grand reportage photo, lui en train de pêcher, mais...

Lino fait un signe à Carlo. L'arme à la main, Carlo fait quelques pas vers Veronica, qui est de dos.

VERONICA : J'ai une amie qui chante. Lu Casey. Dans une chorale. De Noirs. Ils font du gospel. Je n'aime pas trop le gospel. Mais elle, elle n'est pas Noire.

BRAD : Non ! (*Brad s'interpose, Lino le frappe. Veronica ne remarque rien de tout ça.*) Elle n'est pas Noire.

VERONICA : Vous connaissez Lu Casey ?

BRAD : Lino, c'est que la banque va fermer...

VERONICA : Ce sont des quasi-professionnels, ils ont chanté dans plusieurs endroits.

BRAD : Non, eux ils sont dans la pop.

VERONICA : Oui, la pop est plus écoutée. Oh, j'ai failli oublier la cassette. (*Brad la lui tend, mais par erreur il lui donne la cassette de Carola.*) Alors vraiment, vous ne connaissez pas Lu Casey ?

LINO : Lu Casey ? Chivvoli diri Lu Casey ?³⁸

BRAD : Lu Casey. C'est son amie, la chanteuse de gospel.

VERONICA : Elle chante d'autres choses aussi. (*Ils ferment la porte et s'éloignent.*)

CARLO : (*Il est déjà dehors.*) Lino. Non mi piaci. Chi vvoli diri « Lu Casey » ?³⁹

LINO : Nenti. Idda dici chi cciavi n'amica, ca si chiama Lu Casey, chi è magari cantanti, assai brava, ye chi ccanta gospel. Rammi a cassetta di Carola.⁴⁰

CARLO : Nun ci laiu.⁴¹

LINO : Comu nun ci l'ai ?⁴²

CARLO : Chissacciu, pensavu ca l'avissi tu.⁴³

LINO : Unni è?⁴⁴

CARLO : Restau n'da stanza, allura.⁴⁵

³⁸ Lu Casey ? Que signifie Lu Casey ?

³⁹ Je n'aime pas ça. Qu'est-ce qu'elle veut dire avec Lu Casey ?

⁴⁰ Rien. Elle dit qu'elle a une amie qui s'appelle Lu Casey, qui est chanteuse aussi, très bonne, et qu'elle chante du gospel. Donne-moi la maquette de Carola.

⁴¹ Je ne l'ai pas.

⁴² Comment ça, tu ne l'as pas ?

⁴³ J'en sais rien, je pensais que tu l'avais toi.

⁴⁴ Elle est où ?

LINO : Vai a ciccarla.⁴⁶

CARLO : Nun ciau a kiavi.⁴⁷

LINO : Chi mi ni futti si nun ciai a kiavi ? Vatinni a ciccarla.⁴⁸

CARLO : Vaiu, vaiu.⁴⁹

LINO : Otinni. S'annunca nun ci arrivu a banca ? Signuri, chi travagghiu mi rugna a vvoti!⁵⁰

CARLO : Lino... Potsu veniri cuvvuiautri ? Appoi a cecu a cassetta. Chidda nun scappa.⁵¹

LINO : Chidda nun scapa, Carlo? Vaboonu, amuninni a banca, veni.⁵²

CARLO : Chi vvoli diri "Gospel"?⁵³

LINO : Gospel ! Sti cosi chi ccanta Mariah Carey, na cantanti comu Whoopy Goldberg, cosi di niuri.⁵⁴

CARLO : Niuri ?⁵⁵

LINO : Niuri chi cantanu o signuri.⁵⁶

CARLO : Un signuri niuru ? Un Dio nero ?⁵⁷

LINO : Sì, un Dio Nero, come dici tu ? Un signuri niuru, na maronna niura, chista ye l'America, Carlo. Amuninni a banca, veni, ca sinno chiuri.⁵⁸

CARLO : A la banca. Ma maronna nun è niura.⁵⁹

⁴⁵ Elle est restée dans la chambre, donc.

⁴⁶ Va la chercher.

⁴⁷ Je n'ai pas la clé.

⁴⁸ Qu'est-ce que j'ai à foutre que tu n'aies pas la clé ? Va chercher la cassette.

⁴⁹ J'y vais, j'y vais.

⁵⁰ Vas-y, tu vois pas que la banque va fermer ? Mon dieu, tu me donnes du travail parfois.

⁵¹ Lino... Je peux pas venir à la banque avec vous ? Après je reviens et je cherche la cassette. Elle va pas s'en aller.

⁵² Elle va pas s'en aller ? Bon d'accord, on va à la banque.

⁵³ Ça veut dire quoi « gospel » ?

⁵⁴ Gospel. C'est le genre de chose que chante Mariah Carey, une chanteuse comme Whoopy Goldberg, c'est des choses de Noirs.

⁵⁵ Noirs ?

⁵⁶ Des Noirs qui chantent le Seigneur.

⁵⁷ Un Seigneur noir ? *Ensuite, en correct italien standard* : Un Dieu noir ?

⁵⁸ Un Dieu noir, comment tu dis toi ? Un Seigneur noir, une Vierge noire, c'est l'Amérique ici, Carlo. Vas-y, on va à la banque, elle va fermer.

⁵⁹ A la banque. Mais la Vierge n'est pas noire.

SCENE 15

IVY II

La même chambre du Western Carol. La numéro 6. Il est 15 heures. On entend quelqu'un frapper un coup à la porte. John sort de la salle de bains poussant le fauteuil roulant où se trouve Ivy. Pour une raison quelconque, il l'a recouverte d'un drap comme un vieux meuble. John laisse Ivy dans un coin.

JOHN : Je viens ! *(Il s'arrange un peu. Il essaye de ranger la chambre et, par maladresse, fait tomber des choses qui étaient sur la commode. Il les ramasse et, avec ces objets, il ramasse aussi la cassette de Finnegan que Veronica avait laissée là par erreur.)* Qui est là ?

BERTA : *(De l'extérieur.)* C'est moi.

JOHN : Fortune ?

BERTA : *(De l'extérieur.)* Berta.

JOHN : *(Il ouvre la porte.)* Peu importe comment tu te fais appeler, Fortune ne me trompe pas facilement. Ô combien de facettes peut avoir la déesse.

BERTA : Je savais pas si venir ou non. Si ça irait entre nous.

JOHN : Difficile de savoir.

BERTA : Tu penses que j'aime les acteurs ? Les mauvais acteurs ? Tu penses pas que je meurs de honte en venant ? Je te connais à peine. Je suis une femme qui a ses secrets, ses principes.

JOHN : Non, moi aussi.

BERTA : Tu es une femme aussi ?

JOHN : J'adorerais... Essayer ces talons.

BERTA : Je les enlève ?

JOHN : Oui. Maintenant ou plus tard.

Berta enlève ses chaussures. Elle tire le rideau. Elle s'assoit sur le lit. Long silence.

JOHN : Où est passée ta copine ?

BERTA : Susan ?

Nouveau silence. Berta ne répond pas. Il semblerait qu'il y a une longue histoire derrière tout cela.

BERTA : Certaines personnes... Tu me sers quelque chose à boire ? Certaines personnes n'ont pas l'intelligence suffisante pour se rendre compte à quel point elles sont malheureuses.

JOHN : C'est avoir de la chance, ça.

BERTA : J'aimerais ne pas avoir cette intelligence. *(Pause.)* Je veux passer juste une nuit. Une bonne nuit. Rien de plus.

JOHN : Bien sûr.

BERTA : C'est pas mon travail ça, sache-le. Je suis pas une poule.

JOHN : Je sais.

BERTA : Juste une nuit. Je veux me sentir bien. Me sentir belle.

JOHN : C'est juste. Je peux aider. Pourquoi tu as décidé que je suis un si mauvais acteur ?

BERTA : Je tombe jamais sur ceux qui ont du succès. C'est comme ça. Tu as décroché ton rendez vous ?

JOHN : Pour la série ? Non, pas encore.

BERTA : Tu vois ? Ils te l'ont pas donné. C'était une bonne série ?

JOHN : *(Pause.)* Non. Ils sont à l'ouest, c'est un western, des frères qui doivent vendre leur ranch pour payer des dettes de jeu. Je devrais être l'un des créanciers, je ne sais pas si la dette qu'ils ont avec moi est longue, si j'accepte le rôle. Il y en a peut-être pour deux ou trois semaines.

BERTA : Ça c'est « Bonanza », non ?

JOHN : Non, « Paradis des chutes ». Je t'ai déjà dit : une connerie. J'ai cherché ce rendez vous pour justifier le voyage, une partie du voyage. Mon père vient de mourir et je vais le voir. Voir ma mère.

BERTA : Tu es bizarre ! Tu vas à New York ?

JOHN : Oui.

BERTA : C'est vrai pour ton père ?

John acquiesce.

BERTA : Désolée. Tu penses qu'il y a du travail à New York ?

JOHN : Je sais pas.

BERTA : On met combien de jours en voiture ?

JOHN : *(Il lève trois doigts.)*

BERTA : Tu pars le matin ?

JOHN : En milieu de matinée.

BERTA : D'accord. De quoi je me mêle ? *(Pause. Berta fantasme sur l'idée de partir avec lui à New York.)* Tu peux me prêter cinquante dollars ?

JOHN : Je sais pas.

BERTA : Ah oui, comme tu pars demain... du coup je ne sais pas à qui demander. Mais c'est pas grave, si t'as pas cinquante dollars c'est pas grave.

JOHN : Si j'avais pas cinquante dollars je serais un... je serais quoi ?

BERTA : Quoi ? Tu serais quoi ?

JOHN : *(Il sort un billet et le pose sur une petite table.)* Tu t'en vas si je te les donne pas ?

BERTA : Non. Je t'ai déjà dit. C'est pas mon travail ça.

JOHN : Tu sais comment faire un dépôt avec un ordre de virement ?

BERTA : Oui. J'ai dû faire ça à une époque.

JOHN : D'accord. *(Il fait un geste vague, mais il n'est pas tout à fait clair s'il lui file le billet ou pas.)* Plus tard je trouverai le numéro de compte de ma famille, tu fais le dépôt ici, je l'encaisse là-bas. On se sert un verre ?

BERTA : Oui. T'as aimé le film ?

JOHN : Pour parler franchement, je suis entré dans le cinéma parce que je pensais qu'on passait un porno.

BERTA : Il y avait deux ou trois scènes chaudes dans le film. Le porno des Etats-Unis est très mauvais.

JOHN : C'était pas du porno. Le porno c'est le royaume du détail. J'aime le porno. Je hais les mises en scène aux prétentions esthétiques. Si on a des prétentions esthétiques, pourquoi faire du cinéma ? Le bon cinéma est fait de détails, rien de plus.

BERTA : Le metteur en scène a réussi un très bon film, je trouve. Bien sûr, ce qui est bon pour moi, si pour toi c'est mauvais je l'accepte. Moi, ça m'a beaucoup plu. La première fois que je l'ai vu j'ai pleuré comme une idiote. Mais ça fatigue de voir un film plusieurs fois, même les bons. Ça ne provoque pas les mêmes sensations. Susan et moi, on les voit tous. Susan, elle croit que... Tu ne crois pas que voir des films est un bon entraînement pour la vie ? Parfois, quand le film est bon... ou européen... ça me laisse une sorte de... d'apprentissage.

JOHN : Et qu'est-ce que tu as appris ?

BERTA : Dieu peut être très bienfaisant. S'il le veut.

JOHN : C'est ça, on apprend ce qu'on veut, pas ce qu'on nous apprend.

BERTA : Qu'est-ce qu'il y a ?

JOHN : Je ne supporte pas de coucher avec une femme qui pense pareil que ma mère.

BERTA : Qui a dit que j'allais coucher ?

JOHN : De quels cinquante dollars on parle ?

BERTA : Je te l'ai déjà dit, je t'ai demandé de me les prêter.

JOHN : Ça, j'ai compris. Mais, faisons quelque-chose : si tu me prouves ça, que dieu peut être bienfaisant, tu n'as pas à me les rendre.

BERTA : Joue pas avec moi, je peux être très futée.

JOHN : Qui est en train de jouer ?

BERTA : Je peux pas te le prouver. C'est un film. Un film plein d'effets spéciaux. D'ailleurs, ça dépend de l'exemple que tu veux prendre. Le film dit : les choses de dieu sont comme ça. N'est-ce pas ? Le Pape Léon X, après le tremblement de terre, pendant cette scène terrible qu'il doit faire au milieu des cadavres, se demande si dieu est bienfaisant. Il se demande si le tremblement de terre est le fléau de dieu. Il soulève dans ses bras le petit corps de la petite juive. Et il doute. C'est génial. Il doute de la bonté de

dieu. Il ne se demande pas si dieu existe. « Il existe, mais il n'est peut-être pas bienfaisant, il est peut-être redoutable », c'est ça que se demande Léon. Et c'est un Pape. Et qu'est-ce qu'il nous reste, à nous, tu veux me le dire ?

JOHN : Tu es folle ? C'est pas un Pape. C'est un comédien, et il dit le texte qu'un scénariste lui a écrit, que le producteur a refusé, et qui pour finir a été "remanié" par une coiffeuse qui espère devenir actrice et qui vraisemblablement suce le producteur adjoint, qui est le chargé de trouver les sponsors. Et les petites juives ne sont pas blondes, pas plus ici qu'en Israël.

BERTA : De quel sponsor tu me parles ? Qu'est-ce que tu appelles un « sponsor » ?

JOHN : *(Il est devenu très violent.)* Non, non. De quel dieu tu parles toi ? Quel exemple tu veux me donner, hein ? Tu dis que dieu peut être très gentil, un petit ange, bienfaisant, tu veux dire quoi ? Alors tu peux me dire ce que ça fait ici, ça ?

De façon inattendue, et sans intention apparente, il enlève le drap qui cachait Ivy. La pauvre fille a les yeux maquillés d'une manière épouvantable, façon Marilyn Manson, et porte un serre-tête fantaisie avec deux petites cornes en plastique. Berta voit ce qu'elle voit et commence à crier scandaleusement. Elle est terrorisée par cette vision. Elle hurle sans pouvoir s'arrêter pendant un long moment, cherche à tâtons ses chaussures, ouvre la porte et sort en courant à travers la cour, au milieu d'une crise de nerfs.

John la regarde en silence. Il s'est calmé. A Ivy, qui reste immobile dans son fauteuil :

JOHN : Enlève ça. Ne mets pas ces choses-là. Regarde comment tu t'es coloriée. Parfois, c'est comme si tu le faisais exprès, pauvre petite. *(Avec un soin infini, tout en lui parlant, il la démaquille.)* C'est bientôt fini. Tu te souviens de la maison ? Tu te souviens du petit square d'en face ? Tu parles que tu t'en souviens. Tu te souviens de ces copains à moi qui te promenaient à Halloween déguisée en Falbala ? Je me demande ce qu'ils sont devenus ? Très bien. Arrêtons maintenant. Tu vas m'expliquer exactement ce que tu sais faire.

Silence.

JOHN : Comme ça je peux pas t'aider. Et si je peux pas t'aider, tu es un monstre pour moi. Une gargouille. Sois sincère. *(Pause.)* Qu'est-ce que tu sais faire ? *(Pause.)* Tu sais lire ? Tu comprends quelque chose à ce que je dis ? *(Silence.)* Quelle emmerdeuse tu es. Quel esprit. Il faut vraiment en avoir envie, pour vivre comme ça. Si au moins tu pouvais apprendre ça à quelqu'un. A quelqu'un qui en aurait besoin. Maintenant je dois sortir. J'ai un rendez vous. Un second rôle dans une série du far west. Tu me promets de ne plus faire du bordel ? Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux aller aux toilettes, maintenant ? Je te laisse aux toilettes ? Qu'est-ce que tu veux ? Tu veux cette cassette ? *(Il traîne le fauteuil dans la salle de bains.)* Tiens, écoute tes petites musiques, tes chabadabada, et fous-moi la paix...

Lorsqu'il appuie sur PLAY, on cesse d'entendre John. En revanche, on entend la cassette

enregistrée par Finnegan.

VOIX DE FINNEGAN : ...parce que dans un système complexe, rarement la cause et l'effet sont étroitement liés aux catégories habituelles du temps et de l'espace : il n'y a pas de raccourci pour appréhender le « destin » d'un système complexe.

John ferme la porte de la salle de bains et on n'entend plus rien.

SCENE 16

FINNEGAN IV

Une autre chambre du Western Carol. Il est 15h00. Finnegan fait entrer Donnie Crabtree.

DONNIE : Alors, Vazquez vous a donné mon nom. C'est gentil de sa part. Je ne pensais pas qu'à Berkeley ils voudraient recommander mon nom à qui que ce soit.

FINNEGAN : Pourquoi ?

DONNIE : C'est à cause du robinet. Je suppose que Vazquez a crû que j'étais un imbécile... Je suis surpris qu'il vous ait recommandé mon nom. Voilà.

FINNEGAN : Il m'a recommandé 20 noms.

DONNIE : *(Déçu.)* Ah bon. De toute façon c'est très noble de sa part. Notre relation ne s'est pas très bien fini, à Berkeley. Vous savez peut-être qu'ils m'ont renvoyé. Je m'étais permis de mettre en doute une partie de son explication sur la répétition des gouttes d'eau du robinet, j'imagine que vous savez de quel robinet je veux parler... et il ne l'a pas très bien pris.

FINNEGAN : J'imagine que non. Les systèmes ouverts sont faciles à réfuter. Aucun professeur n'aimerait que ses disciples mettent en cause d'une façon tellement légère quelque chose qu'il a mis si longtemps à développer.

DONNIE : Non, bien sûr. *(Pause.)* Pas si légère que ça. Ma réfutation est parfaite. Ils n'ont pas pu me désapprouver. Seulement, ils n'ont pas renouvelé ma bourse. J'ai dû partir. Et le robinet m'a donné raison, comme vous devez le savoir.

FINNEGAN : Non, je ne sais rien de tout ça. Et ça ne m'intéresse pas. En tout cas, je vous félicite pour votre réfutation.

DONNIE : Je suis désolé. Je ne veux pas parler du professeur Vazquez.

FINNEGAN : Non, moi non plus. *(Pause gênée.)*

DONNIE : Il me semble que cet entretien ne se déroule pas comme je l'avais imaginé. *(Il va pour partir.)*

LAETITIA : *(Entrant.)* Désolée, j'ai été à la réception commander un peu de thé, ils l'apportent tout de suite. Je suis Laetitia, la femme de Robert. *(Elle serre la main de Donnie.)* Je vais rester par là. Sans vous déranger. Vous êtes Donald... ?

DONNIE : Donnie. Donnie Crabtree, de Berkeley... Enchanté.

LAETITIA : Ah ! C'est lui le robinet ?

FINNEGAN : Laetitia, s'il te plaît. C'est lui.

LAETITIA : Maintenant mon mari a mis tous ses espoirs en vous, Donnie. Parce qu'avec l'autre fille, Elise... *(A Finnegan, voulant lui rappeler les erreurs dans sa manière de procéder.)* Ça ne s'est pas bien passé. *(A Donnie.)* Elle pleurait, et pleurait...

DONNIE : Elise Patterson ?

LAETITIA : Je sais que l'affaire du robinet était quelque chose de courageux, c'est le genre d'esprit qui plaît à mon mari. Mais je ne sais pas exactement de quoi il s'agit. Vous ne voulez pas me l'expliquer ?

FINNEGAN : (*À Laetitia.*) Vazquez a étudié la répétition arbitraire d'un robinet qui goutte à intervalles irréguliers. Les intervalles sont absolument irréguliers seulement en apparence, mais mesurés en proportions de longue durée, apparaît un patron fixe, autosimilaire. Le patron de Vazquez. Ces intervalles apparemment aléatoires, cette intermittence, est identique aux espaces vides entre les cercles d'astéroïdes qui forment les anneaux de Saturne...

DONNIE : A l'exception d'une petite erreur...

FINNEGAN : Théorique, une erreur que personne ne peut vérifier dans la réalité. Personne n'a été sur Saturne.

DONNIE : Eh bien moi si.

LAETITIA : Vous ne seriez pas en train d'exagérer tous les deux ? C'est un robinet !

FINNEGAN et DONNIE : Ce n'est pas un robinet. (*Pause. Ils sont surpris d'avoir répondu en même temps. Finnegan commence, malgré lui, à bien aimer son « disciple ».*)

FINNEGAN : Vous connaissez mes études récentes...? Celles sur la loterie de l'Idaho ?

DONNIE : Bien sûr tout le monde les connaît. Elles sont sur Internet et... au dernier examen on nous a...

FINNEGAN : Qu'est-ce que vous en pensez ?

DONNIE : C'est formidable.

FINNEGAN : J'attends votre réfutation.

DONNIE : (*Pause.*) Il n'y a pas de réfutation.

FINNEGAN : Très bien. J'aurai besoin d'avoir toute votre confiance.

DONNIE : Vous pouvez l'avoir. Je vous... admire beaucoup.

FINNEGAN : Non, je ne l'ai pas. Et je n'ai rien à faire de votre admiration.

DONNIE : D'accord.

FINNEGAN : (*Le sondant.*) Qu'est-ce qu'on connaît sur les systèmes complexes ?

DONNIE : Des fragments. On connaît des fragments.

FINNEGAN : Très bien. Supposons que j'aie mis la main sur une équation complexe itérative déterminée, et que j'aie pu faire deux ou trois prédictions.

DONNIE : Quel type de prédictions ?

FINNEGAN : Celles-là.

DONNIE : Au-delà de la répétition enchaînée du nombre irrationnel 151 ? (*Finnegan acquiesce.*) Si cela est vrai, j'aimerais pouvoir le réfuter. Mathématiquement parlant, naturellement. C'est mon travail.

FINNEGAN : Supposons que je vous demande de faire un travail très différent. Et supposons que je ne puisse rien vous payer.

DONNIE : Quel travail ? Je suis un mathématicien et...

FINNEGAN : Garder un secret. Pendant quelques années.

DONNIE : Un secret ? Je peux garder un secret bien sûr, mais... (*Il rit.*) Vous dites ça comme s'il s'agissait de l'Equation Lorenz ! (*Pause. Donnie fige son rire. Il se rend compte que c'est vrai.*)

LAETITIA : Bonne chance. (*Elle sort.*)

DONNIE : (*Il a des sueurs froides.*) Vous l'avez ?

FINNEGAN : (*Il acquiesce.*) Je n'ai pas le choix. Si je la révèle maintenant, je ne ferais rien d'autre que déchaîner une fin complexe. Mais si nous la gardons vingt ans, nous pourrions en éviter les conséquences. Je ne serai plus vivant dans vingt ans. Mais il y aura alors un ordinateur quantique.

DONNIE : Vous me demandez... à moi... de garder l'équation Lorenz, comme un Noé ?

FINNEGAN : Ai-je le choix ?

DONNIE : La révéler. La révéler tout de suite et devenir riche. Vous allez penser que je suis un imbécile, mais...

FINNEGAN : Je vous trouve très préoccupé à l'idée que les gens puissent vous prendre pour un imbécile.

DONNIE : Je suis un bon mathématicien.

FINNEGAN : Mais en plus vous devez avoir des idées. Des idées à vous.

DONNIE : Vous insinuez que ma réfutation du robinet de Vazquez je l'ai volée quelque part ?

FINNEGAN : Je veux dire vos idées à vous. Les idées mathématiques n'appartiennent à personne.

DONNIE : Vous voulez une de mes idées ?

FINNEGAN : C'est ce que je veux.

DONNIE : Vous, Finnegan ? Très bien. Prenons votre chapitre sur les séries fractales à l'intérieur du calcul des probabilités de la loterie de l'Idaho.

FINNEGAN : (*Tout à coup inquiet.*) Qu'est-ce qu'il y a ?

DONNIE : C'est faux. C'est faux. Il s'agit d'un petit détail, mais c'est tout de même faux.

FINNEGAN : C'est pas faux. Je l'ai déjà vérifié des milliers de fois.

DONNIE : Jusqu'à quelle itération ?

FINNEGAN : Un million. Et vous n'allez pas commencer maintenant avec la zone des indéterminés et tout le reste. Un million suffit.

DONNIE : Je suis surpris par votre idée simpliste des mathématiques fractales. J'ai suivi cette série jusqu'à deux millions. Ça m'a pris du temps, évidemment. Je n'ai pas un bon

équipement, je n'ai pas de bourse. Mais j'ai pu trouver un nuage d'improbabilité dans la zone des indéterminées de la Boucle de Copland.

FINNEGAN : C'est absurde. La Boucle de Copland n'a aucune incidence sur la séquence réelle. Pas besoin de poursuivre jusqu'à deux millions. La Boucle de Copland se répète elle-même, et elle est ordonnée.

DONNIE : Et dire que j'ai été obligé d'étudier vos livres pour réussir mes examens!

FINNEGAN : Enfin, ça n'a pas d'importance.

DONNIE : Non, bien sûr. Mais il faudrait quand même faire corriger la prochaine version des manuels scolaires, parce que beaucoup d'étudiants s'embrouillent et...

FINNEGAN : Et pour quoi faire ? Ce sont des manuels.

DONNIE : Oui, en effet, ce sont des manuels. (*Pause.*)

FINNEGAN : Qu'es-ce qu'on va faire maintenant ? Vous allez courir prévenir la presse ? Vous avez prétendu être à la hauteur de Vazquez, et vous avez peut-être interrompu une recherche importante, on ne saura jamais. Maintenant vous prétendez être à ma hauteur et...

DONNIE : Je ne prétends rien... C'est vous qui m'avez appelé.

FINNEGAN : Oui. Parfaitement. Maintenant vous êtes là, dites-moi ce que vous pensez.

DONNIE : Je vais vous dire ce que je pense. Je vais vous dire ce que pense un mathématicien pur. Et vous serez peut-être un peu surpris. On parle tout le temps de systèmes complexes sans pouvoir comprendre la nature véritable de la réalité.

FINNEGAN : Quoi ? Vous avez lu Klaus ? Vous allez maintenant sortir l'histoire de la réalité pseudo-complexe ?

DONNIE : C'est la seule formule que je n'ai pas pu réfuter.

FINNEGAN : Vous auriez dû commencer par là. Un alyettiste, oh là là, je suis en train de discuter avec un alyettiste ! Vous feriez mieux d'aller tenter votre chance à la roulette, et d'appliquer la Loi des Deux Tiers, mon gars. Pendant un instant je vous ai pris au sérieux.

DONNIE : Prenez-moi au sérieux ! Vous devriez !

FINNEGAN : Allez, s'il vous plaît !

DONNIE : Alyett et Klaus ne parlent pas seulement de roulette, il faut savoir les lire. Vazquez, vous... vous tous... vous avez des « complexités » plein la bouche. Pourquoi ? Parce que la complexité est indémontrable. Et que l'infini n'est pas perceptible. Moi, j'accepte la pseudo-complexité de cette époque. Vous, vous en connaissez la nature, vous vous en êtes servi, et vous vous en servez ! La pseudo-complexité c'est la façon de cacher un principe très simple qui est le sens de nos sociétés décadentes : l'exploitation de la classe ouvrière par une partie de la classe intellectuelle.

FINNEGAN : Je vous en prie, il n'y a plus de classe ouvrière ! Il y a des ouvriers, mais pas de « classe ».

DONNIE : Détrompez-vous : il se trouve que mes parents ont été ouvriers toute leur vie. Allez leur dire qu'il n'y a pas de classe.

FINNEGAN : Ne soyez pas obstiné. On en vient aux définitions de classe ?

DONNIE : Oui, si vous voulez.

On entend une collision très violente entre deux voitures dans la rue. Ils s'y intéressent une seconde, puis Finnegan revient à la discussion.

FINNEGAN : Nous devons revenir aux livres pour enfants sur la prolifération du moisissure dans le pain ?

DONNIE : Finnegan, je crois qu'il y a eu un accident...

FINNEGAN : Vous avez aussi trouvé une réfutation de la théorie évolutive de Margulies ?

DONNIE : Je ne m'intéresse ni à Margulies, ni à Darwin, ni à leur dispute, qui est décadente, biologiste ! Ne m'embrouillez pas ! Je ne parle pas de biologie évolutive, mais de classes sociales, et d'argent.

FINNEGAN : Et voilà : on parle tout le temps d'argent. Vous avez réfuté Vazquez pour de l'argent. Vous ne soupçonnez même pas l'amour que Vazquez portait à ce robinet.

DONNIE : Probablement, parce que ce robinet...

FINNEGAN : Et oui. Je pense que vous êtes stupide. Et moi aussi. Je ne sais même pas pourquoi je continue avec ces entretiens. Allez-vous-en, je vous prie.

DONNIE : Je vais m'en aller, bien sûr. Mais avant, je vais vous dire encore une chose.

FINNEGAN : Non, je ne crois pas.

DONNIE : *(Au bord des larmes.)* Je ne suis pas stupide. *(Il ne parvient pas à organiser son discours.)* Les bactéries décrites par Margulies... Je ne suis pas stupide. Je suis pauvre, j'appartiens à une classe sociale pauvre, mes parents sont pauvres, mes vêtements sont pauvres.

FINNEGAN : J'espère que vous trouverez que faire avec tout ça. Je vous le souhaite sincèrement.

Finnegan ouvre la porte qui donne sur la rue. Donnie sort, accablé. Il referme délicatement la porte. Puis, on l'entend frapper à nouveau. Finnegan secoue la tête et n'ouvre pas. Il entre dans la salle de bains.

SCENE 17

POLICIERS V

On continue de frapper à la porte. A présent, il s'agit d'une autre chambre du Western Carol. Celle des policiers. Et il est à nouveau 15h00. Wilcox sort de la salle de bains et se dépêche à ouvrir la porte.

SUSAN : Hello. C'est moi. J'ai vu une moto dehors et je me suis approchée pour voir la plaque. Et comme j'ai vu que c'était la tienne j'ai frappé pour voir si tu étais là. Tu te rappelles de moi, non ?

WILCOX : Bien sûr.

SUSAN : J'étais soûle, mais je me souviens du numéro de la plaque. Elle m'a foutu une trouille cette moto, elle allait tellement vite ! Tu es de service ?

WILCOX : Oui.

SUSAN : Susan Price, c'est moi, je suis la fille qui était malade dans ta salle de bains... l'autre jour.

WILCOX : Oui, Susan.

SUSAN : J'allais téléphoner... j'ai vu ta moto et je me suis dit : quelle chance.

WILCOX : Et l'autre fille ?

SUSAN : Berta ? Non, je suis seule. Tu es de service ?

WILCOX : Oui.

SUSAN : Oui tu me l'as déjà dit et je ne t'ai pas écouté, je suis comme ça. Tu finis à quelle heure ? Je reviens plus tard ?

WILCOX : Quoi ? Plus tard ? À quelle heure ?

SUSAN : Ecoute, ça peut paraître idiot, je sais, mais je sens que je te dois une explication. Pour l'histoire de l'autre jour, j'avais bu.

WILCOX : Oui, on était tous un peu soûls.

SUSAN : Non, dans mon souvenir, j'étais la seule à être soûle, et je suis venue pour te demander des excuses... au fait...

Zielinsky et Davis viennent de la rue, se disputant.

DAVIS : Alors pourquoi tu me rends fou, hein ? Si pour toi c'était à ce point un problème de me couvrir, t'avais qu'à me le dire, point barre. (À Susan.) Salut ! Regarde qui est là ! Les filles !

SUSAN : (À Davis.) Salut.

ZIELINSKY : Oui, parce que c'est vraiment simple de te dire non.

DAVIS : (À Susan.) T'as pas une aspirine ? (À Zielinsky.) Je t'ai demandé un service tu m'as fait croire que tu étais d'accord et là tu me fais faux bond. Et je dis quoi au Commissaire maintenant ?

ZIELINSKY : Ça c'est ton problème. Le tien et celui de... enfin, de qui tu sais.

DAVIS : Comment ?

SUSAN : Il s'est passé quelque chose ?

WILCOX : Je sais pas.

DAVIS : Tu veux laisser entendre quoi, là ? On peut le savoir ?

ZIELINSKY : Tu sais parfaitement ce que je laisse entendre !

DAVIS : Tu vas te calmer oui ? Tu veux insinuer quoi, que j'ai en plus quelque chose à voir avec les "Stups" ?

ZIELINSKY : Tu vas la fermer un peu ! On va parler dans la salle de bains.

Zielinsky entraîne Davis dans la salle de bains et ferme la porte. On n'entend plus que des fragments de leur discussion, comme en sourdine. Ce qui est écrit en petits caractères est vraiment inaudible.

A L'INTERIEUR DE LA SALLE DE BAINS	DANS LA CHAMBRE
<p>DAVIS : Non, réponds à ce que je te demande !</p> <p>ZIELINSKY : Me menace pas.</p> <p>DAVIS : Je te menace pas. Qu'est-ce qu'il y a ? Je te fais peur ?</p> <p>ZIELINSKY : Tu peux faire ce que tu veux. Mais moi tu m'en mêles plus.</p> <p>DAVIS : D'accord, maintenant je vois où est le problème. Le gardien de la loi qui a peur de se faire découvrir. Tu es incroyable.</p> <p>ZIELINSKY : Je vais te le dire très clairement. Je ne tomberai pas à cause de toi.</p> <p>DAVIS : Je sais parfaitement comment gérer tout ça. (<i>Repoussant Wilcox.</i>) Quoi qu'il en soit, tu ferais mieux de surveiller ton pote, il n'a aucune idée d'où il a mis les pieds. (<i>Il referme la porte de la salle de bains.</i>)</p> <p>ZIELINSKY : Qu'est-ce que tu racontes ? Regarde-toi un peu, s'il te plaît. Tu es raide, tu es complètement raide.</p> <p>DAVIS : On va parler en adultes, ou tu veux jouer à l'école maternelle ? Pousse-toi, je vais prendre une douche.</p> <p>ZIELINSKY : Je t'aurais prévenu : le moindre faux pas et</p>	<p>SUSAN : Va leur demander.</p> <p>Moi je t'attends.</p> <p>Un truc de drogues, on dirait.</p> <p>WILCOX : Non, pas maintenant.</p> <p>SUSAN : Il vaut mieux que je revienne à un autre moment, c'est mieux non ?</p> <p>WILCOX : Oui, c'est qu'on est tous un peu crispés aujourd'hui parce que... Enfin, en tout cas, on se reverra quelque part, à l'occasion. (<i>Il tente d'entrer dans la salle de bains, mais il est repoussé par Davis.</i>)</p> <p>SUSAN : Où ça ? Tu vas rester dans cet hôtel ?</p> <p>WILCOX : Euh... ça dépend de la patrouille, du jour...</p> <p>SUSAN : Je pars tu sais ?</p> <p>WILCOX : D'accord, à bientôt alors.</p> <p>SUSAN : Non, je pars de Las Vegas.</p>

<p>on tombe tous les trois, t'as compris ?</p> <p>DAVIS : Je suis pas con, nous avons un pacte. Ou non ? Nous avons oui ou non un pacte entre hommes, hein ?</p> <p>ZIELINSKY : Mais tu es le premier à manquer à ce pacte !</p> <p>DAVIS : Qui fait les règles de ce pacte, hein ? Qui les fait ?</p> <p>ZIELINSKY : Tous les trois !</p> <p>DAVIS : Et tu penses que ça me plaît, moi ?</p> <p>ZIELINSKY : Que ça soit la dernière fois que tu me menaces ! Tu vas faire quoi avec la Land Rover ? Tu as une assurance au moins ?</p> <p>DAVIS : Comment veux-tu que j'en aie une ? Je viens de l'acheter !</p> <p>ZIELINSKY : Tu vois ? Tu es un inconscient. Tu penses que personne va se demander d'où tu as sorti l'argent ?</p> <p>DAVIS : Qui va se demander ça ?</p> <p>ZIELINSKY : Tout le monde. Tu sais ce qu'on va faire ? L'un de nous garde l'argent, on se sépare, dans un mois on partage, et c'est fini.</p> <p>DAVIS : L'un de nous ? Qui ça ?</p> <p>ZIELINSKY : J'en sais rien. Wilcox. On donne l'argent à Wilcox.</p> <p>DAVIS : A lui, justement à lui ?</p> <p>ZIELINSKY : Baisse le ton ! <i>Ils se remettent à parler à voix basse.</i></p> <p>ZIELINSKY : On le lui donne, qu'il le garde. Personne va le soupçonner. Il a un casier judiciaire vierge dans la</p>	<p>Maman est malade, je voulais l'appeler. Je pars demain.</p> <p>WILCOX : Ah, oui ?</p> <p>SUSAN : C'est la moindre de choses. Je ne sais pas s'il y a quelqu'un pour s'occuper d'elle.</p> <p>Maman me dit rien.</p> <p>Elle me dit rien de personnel.</p> <p>Et tout ça à cause de ces meubles de merde !</p> <p>Je sais que c'est une erreur de m'en aller. Je l'ai su grâce à une voisine de maman qui a réussi à me joindre. Enfin, elle a appelé Rosco en fait, elle croyait que je le voyais encore, la pauvre. Et moi justement j'allais lui téléphoner. A Rosco. Bon je l'ai appelé et il m'a dit que cette Molly, la voisine de maman, l'avait appelé, avec de mauvaises nouvelles. Je lui ai demandé : « Quelles mauvaises nouvelles ? » Et j'ai ajouté : « Quelles mauvaises nouvelles tu as encore à me donner Rosco ? » Apparemment, maman a la leucémie. Ça elle l'a pas dit à Molly. Ni à personne.</p> <p>Mais ça fait un moment que Molly la trouve très abattue, et comme elles vont chez le</p>
---	--

brigade lui, pas comme toi.

DAVIS : Quoi ?

ZIELINSKY : Allez Davis, fais pas l'innocent. Fais ce que tu veux avec ta vie, mais pendant une semaine tu vas arrêter d'attirer l'attention. Et on n'en parle plus.

DAVIS : C'est moi qui attire l'attention ?

ZIELINSKY : Oui.

DAVIS : C'est moi qui attire l'attention ?

ZIELINSKY : Oui.

DAVIS : Donc je suis suspect ?

ZIELINSKY : Oui.

DAVIS : D'accord, j'ai de très mauvaises nouvelles pour toi. Je suis absolument populaire dans la brigade. Tout le monde me connaît, tout le monde me fait confiance, parce que moi je sais ce que c'est que d'avoir l'esprit de camaraderie, tu comprends ?

ZIELINSKY : Tu veux dire quoi avec ça ?

DAVIS : Rien. Mais c'est encore plus suspect ce que tu fais, parce que tu n'es jamais là quand il faut être là.

ZIELINSKY : Alors pourquoi tu m'as foutu dans tout ça ?

DAVIS : Parce que j'ai eu confiance en toi !

ZIELINSKY : Baisse le ton.

DAVIS : Parce que je croyais que je pouvais avoir confiance.

Ils baissent la voix.

ZIELINSKY : Baisse le ton. On fait quoi maintenant ?

DAVIS : Je sais pas. Je peux pas réfléchir maintenant. Laisse-moi un peu de temps.

ZIELINSKY : Tu peux pas réfléchir ? Et on voit bien pourquoi tu peux pas.

DAVIS : Je t'ai déjà dit que cet argent est propre, je comprends pas quel est le problème d'aller s'acheter ce dont on a besoin.

ZIELINSKY : Ah, tu vois pas où est le problème ? Tu

même médecin, celui du service social, Molly lui a demandé comme si elle le savait déjà, c'est-à-dire qu'elle a fait un commentaire au docteur Clay du genre : « Pauvre Mildred, elle doit porter cette croix, et personne de sa famille qui puisse s'occuper d'elle », ou quelque chose comme ça, d'après Rosco, et elle dit que le médecin a fait oui avec la tête et n'a rien dit.

WILCOX : Mais il a pas démenti.

SUSAN : Tu veux dire quoi par « démenti » ? Démenti quoi ?

WILCOX : Qu'elle a la leucémie.

SUSAN : Le médecin ne lui a pas dit.

WILCOX : Alors... pardon je ne comprends plus. Comment tu sais alors que ta mère... ?

SUSAN : Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Sa mère, ma grand-mère est morte de leucémie ; ses deux frères, mes oncles, sont morts d'une espèce de leucémie, une maladie qui est comme de l'anémie mais dont on ne guérit pas...

Tu sais ce que ça signifie pour moi de retourner dans cette maison ? Retourner dans cette maison signifie : « Ok. J'ai échoué. Rosco m'a conduit à ce naufrage dans lequel je suis captive ». Mais qu'est-ce que j'y peux ? C'est ma mère, et elle m'a jamais fait de reproche, sauf par son silence, et maintenant elle va mourir. Elle va mourir comme sa mère est morte, comme je serai probablement condamnée à mourir moi

veux que je t'explique ? On va venir de l'inspection générale, on va te demander d'où est sortie la Land Rover...

DAVIS : Qui va venir de l'inspection générale ? Gibson ?

ZIELINSKY : Par exemple, oui : Gibson, Jennings...

DAVIS : Gibson et Jennings, les gars qui jouent au bowling avec moi tous les dimanches au Calypso vont venir me demander à moi si j'ai volé un demi-million de dollars et si j'ai été assez con pour les dépenser dans une Land Rover ? C'est ça que tu veux me dire ?

ZIELINSKY : Vous jouez au bowling ?

DAVIS : Tous les dimanches. Devine qui a appris au bon vieux Gibson à faire un strike.

ZIELINSKY : Vous êtes tous un ramassis de drogués. C'est pas croyable.

DAVIS : Quoi ?

ZIELINSKY : Vous êtes tous dans le coup, non ?

DAVIS : Je comprends pas.

ZIELINSKY : Tous. L'inspection générale, les « Stups », les Expertises... Tous.

DAVIS : Tu me poses la question ? Parce qu'il me semble que je ne comprends pas votre question, officier Zielinsky.

ZIELINSKY : Combien de drogue tu t'es mis dans le nez ? Là tu l'as compris ma question, oui ?

DAVIS : Depuis quand c'est ton affaire, ça ?

ZIELINSKY : Depuis que tes affaires sont mes affaires.

DAVIS : OK. Je ne suis pas obligé de te donner cette explication. Mais voilà, j'en prends beaucoup moins. Juste le nécessaire, c'est tout.

ZIELINSKY : C'est combien le nécessaire ?

DAVIS : Presque rien.

Je me suis fixé une limite par jour, et je diminue peu à peu.

Et je fais aussi un peu de sport.

Tout est sous contrôle.

aussi, moi qui n'ai rien fait. (*Elle éclate en sanglots.*) Et les meubles, ces meubles que je vais devoir garder, qu'est-ce que je vais faire avec tout ça !

WILCOX : Arrête... C'est pas possible, une grande fille comme toi... qui pleure comme une gamine.

SUSAN : Tout le monde pense que je suis une gamine, non ? On va faire une chose ? On va appeler maman et tu vas lui poser la question, s'il te plaît.

WILCOX : Euh... bien sûr. Maintenant ?

SUSAN : Moi elle va rien me dire. Le téléphone est trafiqué, tu vois ? (*Elle est déjà en train de composer le numéro. Wilcox est piégé par la situation.*) Si elle te demande qui tu es, tu lui dis la vérité pure et simple : que tu es de la police.

WILCOX : Je vais pas lui dire ça ? Tu veux qu'elle s'inquiète encore plus ?

SUSAN : Dis-lui que je vais bien et que j'arrive demain.

Quelqu'un décroche à l'autre bout du fil.

WILCOX : Allô ? Bonjour madame. C'est... Je suis... Je vous téléphone de Las Vegas... (...) Oui c'est au sujet de votre fille... Elle va bien... Je suis... un ami... de votre fille qui... (...) Je suis de la police. (...) Non, non, elle va très bien elle est là à côté de moi.

SUSAN : Je vais bien maman.

WILCOX : Wilcox. Officier Arnold Wilcox. (...) Non, Mildred, votre fille n'a rien fait. On parlait de vous... elle se souvient toujours de vous, avec beaucoup d'affection et...

On est entre adultes, non ? Je te demande moi ce que tu fais pendant les repas ? Je suis quasiment clean.

ZIELINSKY : Et tu prétends que je crois ça ? Tu m'as pris pour quel genre d'imbécile ?

Davis continue de parler à voix basse.

DAVIS : Personne t'a traité d'imbécile, alors modère tes mots. Passe-moi la serviette.

ZIELINSKY : C'est moi qui dois me modérer ?

DAVIS : D'accord, ça suffit.

ZIELINSKY : Non mais il manquait plus que ça, que tu viennes maintenant me donner des leçons.

DAVIS : Arrêtons là. On voit bien que le sujet te rend violent.

ZIELINSKY : Comment ne pas devenir violent ? Tu penses à rien, tu es complètement inconscient, tu nous feras tomber tous les trois !

DAVIS : Tu vois ? On dirait que tu essaies toujours de me convaincre que la meilleure chose à faire c'était de vous buter tous les deux et garder tout l'argent. Et si je faisais ça ?

ZIELINSKY : Arrête de déconner.

DAVIS : Non, non, attention, peut-être que je le fais hein ?

ZIELINSKY : Ça suffit, il est chargé.

DAVIS : C'est bien l'idée, non ?

ZIELINSKY : (*Effrayé.*) Non ! S'il te plaît arrête !

DAVIS : Ou peut-être que c'est mieux si je me tire une balle dans la tête, et on en finit avec cette terrible histoire de drogue, corruption et luxure ? Oui, plutôt ça, je me tue, non ? Et tout ça pour une paire de baskets !

ZIELINSKY : Non ! Non ! Baisse ton arme !

La porte de la salle de bains s'ouvre et Davis –

Il tend le combiné à Susan, mais elle refuse de le prendre.

SUSAN : Demande-lui !

WILCOX : Bien sûr que je suis policier... (...) De Las Vegas, quatrième brigade. (...) Wilcox. (...) Mon numéro de matricule ? (...) 90-55.

(*À Susan.*) Elle note.

SUSAN : Oui, maman est comme ça. Elle va vérifier si c'est vrai.

WILCOX : Ecoutez, Mildred, je ne mens pas, je suis ici avec votre fille, qui apparemment ne veut pas parler avec vous...

SUSAN : Lui dis pas ça. Je vais bien maman !

WILCOX : Parce qu'une de vos voisines, Molly, a parlé avec votre médecin, et puis elle a appelé Rosco pour lui dire qu'elle s'inquiétait pour votre santé... Et alors Susan aussi s'est inquiétée. (...) (*À Susan.*) Elle veut parler avec toi.

Susan dit non par gestes.

WILCOX : Elle ne veut pas parler avec vous. Elle est troublée, elle pense que vous allez lui mentir.

(*À Susan.*) Elle veut que tu lui parles un instant. (*Susan refuse encore une fois. Wilcox est déjà assez hors de lui, et surtout très attentif à ce qui se passe dans la salle de bains.*)

Ecoutez-moi, Mildred. Avez-vous la leucémie,

<p><i>son arme à la main – s’effondre. Il est en proie à d’horribles contorsions. Zielinsky l’observe stupéfié. Wilcox aussi. Tous les deux le braquent avec leurs revolvers. Davis rampe quelques mètres par terre, comme il peut. C’est une crise d’épilepsie, mais ils ne le savent pas encore.</i></p>	<p>oui ou non ? <i>(Il passe de force le combiné à Susan et entre dans la chambre pour voir ce qui se passe.)</i></p> <p>SUSAN : Allô maman. C’est moi. Je voulais te dire que peu importe ce que tu me diras, je pars demain pour Saint Louis. <i>(À Wilcox.)</i> Qu’est-ce qui se passe ?</p> <p>Attends, maman. (...) Non, moi ça va. C’est mes copains de la police là, je crois que quelque chose ne tourne pas rond, attends une seconde maman.</p> <p><i>Elle laisse le téléphone décroché et entre dans la chambre.</i></p>
--	---

SUSAN : Qu’est-ce qui se passe ? Il est épileptique ?

ZIELINSKY : Quoi ?

SUSAN : Est-ce qu’il est épileptique ?

ZIELINSKY : Non. Je sais pas. Je crois que non.

WILCOX : Il peut travailler dans la police s’il est... ? *(Wilcox et Zielinsky se regardent sans savoir que faire.)*

SUSAN : C’est une crise d’épilepsie. Tommy est épileptique et ça lui arrive quand il arrête de prendre son médicament. Il faut le tenir pour qu’il ne se fasse pas mal. Il va aller mieux.

Wilcox et Zielinsky essaient de le retenir, de façon de plus en plus brusque. Susan donne des instructions, mais elle recule un peu, effrayée par l’intensité de la crise.

SUSAN : Qu’il avale pas sa langue !

WILCOX : Soutiens-lui la tête ! Qu’il avale pas sa langue !

SUSAN : Attention à la tête... Prenez les jambes... Faites qu’il arrête de bouger ou il pourrait se faire mal. Tiens-le plus fort, qu’il arrête... Plus fort...

Sans que l’on puisse repérer le moment exact où l’idée leur est venue, Wilcox et Zielinsky commencent à frapper Davis de plus en plus fort – soi-disant pour essayer de lui sauver la vie – d’abord seulement avec les poings, mais ensuite, dans la mesure où ils réalisent que ça ne suffit pas, ils prennent du recul et commencent à lui donner de féroces coups de pied.

ZIELINSKY : *(À Susan.)* Va chercher la fille de la réception.

SUSAN : Bonne idée, elle pourrait avoir des drogues pour ça. Bloquez-le qu'il ne se fasse pas mal.

ZIELINSKY : T'en fais pas, vas-y cours.

Susan sort en courant sans savoir quelle direction prendre. Elle revient leur demander mais elle les voit tellement hors de contrôle, s'acharnant contre Davis, qu'elle fuit terrifiée.

ZIELINSKY : Alors maintenant, qui a raison, hein ? Tu penses que tu peux nous pourrir la vie, toi ? Un pacte, c'est un pacte ! Prends ça !

WILCOX : Tranquille, Dan, tranquille. Tu vas le tuer. *(Mais lui aussi lui donne un coup de temps en temps.)*

Silence.

ZIELINSKY : Il... ne bouge plus.

WILCOX : Qu'est-ce qu'on a fait ?

ZIELINSKY : Je sais pas. Je sais pas.

WILCOX : Il était épileptique.

ZIELINSKY : Il a menti. Il a dû mentir pour pouvoir entrer dans le corps de la police. Il doit avoir plus de piston qu'on l'imaginait.

WILCOX : Alors quoi ? On se barre ?

ZIELINSKY : Je sais pas. Quelle folie. On se tranquillise un peu. *(Il perçoit le téléphone toujours décroché.)* Le téléphone !

Wilcox court vérifier si on a raccroché.

WILCOX : Allô, allô. Elle a raccroché.

ZIELINSKY : C'était qui ?

WILCOX : Je sais pas. Mildred. Je sais pas. Elle a mon numéro de matricule, elle a tout noté. Mon nom, mon numéro, je suis perdu.

ZIELINSKY : La fille. La fille a tout vu.

WILCOX : Justement, c'était un accident, une crise.

ZIELINSKY : Va la chercher. Agissons calmement. Il était complètement camé.

WILCOX : Tu vois ? C'est foutu pour nous.

ZIELINSKY : Il faut cacher l'argent. Il faut appeler cette personne...

WILCOX : Mildred ?

ZIELINSKY : Tu as son numéro ?

WILCOX : Elle a tout noté ! Je vais plus te revoir.

Ils vont s'embrasser, mais Davis se redresse subitement, meurtri.

WILCOX : Je vais appeler une ambulance. T'éloigne pas de lui. *(Il sort.)*

DAVIS : Non ! Pas la brigade paramédicale ! Je vais bien !

ZIELINSKY : Davis, tu m'entends ? Davis ? T'inquiète pas. L'ambulance arrive. Comment ? *(Il approche son oreille.)* T'es blessé ? Les pilules ? Quelles pilules ? Dans le vide-poche ? Je te les apporte tout de suite, reste tranquille.

DAVIS : *(Il se lève très laborieusement.)* Laisse tomber, j'y vais moi-même. Je suis tombé. Je vais bien.

ZIELINSKY : Ça va bien ?

DAVIS : J'ai cassé quelque chose ? Je suis tombé. *(Il s'écroule, Zielinsky l'aide à sortir dans la cour et à s'asseoir.)*

ZIELINSKY : Tu as peut-être une fracture. Viens prendre l'air. Je vais chercher tes pilules.

DAVIS : Merci je préfère y aller moi. Ouvre pas la portière. Laisse.

(Emma apparaît au loin. Elle porte le sac de la Maison Canard & Co. Elle voit les deux policiers, prend peur et reste figée devant une porte quelconque, au fond de la cour.)

ZIELINSKY : Viens, assieds-toi là dehors, prends un peu l'air, ça va te faire du bien. *(Il l'assied dehors, dans la cour.)* Ça m'ennuie de te laisser là tout seul. *(Il voit Emma, et lui fait signe.)* Excusez-moi, madame, s'il vous plaît ! Venez !

Emma s'introduit dans n'importe quelle chambre pour s'échapper. On reverra plus tard ceci au premier plan.

DAVIS : J'ai cassé quelque chose ? *(Zielinsky ne répond pas.)* Je sais pas ce qui m'est arrivé. *(Silence.)*

ZIELINSKY : Il ne t'est rien arrivé. Tu as eu un malaise, tu t'es évanoui.

DAVIS : Oui, je me suis fait mal. Je sais pas si j'ai quelque chose de cassé là. Ah, mes pilules.

ZIELINSKY : Laisse, j'y vais. *(Il sort.)*

DAVIS : Zielinsky ! Ça s'ouvre à l'envers ! *(On entend la musique techno de la Land Rover.)* Non, ça c'est la radio. Regarde dans le vide-poche. Tu les as trouvées ? Ferme bien. Je te dis de bien fermer la portière de la Land Rover...

On entend la collision d'une voiture. C'est la même collision de la scène 16, avec Donnie Crabtree.

DAVIS : La Land Rover ! *(Il sort en boitant.)*

SCENE 18

IVY III

La chambre d'Ivy, au Western Carol. La scène reprend là où l'avaient laissée John et Ivy. Il est 15h10. John sort de la salle de bains en poussant le fauteuil d'Ivy, qui continue d'écouter la cassette de Finnegan dans son walkman. Selon la même convention sonore que précédemment, pendant qu'on écoute la cassette d'Ivy on n'entend pas ce que John dit. D'après ses gestes, on comprend qu'il va partir pour son rendez-vous et qu'il sera de retour dans peu de temps. Il continue à boire, prend sa veste, sa bouteille, et part.

Quelques secondes plus tard, on voit apparaître Emma derrière la fenêtre, dans la cour. Elle porte le sac de la Galerie Canard & Co., contenant tout l'argent. Elle a l'air très agité et nous comprendrons bientôt pourquoi. Il y a deux policiers dehors : Davis et Zielinsky. Elle se croit poursuivie. On voit à nouveau ce qu'on a déjà vu, mais depuis un nouvel angle. Zielinsky fait signe à Emma pour qu'elle l'aide avec Davis. Emma dit non de la tête et s'introduit par la fenêtre la plus proche, celle de la chambre d'Ivy. Zielinsky va vers la Land Rover. Emma tire le rideau et reste adossée à la fenêtre, serrant son sac contre elle. Elle voit Ivy et tente de donner une explication, qu'on n'entend même pas. Emma réalise qu'Ivy ne s'aperçoit de rien, et elle se tranquillise. Elle pose le sac sur le lit. Elle appelle depuis son bracelet-montre sophistiqué. Quand la cassette s'achève, on entend ce qu'elle dit. Ivy fait des efforts pour retourner la cassette, mais elle n'y arrive pas.

On entend la cassette de Finnegan dans le walkman.

VOIX DE FINNEGAN : « L'effet papillon » n'est plus seulement une belle expression poétique : un papillon qui bat des ailes en Thaïlande peut provoquer un ouragan à Paris. Oh, non. L'équation Lorenz transforme cette simple métaphore en mathématique pure. Le plus petit battement d'ailes, un subtil accident, une légère distorsion dans le cours des choses et nous y voilà : c'est la catastrophe. L'équation Lorenz traverse la catastrophe comme une sonde et produit le miracle de la prédiction. Dans cette équation, l'homme voit tout, il voit son avenir. Il est évident que je ne suis pas encore en mesure de pouvoir le faire : je ne dispose pas d'un ordinateur quantique, mais j'ai ces chiffres. Dans ces enregistrements, j'explique comment les obtenir, au cas où il m'arriverait quelque chose. Je continue dans l'autre face de la cassette.

EMMA : Mais, tu as trouvé le chèque ? (...)
Comment il n'y est pas. Il est resté sur le lit, Richard. (...) Bon, je te l'ai laissé exprès en évidence pour que tu le prennes. (...) Attends, il y a plus urgent. L'autre million est en danger.

(...)

La police me poursuit. C'est un miracle si j'ai pu me glisser dans cette chambre. (...) Ambush doit avoir un informateur très, très proche, tu vois ?

(...)

Comment qu'est-ce que je suggère ? J'ai une tête à suggérer quelque chose ? (...) Maintenant tu vas préparer un bon petit numéro pour que je puisse sortir de cet hôtel avec l'argent. Tu es à quelle distance du Western Carol ?

(...)

Non, « Carol ». Pas comme « Lewis Carroll ».

(...)

Ah, tu es au coin de la rue alors. Parfait. Tourne à droite. Il y a une Land Rover couleur rouge devant l'entrée. Je veux que tu lui rentres dedans. Tu as trente secondes.

Emma raccroche. Elle observe par la fenêtre, Davis est toujours assis dehors, en très mauvais état. Elle voit qu'Ivy essaie de retourner la cassette.

EMMA : Pauvre petite fille sans défense. Tu peux pas retourner ta musique. C'est qui ? Les Spice Girls ? *(Elle retourne la cassette, appuie sur PLAY et la cassette continue.)*

A l'extérieur, au moment où la cassette touche à sa fin, on peut entendre à nouveau les instructions que Davis, blessé sur sa chaise, donne à Zielinsky.

DAVIS : Zielinsky ! Ça s'ouvre à l'envers !

Non, ça c'est la radio.

Regarde dans le vide poche.

Tu les as trouvées ?

Ferme bien.

Je te dis de bien fermer la portière de la Land Rover !

D'après la réaction d'Emma et Davis, nous supposons que dehors il y a eu une terrible collision. Emma ouvre la porte, désespérée, et sort en courant. Apparemment, Richard a écrasé la voiture d'Emma contre la Land Rover de Davis et a pris la fuite.

Quelques secondes après, entre Carlo. Il se dirige droit vers la petite table, où il est censé avoir laissé la cassette.

Il ne la trouve pas.

Il aperçoit Ivy, qui écoute la cassette.

Il lui enlève les écouteurs, et vérifie ce qu'elle est en train d'écouter.

CARLO BONELLI : Nun è Carola.

Et il remet les écouteurs à Ivy.

Il voit le sac, l'ouvre, en sort une liasse de billets. Il vérifie encore une fois le numéro de la chambre, il jette un regard simiesque à Ivy, prend le sac et sort.

VOIX DE FINNEGAN (dans la cassette d'Ivy) : Robert Finnegan, cassette 1, face

B. Cette équation est le résultat de l'analyse de trois systèmes chaotiques, choisis au hasard :

Pause, pendant laquelle on entend le vacarme de la collision.

Ensuite, on continue d'entendre le texte de Finnegan, accompagné d'une musique qui se poursuivra pendant une grande partie de la scène.

Les maladies infectieuses selon les rapports de l'hôpital Helen Mumford, le hasard dans les résultats des tirages de la loterie de l'Idaho (qui confirme l'intuition de D'Alambert au moment d'élaborer sa méthode pour gagner à la roulette profitant des récurrences des décimales infinies du nombre 151, et les figures alyettiennes), et finalement, la dégradation ondulante du PIB de la Thaïlande liée aux variations des bourses asiatiques. Le monde se dirige vers un Apocalypse toute simple... Les conclusions sont effrayantes...

...sort qui nous attend est une réaction en chaîne, qui a pour origine une poussée de variole dans la forêt vierge en Thaïlande. Globalement : l'épidémie sera hors de contrôle en mars 2003. C'est une tragédie à petite échelle. Mais ce désordre étiologique interagit avec une variable qui n'était pas prévue : la décision économique des grandes entreprises multinationales de délocaliser leurs centres de production. La

<p><i>Rentre Emma, accompagnée de Richard. Ils sont tous les deux exaltés. Ils discutent. Mais nous ne pouvons pas les entendre. Emma réalise que le sac qu'elle avait laissé sur le lit n'est plus là. Elle va directement vers Ivy et l'interroge. Comme celle-ci ne répond pas, Emma lui enlève le walkman et nous cessons d'entendre Finnegan.</i></p>	<p>bourse de Tokyo s'effondre, le Japon assume enfin sa condition d'île de merde, l'Amérique Latine ne représente plus une quelconque clientèle pour l'excédent absurde de la production industrielle capitaliste et se replie sur elle-même jusqu'à sa disparition économique. Le problème de base n'est jamais traité, et l'épidémie se déchaîne à nouveau, mais cette fois-ci simultanément à Trondheim, en Norvège et à Buxtehude, en Allemagne du Nord.</p>
--	--

Maintenant, on entend seulement la musique de film d'action déjà commencée avec la cassette, comme s'il s'agissait d'un plan subjectif d'Ivy, qui n'entend pas ce que disent les marchands. C'est-à-dire qu'il s'agit d'une scène muette où on les voit se disputer à propos du sac égaré, du chèque oublié, de la voiture écrasée, etc. Emma devient très violente avec Ivy. Richard aussi. Ils la font tomber sur le lit. Ivy essaie de fuir en rampant et tombe par terre. Emma ne cesse pas de l'interroger. Richard, d'une façon plus pratique, prend une lampe à pied et, d'un coup sec, frappe Ivy sur le crâne. La première impression qu'on devra avoir c'est qu'il l'a tuée. La musique de fond s'arrête avec le coup. Nous entendons à nouveau la scène d'une façon normale.

EMMA : Tu vas la tuer !

RICHARD : Mais le sac n'est pas là, Emma.

EMMA : Non, allons-nous-en.

RICHARD : Je comprends. Partir et laisser l'argent ? Jamais. *(Il fouille la chambre, renversant tout ce qu'il trouve sur son chemin : il vide les tiroirs, le frigo-bar, etc.)*

EMMA : Ne prend pas ce petit ton avec moi. Comment peux-tu imaginer que la police ne te poursuit pas alors que tu viens de défoncer ma bagnole contre la leur ?

RICHARD : J'ai fait ce que tu m'as dit. Qu'est-ce que c'est que ça, un piège ?

EMMA : Si au moins tu avais gardé le chèque.

RICHARD : Mais c'est toi qui l'as pris !

EMMA : Non, on te l'a donné à toi.

RICHARD : Pas du tout : elle a demandé ton nom, et tu lui as dit, non ? Alors... à qui on a donné le chèque ?

EMMA : Mais c'était un chèque au porteur !

RICHARD : Encore pire, quelqu'un l'a probablement déjà encaissé. J'arrive pas à le croire.

EMMA : Il faut partir d'ici tout de suite. Quelqu'un a dû entrer dans la chambre.

RICHARD : Quelqu'un dans la chambre... Belle coïncidence, n'est-ce pas ? Je vais te dire une chose, Emma Toogood : c'est fini. Je sais reconnaître un échec quand je le vois. Même s'il arrive dans un emballage tellement... excitant. Ne me suis pas. Ne m'appelle pas. C'est fini. Je m'en vais travailler avec Flo Cohen ! (*Il part pour toujours.*)

Emma reste un instant dans la chambre à moitié détruite. Elle regarde Richard sortir, impassible. Elle ouvre son sac à main. Il est vide. Elle se jette sur la pauvre Ivy, qui avait rampé, couverte de sang, jusqu'au téléphone. Emma prend quelques billets du petit porte-monnaie qu'Ivy porte pendu au cou, une quinzaine de pesos. Puis elle s'apprête à sortir, mais elle entend un bruit de clés dans la serrure. Elle ne sait pas où se cacher, elle voit les rideaux et se cache derrière. Puis elle remarque Ivy, elle sort de sa cachette, lui remet le walkman, l'installe sur le lit et regagne sa place derrière les rideaux. La cassette poursuit son obstiné récit.

John ouvre la porte, il est assez ivre.

Il n'écoute évidemment pas la même chose qu'écoute Ivy.

Et il lui parle sans que nous entendions ce qu'il dit.

Apparemment, il la gronde pour avoir tout renversé. Au lieu de ranger la chambre, il renverse lui aussi quelques objets avec violence, des cintres, etc., tout en l'apostrophant à grands cris.

Ivy écoute attentivement la cassette, tandis que John s'agite encore un peu dans la chambre en désordre et finit par se jeter sur le lit à côté d'elle. Mais il la pousse involontairement. Ivy tombe par terre derrière le lit. Elle rampe jusqu'à trouver refuge dans la salle de bains.

Quand personne ne la voit, Emma quitte sa

VOIX DE FINNEGAN : Non seulement l'Équation prédit l'avenir, mais elle confirme aussi le passé. Avec ces chiffres j'ai pu retracer, par exemple, la chute du météorite. Ce fut il y a 4500 ans. Au nord de Khartoum, au Soudan. Ce météorite n'existait pas en réalité, c'était seulement une spéculation mathématique. Mais on vient de découvrir une caverne. En plein désert. A l'intérieur, sur les murs, les anciens éthiopiens ont dessiné le météore. C'était donc vrai. Ils l'ont fait avec de l'oxyde de bauxite, comme s'ils avaient voulu prolonger l'avertissement pour tous ceux qui leur succéderaient. La peinture est terrifiante, je l'ai trouvée sur une reproduction du Tokyo Review, il y a deux ans. L'équation a « déduit » le phénomène ; le Tokyo Review l'a prouvé. Depuis lors, chaque fois que je ferme les yeux, je la vois. C'est une immense trace verdâtre, enroulée sur elle-même, comme

cache et sort par la porte principale.

John se relève, arrache la cassette du walkman, et c'est seulement à ce moment-là que « l'ordre sonore » de la scène est rétabli, et qu'on entend ses cris.

une immense courbe de Peano. En bas, sur la terre, des dizaines d'éthiopiens, peints de façon rustique comme de maigres bâtons, avec leurs lances inutiles, furent terrorisés dans un désordre total. Je ferme les yeux, et la frayeur des éthiopiens devient ma propre frayeur. Mais à la différence d'eux, j'ai le pouvoir de retourner ma vision : mes résultats, révélés aujourd'hui, ne feraient qu'accélérer l'accomplissement final. Mais il y a un espoir.

JOHN: ...la raison de cette persistance que tu as ! Quel entêtement ! Je te l'ai déjà dit ! Ne me regarde pas avec cet air-là, ne me fais pas cette tête d'espoir, parce que ce qui reste est pire ! Tu comprends ? Alors on va essayer de vivre ensemble ces jours-ci le plus pacifiquement possible. Moi, j'arrête de boire, et toi tu arrêtes d'écouter cette petite musique. Tu vois ce que je fais avec ta cassette ? (*John détruit la cassette.*) On est d'accord ? Moi je me sacrifie, toi tu te sacrifies, et le voyage nous semble moins long. Tout va à aller très bien. Je vais piquer une tête. (*Il sort à toute vitesse dans le fauteuil roulant.*)

SCENE 19

PARIEURS VI

La chambre de Ralph et Maggie au Dead Flamingo. Cette chambre aussi est sens dessus-dessous. Maggie et Martin arrivent ensemble de la rue et restent discuter dans la cour.

MARTIN : *(Qui a toujours le chèque collé à son pantalon.)* Ce que je ne comprends pas c'est pourquoi vous n'appellez pas la mutuelle Automobile, si Ralph ne peut pas la réparer.

MAGGIE : Non, la mutuelle Automobile on l'appelle plus.

MARTIN : Ok, mais on peut prendre deux voitures ce soir. Vous allez avec Ken dans sa voiture, et moi je prends quelqu'un dans la mienne.

MAGGIE : Quelqu'un ? Qui ? Jane ?

MARTIN : OK, je la prends.

MAGGIE : Ou bien, nous trois on peut y aller dans ta voiture, et Jane va avec Ken dans la sienne.

MARTIN : Oui, c'est pareil.

MAGGIE : Ok, on verra plus tard.

MARTIN : Oui, c'est pareil.

MAGGIE : Ce qu'il y a c'est que t'as vu comment elle est Jane.

MARTIN : Pourquoi ?

MAGGIE : Non, rien. Je dis que t'as vu comment elle est Jane.

MARTIN : Pourquoi ? En tout cas, je pense que je me suis toujours conduit correctement, comme un gentleman. Elle t'a dit quoi elle ?

MAGGIE : Je ne t'ai rien dit d'accord, mais je te le dis parce que je t'aime bien, et parce que je trouve que tu n'as pas beaucoup de tact avec Jane.

MARTIN : Oups, tu as laissé ouvert ? *(Il pousse la porte et ils découvrent la chambre détruite.)*

MAGGIE : Dans la salle de bains ! Regarde s'ils sont dans la salle de bains ! *(Martin court à la salle de bains. Maggie crie vers l'extérieur.)* Ralph ! Ralph !

MARTIN : Y a personne. Ils sont déjà partis. Du calme.

MAGGIE : *(Elle crie.)* Ralph ! Des voleurs !

JANE : *(En arrivant.)* Qu'est-ce qui se passe ?

MAGGIE : Ils nous ont tout volé ! Des cambrioleurs, putain de dieu !

JANE : Tranquille, ne touchez à rien. Ca va aller. *(À Martin.)* Quelle horreur ! Regarde comment ils ont tout laissé.

MAGGIE : *(Elle court chercher ses affaires dans la table de nuit.)* Le passeport !

JANE : Il y est ?

MAGGIE : Oui, dieu merci. C'est le pire ça. Il y a beaucoup de sans papiers en ce moment, tu sais ce que ça coûte aujourd'hui un passeport nord-américain ?

MARTIN : Maintenant plus grand-chose.

MAGGIE : Oh là là ! Il est périmé.

JANE : Et votre argent ?

MARTIN : Vous l'avez mis où ?

MAGGIE : Non, l'argent... (*Soudain, très suspicieuse.*) Pourquoi tu me demandes comme ça ?

MARTIN : Pour voir s'ils te l'ont pas piqué.

MAGGIE : Je crois pas. Je vais voir tout de suite. Vous pouvez sortir un instant.

Martin et Jane ne sont pas sûrs de comment réagir.

MARTIN : Oui, il vaut mieux ne pas savoir. Cherche tranquille. (*Ils sortent.*)

MAGGIE : (*Elle entre dans la salle de bains et elle ressort après un court instant, euphorique.*) Tout y est, ils l'ont pas trouvé !

Martin et Jane rentrent dans la chambre, accompagnés de Ken.

MARTIN : Il y est ? Quelle chance.

KEN : Mon dieu, regarde ce qu'ils ont fait. Et Ralph ?

MAGGIE : Martin, tu peux me rendre un service ? Va chercher Ralph. Je voudrais vérifier les cartes de crédit.

MARTIN : T'inquiète pas, je le cherche toute de suite. (*Il sort.*)

KEN : Et l'argent de la cagnotte ?

MAGGIE : Non, c'est pas nous qui l'avions.

JANE : Non, l'argent de la cagnotte c'est moi qui l'ai. Mais je vous jure j'en peux plus avec cette croix. Au début j'ai proposé de m'en occuper parce que je suis bonne avec les comptes, mais j'ai peur de le perdre. C'est l'argent de tous, non ?

KEN : Bien sûr. Ne te mets pas dans cet état.

JANE : Alors on le distribue et point barre. Que chacun garde sa part. T'imagines s'ils étaient rentrés pour me voler, moi ?

KEN : C'est combien d'argent ?

JANE : Il y a cinq jours à 151, je compte pas les centimes parce que c'est jamais un chiffre rond, et en plus il faut déduire pour l'essence et le champagne. Et pour les snacks de Martin je ne sais pas. Je pose la question mais personne me dit rien.

KEN : Tu veux pas garder l'argent ? Donne-le à quelqu'un.

JANE : Est-ce que je suis nécessaire ?

KEN : Comment ?

JANE : Pour gagner de l'argent. Je suis nécessaire ? Parce que vous me dites toujours de parier sur la deuxième colonne, et de me taire. Tout est là, Maggie ? Et parfois je vois

que la deuxième colonne sort et personne n'est content, et alors je sais plus si je suis nécessaire ni pourquoi vous m'avez amenée.

KEN : Tu comprends la loi d'Alyett, ce que je t'ai déjà expliqué sur la Loi des Deux Tiers ?

JANE : Quoi Alyett ? Il y en a trente-sept et n'importe lequel peut sortir...

MAGGIE : Mais il y en a pas trente sept qui sortent ! Il n'y en a que vingt-quatre ! Les autres ne sortent pas !

KEN : Voilà, les autres ne sortent pas parce que d'autres chiffres se répètent.

JANE : Mais moi... c'est-à-dire... Ce que je fais, une autre pourrait le faire... n'importe laquelle ?

KEN : Techniquement oui, bien sûr.

JANE : Alors pourquoi vous m'avez amenée moi ? Je ne sais pas parier, je ne connais rien aux casinos. C'est pour lui, non ? Dis-moi la vérité.

KEN : Pour lui ? Martin ? Tu penses que Ralph et Maggie veulent qu'il se passe quelque chose entre Martin et toi ?

JANE : Tu vois ? Tu t'es rendu compte tout de suite ou plus tard ?

KEN : Non. Je m'en rends compte maintenant que tu me le dis. C'est possible. Je ne sais pas.

JANE : Tu vois Maggie, que ce n'est pas seulement une idée à moi ?

MAGGIE : Pourquoi vous n'allez pas parler dans une autre chambre ?

KEN : Mais, lui il te plaît ?

JANE : *(Silence, elle le regarde.)* Ne te mêle pas de ça. C'est compliqué. Maintenant je m'en vais. Je vais chercher l'argent et c'est terminé. *(Elle va pour sortir mais tombe sur Martin près de la porte.)* Ah, Martin.

MARTIN : Ralph n'est pas là, Maggie. Il a dû aller chercher la voiture au garage.

MAGGIE : Tu vois que c'est un con ?

JANE : Je vais chercher l'argent de la cagnotte pour la donner à Ken, qu'il la garde lui, j'ai peur qu'on entre voler dans ma chambre, de toute façon je ne laisse jamais les clés à la réception, je les prends avec moi partout, même quand elles sont grandes ou encore quand c'est des fers à cheval comme dans l'autre hôtel. *(Elle court chercher l'argent dans sa chambre.)*

RALPH : *(En entrant.)* Qu'est-ce qui s'est passé ?

KEN : Du calme. Il paraît qu'il ne manque rien.

MAGGIE : L'argent est là, les papiers sont là...

RALPH : L'appareil photo ! *(Il court le chercher dans la valise. Maggie va chercher dans la salle de bains.)*

MARTIN : C'était un appareil de valeur ?

RALPH : Il est pas dans la valise Maggie ! L'appareil n'y est pas !

MAGGIE : *(Depuis la salle de bains.)* Il est là dans la salle de bains.

RALPH : J'ai eu peur ! Ça va ? Il marche ? Il n'y a plus de pellicule ? C'est bizarre, je pensais qu'il en restait encore la moitié... Qu'est-ce qui s'est passé ?

MAGGIE : Je ne sais pas, on dirait qu'il manque rien. Je vais voir si tous mes vêtements sont là. Ah, je trouve pas le livre que j'étais en train de lire, de Christine Ang... le voilà.

RALPH : On dirait qu'ils cherchaient quelque chose... Vous avez prévenu la réception ? *(Il prend le téléphone.)* Réception ? (...) Je vous téléphone de la 108. C'est pour déclarer un vol, ils n'ont rien pris. (...) Oui, ils ont tout foutu en l'air. (...) Qu'est-ce que vous dites ? (...) Dans cinq minutes ? (...) O.K. *(Il raccroche.)* Elle dit qu'il s'est passé la même chose dans la 114, et dans une autre chambre encore: ils ont tout détruit, mais ils ont rien pris.

MARTIN : Allons voir dans la nôtre.

Jane revient.

JANE : Ils ont fouillé partout, dans mes affaires, dans mes tiroirs ! Mes petites culottes par terre... Quelle impuissance ! L'argent est là, ils l'ont pas trouvé ! Que quelqu'un d'autre le garde ! Ils auraient pu nous dévaliser !

Elle fait le geste de le donner à Ken, puis à Martin. Maggie fait signe à Ralph de l'intercepter.

RALPH : Du calme, donne-moi ça. *(Il prend l'argent.)* Allez voir s'il ne vous manque rien, moi je préviens la réception, ils disent qu'ils ont déjà appelé la police, on a sûrement cambriolé tout l'étage.

Maggie, Jane, Ken et Martin sortent. Ralph reprend le téléphone.

RALPH : Réception ? (...) La 108 à nouveau. Ecoutez, il s'est passé la même chose dans la 115, et maintenant on va regarder la 123. (...) Et il ne manque rien dans aucune ? (...) Et la police va venir ? (...) Non, non, moi je suis calme. Mais comme vous pouvez imaginer nous avons des choses de valeur... (...) Comment ? Eh bien, des choses qu'on prend en vacances. (...) Cartes de crédit, d'identité, un peu d'argent, quelques souvenirs, l'appareil photo... (...) Non ça j'ai compris... (...) Ouais, faisons quelque chose. Passe-moi l'autre fille que j'avais avant. Celle d'avant, celle qui... (...) Ne vous couvrez pas entre vous. Je connais ton nom, Samantha. (...) Oui, j'ai compris. Voyons voir : tu pourrais me passer quelqu'un qui ne soit pas un imbécile ? (...) Oui, allô ? Je vous appelle de la 108. C'est pour le... (...) Dans la salle de bains ? Mais qu'est-ce qu'on pourrait me voler de la salle de bains ? Je ne vais pas laisser des objets de valeur dans la salle de bains... J'utilise les petits shampoings que vous donnez, le bonnet de douche... qu'est-ce qu'ils pourraient me prendre dans... (...) Bon je vais regarder mais je voudrais bien que vous compreniez... *(On a raccroché. Ralph est désorienté. Il cherche un endroit où il pourrait cacher la cagnotte. Finalement il le met dans la braguette de son pantalon et – non sans une certaine peur – il entre dans la salle de bains.)*

SCENE 20

FINNEGAN V

Le lendemain. Une chambre du Desert Star. Entrent Veronica Aldgate et Finnegan, engagés dans une discussion échauffée. Brad et Laetitia arrivent derrière.

VERONICA : Et vous voulez que je publie un article avec cette énorme escroquerie contre le journal le plus lu du pays ?

FINNEGAN : Je ne veux rien, moi.

VERONICA : Vous ne me laissez pas le choix. Vous voulez écouter la cassette ? *(Tous les quatre s'arrêtent net face au désordre absolu dans lequel se trouve la chambre.)* Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

LAETITIA : Je préviens la réception. Il manque quelque chose ?

FINNEGAN : *(Se précipitant sur la valise où sont ses cassettes.)* Il en manque une.

BRAD : Une quoi ?

FINNEGAN : Une cassette. Ils l'ont volée ! Ceux de la maison d'édition.

LAETITIA : Robert, est-ce qu'il manque quelque chose d'autre ?

FINNEGAN : Non. Je sais pas. Et voilà, c'est le hasard. Ça y est.

BRAD : Papa c'est moi qui ai volé la cassette.

FINNEGAN : Comment ?

BRAD : C'est moi qui l'ai volée.

LAETITIA : Non, je la lui ai donnée.

BRAD : Ça va, te mêle pas de ça. Je l'ai prise. J'avais besoin d'argent.

FINNEGAN : Et il fallait que tu casses tout ? Tu aurais pu demander.

BRAD : Laisse-moi t'expliquer. Regarde-moi quand je te parle ! *(Pause.)* Pardon, papa. J'ai pris la cassette... Mais pas aujourd'hui. Il y a quelques jours. Et je ne l'ai pas donnée aux éditeurs. Je l'ai vendue, à elle.

VERONICA : Ah parfait. Du matériel volé.

BRAD : Taisez-vous !

VERONICA : Du matériel volé ! Je me sens comme si j'avais acheté un cheese-cake au fromage périmé, mais pire, cent fois pire.

BRAD : Vous ne pouvez pas la fermer un peu ?

VERONICA : Parce que maintenant vous voulez déformer les choses et moi j'apparais aux yeux des millions de lecteurs anonymes comme une... comme une...

FINNEGAN : Qu'est-ce que vous avez dit ? Un cheese-cake ? Pourquoi vous avez dit ça ?

VERONICA : Parce que votre fils prétend que j'ai escroqué mon journal pour une somme ridicule et il ne peut même pas prouver que... !

FINNEGAN : Non, non. Ça n'a pas d'importance. « Des millions de lecteurs anonymes... »

LAETITIA : Il avait besoin de cet argent, ils allaient le tuer... Je devais le faire.

FINNEGAN : Ça n'a pas d'importance.

VERONICA : Très bien, maintenant vous allez me laissez parler, parce que ça c'est rien à côté de ce que la furieuse Veronica est capable de vous faire. J'ai payé quatre-vingt mille dollars pour ça ! (*Elle brandit son magnéto avec la cassette dedans.*)

BRAD : Non, officiellement elle a payé cinquante mille.

FINNEGAN : Je comprends maintenant.

VERONICA : Tu me menaces, mon chérubin ? Je serais obligée de te détruire toi aussi ? Vous et votre famille avez escroqué Le Firagot de quatre-vingt mille dollars... en échange de ça. (*Elle met le magnéto en marche, et ce qu'on entend c'est la chanson de Carola, la star montante de la pop. Pause. Enorme confusion. Brad comprend et éclate de rire. Veronica est indignée. Laetitia épuisée.*)

LAETITIA : Qu'est-ce que c'est ?

VERONICA : Qu'est-ce que c'est ? C'est l'histoire d'une escroquerie. Une histoire fabuleuse, que tout le monde lira dimanche, à moins que vous, Finnegan, vous vouliez gentiment l'éviter.

BRAD : Du calme, tout le monde... Du calme, papa. C'était une opération illégale, ils ne peuvent rien contre toi. La cassette est dans des mains sûres. Enfin j'imagine.

FINNEGAN : Je ne sais pas de quoi vous parlez. Mais il y a en effet quelque chose que j'aimerais gentiment faire. Vous voulez toujours cette interview ?

VERONICA : C'est la seule chose qui puisse vous sauver de la ruine médiatique. D'ailleurs, je l'ai déjà payée.

LAETITIA : Qu'est-ce que tu fais ?

FINNEGAN : Très bien, j'ai l'Équation Lorenz.

LAETITIA : Qu'est-ce que tu fais ? (*À Veronica.*) Il est fou. Il ment, il est fou, il rêve qu'il l'a, mais le matin il se rend compte que...

FINNEGAN : (*Il continue à dicter, en se superposant aux commentaires de Laetitia.*)

L'Equation Lorenz nourrira dans quelques années un ordinateur quantique, et on pourra ordonner les événements, et prédire l'avenir. Vous enregistrez tout ça ?

VERONICA : Je n'admettrai pas une nouvelle escroquerie. Je n'ai pas l'intention de payer une deuxième fois.

FINNEGAN : Je ne veux pas d'argent ! Vous devez publier ça. C'est d'une importance vitale pour la sécurité de la planète.

VERONICA : Dans ce cas... Je vous préviens que dans ma rubrique il n'y a pas beaucoup d'espace... que je ferai toutes les coupes que je considérerai nécessaires, que la mise en page...

FINNEGAN : Evidemment. (*A Laetitia.*) Aucun autre disciple ne pourrait être aussi parfait qu'elle.

VERONICA : Moi ?

FINNEGAN : Vous, oui. Dimanche tout le monde lira cette interview, et ça va faire un choc, un grand choc...

VERONICA : Je l'espère...

FINNEGAN : ...pendant quelques jours. Mais on oubliera cette affaire très rapidement. Tout le monde. Y compris mes collègues à l'université. Comment ils croiraient que j'ai publié la véritable Équation Lorenz dans le magazine du dimanche ?

VERONICA : Ils ont des préjugés.

FINNEGAN : Le magazine du dimanche sera l'Arche de Noé. Une arche publique, et non privée. Peut-être que les éditeurs comprendront la portée de ces déclarations dès ce dimanche, mais il ne pourront plus se faire de l'argent avec quelque chose que tout le monde a sous la main, dans le magazine du dimanche, comme une recette de cheese-cake. Et s'ils ne peuvent pas se faire de l'argent, l'affaire cessera très vite de les intéresser. Vous êtes jeune, mademoiselle...

VERONICA : Merci.

FINNEGAN : Vous vous souviendrez de cet épisode dans vingt ans. Lorsque les ordinateurs quantiques se vendront à Auchan. Vous reviendrez sur cet épisode. Vous nous sauverez tous, vous sauverez vos enfants, la planète. Vous êtes notre intelligence. *Pause. Veronica le regarde, incrédule.*

VERONICA : Elle est... longue, cette équation ? Je dois penser à la maquette... chercher des images...

FINNEGAN : Elle est longue, oui, mais elle entrera très bien, allons au bar, ici on ne peut pas s'asseoir.

VERONICA : Je vais appeler le photographe. (*Elle sort.*)

LAETITIA : Tu en es sûr ?

FINNEGAN : J'en suis sûr.

VERONICA : (*De l'extérieur.*) Finnegan, vous aimez la pêche ?

FINNEGAN : Je me demande comment je n'y ai pas pensé avant.

VERONICA : Moi oui. (*Elle téléphone avec son portable.*) Grace, c'est bon pour le zodiac. Tu veux venir toi aussi ? OK. Et appelle le photographe. (*Elle part.*)

BRAD : Tu n'es pas fâché papa ?

FINNEGAN : Tu as pu résoudre ton histoire de dettes ?

BRAD : Oui.

FINNEGAN : (*Il sourit. C'est la première fois qu'il le fait depuis des années.*) Je vais donner cette interview, et puis on rentre à la maison... Ça y est. J'ai encore quelques années devant moi... Et je pense les vivre à fond. Je vais reprendre l'expérience de

Vazquez. Ce robinet est formidable, ça fera beaucoup de bruit. C'est un calcul pur, et peut-être que le jeune homme avait raison. Un garçon de ton âge. (*Il sort. Laetitia et Brad restent encore un instant.*) Qu'est-ce que vous faites là ? On doit faire des photos, allez vous changer. (*Ils sortent.*)

SCENE 21

PARIEURS VII

Nous sommes dans la cour. Derrière la fenêtre. C'est le motel Dead Flamingo.

MAGGIE : J'ai énormément parlé avec maman mais j'ai pas dit un mot sur le bébé, pas encore.

RALPH : Il faut rien lui dire pour le moment.

MAGGIE : Tu dis ça pourquoi ?

RALPH : Il est trop tôt..

MAGGIE : Tu dis ça au cas où il se passerait quelque chose ?

RALPH : Qu'est-ce qu'il pourrait se passer ?

MAGGIE : Ta froideur me terrorise, parfois.

RALPH : Quoi ?

MAGGIE : Ça. Tu te mets à parler de sujets terribles et t'as pas un poil qui se décoiffe. Tu m'as foutu la chair de poule, regarde.

RALPH : Mais qu'est-ce que j'ai dit ?

MAGGIE : Ça me terrifie.

RALPH : Arrête ! Ca suffit ! T'imagines des choses... Ça ne se passe pas comme ça... Ces choses-là ne se passent pas comme ça...

MAGGIE : Qu'est-ce que tu veux dire ? Que ces choses-là ne peuvent pas nous arriver à nous ? Qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'en sais rien, et tu veux pas l'accepter, et tu es froid et calculateur. Et ce week-end ? Ça fait combien de temps que tu le calcules avec ton pote, hein ? Eh bien je suis désolée d'être tombée enceinte au milieu de tes plans pour devenir riche, mais moi non plus j'avais pas ça en tête, tu comprends ?

RALPH : Maggie. Ecoute. Je n'ai fait aucun plan. Moi je pense que c'est la meilleure chose qui pouvait nous arriver. On est content. On s'aime.

MAGGIE : Oui.

RALPH : Je suis pas froid.

MAGGIE : Non. *(Elle sourit, timidement, comme une petite fille qui sait qu'elle a exagéré, qu'elle a mal agi.)* C'est cette Jane, qui me rend folle. Elle pense que nous avons tout arrangé pour lui présenter ton copain du sport, et elle me rend folle.

RALPH : Mais qu'est-ce que j'en ai à faire moi si Jane se la fait mettre ou non, ici ou en Chine ?

Sans que Ralph ni Maggie les remarquent, Ken et Martin sortent de la salle de bains de la chambre et les observent.

MAGGIE : Bien sûr tu n'as rien à faire. Je dis seulement qu'ils avaient besoin qu'on soit cinq joueurs

RALPH : On va faire une chose. Tu veux repartir ? Tu veux qu'on rentre ?

MAGGIE : *(Elle réfléchit. Elle voit l'argent dans les mains de Ralph.)* Combien d'argent on a gagné déjà ?

RALPH : Ça n'a pas d'importance ça.

MAGGIE : Pourquoi c'est toi qui as cet argent ?

RALPH : Pourquoi je l'ai ? Tu veux qu'on rentre ?

MAGGIE : Ah oui, maintenant que tu as découvert comment on fait, tu peux choper quatre autres à tout moment, tu me laisses en train d'accoucher à la maison et tu reviens à Las Vegas quand ça te chante.

(Ralph n'en peut plus. Mais il ne réagit pas. Il ne dit rien. C'est dans cette situation que Jane les trouve. Et aussi Ken et Martin, qui décident de sortir de la chambre. Martin a toujours le chèque collé à son pantalon.) Qu'est-ce qu'il y a ? On parlait d'où on pourrait aller manger.

KEN : Moi maintenant j'ai pas faim, mais je pensais que si on dépense pas beaucoup on pourrait aller au restau où il y avait les danseurs de flamenco.

JANE : Ça doit être très cher.

KEN : Ça dépend de ce que tu commandes. Tu peux prendre du poulet, une cuisse de poulet et pas de vin. On mange un petit truc comme ça et on s'amuse un peu.

MARTIN : Ou alors on peut aller dans un autre casino. J'ai bien aimé la méthode à double bande.

JANE : Moi je trouve que c'est bon pour ce soir, non ? Ça va encore durer des heures et des heures. Et vous ne voyez pas qu'on s'ennuie les filles.

MAGGIE : *(De très mauvaise manière.)* Moi je m'amuse et en plus je gagne de l'argent.

RALPH : *(Voulant éviter une nouvelle explosion.)* Ah, j'ai fait développer les photos.

JANE : Quelles photos ?

RALPH : Il y a de tout, les photos de la piscine, celles du Casino. Je les ai pas encore regardées, on me les a données dans une enveloppe fermée, mais vous n'allez pas croire ce qui m'est arrivé. Je vais les récupérer et le mec me dit : « Il y en a 38 ». Je pouvais pas le croire, la pellicule était de 36 !

JANE : Quelle chance ! Moi si sur la pellicule est marqué 24, j'en ai que 20, je suis vraiment douée.

RALPH : Je vais aller les chercher. Vous m'attendez ? *(Il va chercher les photos.)*

JANE : C'est bizarre l'autre jour, je veux dire... qu'ils n'aient pas volé l'appareil photo. Ni rien d'autre.

MAGGIE : Un miracle. C'est un appareil cher, un appareil avec reflex.

MARTIN : Maintenant il n'y a que des reflex.

MAGGIE : Bon, c'est pareil, c'est une chance qu'ils ne nous l'aient pas volé. J'en ai rien à foutre qu'ils soient tous des reflex.

JANE : Laisse tomber, Maggie.

MARTIN : Qu'est-ce qu'il y a ?

MAGGIE : Rien, qu'est-ce qu'il peut y avoir ?

MARTIN : C'était juste un commentaire...

KEN : Mais il n'a rien dit... (*À Martin.*) Te défends pas...

MAGGIE : Non, toi ne le défends pas. Tous les mecs sont pareils, une équipe de foot.

JANE : Bon, ça va.

MAGGIE : On va voir si vous me dites la même chose devant mon mari, hein ? Que tous les appareils ont des reflex. Je peux pas avoir un appareil cher moi, peut-être ? Ça veut dire quoi ? Si quelqu'un veut bien m'expliquer de quoi on parle parce que là franchement je comprends plus rien moi.

JANE : Maggie...

MAGGIE : Rien de rien !

KEN : Pourquoi tu te mets dans cet état ?

MAGGIE : Non, c'est pas à cause de ma grossesse ! Je sais parfaitement comment être contente avec ma grossesse, ma grossesse je l'assume ! On a passé ensemble plus de temps que nécessaire, il me semble !

JANE : Moi je passe un bon moment.

MAGGIE : S'il te plaît, Jane, ne sois pas hypocrite. Tu m'épuises avec ta paranoïa.

JANE : Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

MAGGIE : Tu vois ? « Qu'est-ce que j'ai dit ? » « Qu'est-ce que tu as dit ? » « Qu'est-ce qu'il a dit ? » « Quand il a dit qu'il t'avait dit que tu me dises que je sais pas quoi, il a dit ça mais il voulait dire autre chose ? » J'en ai assez. J'en ai marre. C'est pour l'argent ? L'argent vous rend tous con ? Combien d'argent vous voulez gagner ? Parce que si vous me demandez à moi, ce que j'aimerais faire de ma part de la cagnotte là tout de suite, vous savez ce que je vous dirais ? Je veux acheter ma liberté. Je veux rester une journée entière dans mon lit à me caresser le ventre. Qu'est-ce que je fous ici ? Pourquoi je suis obligée de m'entendre dire si j'ai ou si j'ai pas un appareil photo et combien ça coûte et je ne sais quoi de plus ?

JANE : Eh bien moi... peut-être que j'étais un petit peu trop... anxieuse. Parce que... Parce que... (*Elle ne sait plus comment continuer.*) Ecoute Martin je suis pas une fille facile ! Je suis déjà passée par beaucoup de ces situations de couples arrangés...! Je... Je ne supporte pas qu'on me fasse du mal.

MARTIN : Pardon ? J'ai raté quelque chose ?

MAGGIE : C'était une très mauvaise idée. De venir. J'en ai rien à foutre de l'argent. Pour ce qu'il y a, en plus.

RALPH : (*En arrivant.*) Voilà les petites photos. Et si on les mettait dans l'ordre ? Regarde comme elle est bien celle-là. C'est un appareil reflex il fait de bonnes photos. (*Il*

les fait passer. Martin et Ken préfèrent cette nouvelle activité.)

MARTIN : Oh, elle est super. Regarde la tête d'abruti que j'ai sur cette photo. On voit que c'est un appareil cher.

MAGGIE : Ralph on s'en va.

RALPH : Arrête, il est tôt. Regarde-toi à la piscine avec la serviette en turban on dirait... une odalisque.

MAGGIE : On y va je t'ai dit. À la maison.

RALPH : Tu vas arrêter de nous faire chier. *(Silence épouvantable. Maggie est abattue. Les autres se réfugient dans des commentaires futiles sur quelques détails des photos, Ralph regarde l'une des dernières photos et reste tétanisé. Il ne peut pas parler. Il pâlit. Il prend sa gorge avec une main.)*

KEN : Qu'est-ce qui t'arrive. Qu'est-ce que c'est ?

MARTIN : Qu'est-ce qui se passe ? *(Il regarde une photo.)* Ça c'est dans ma chambre ! *(Il sort en courant.)*

Ken explose en hurlements hystériques, il court aux toilettes et s'y enferme. On l'entend vomir. Ralph ne peut pas parler. Quelques photos tombent par terre.

MAGGIE : Ne me fais pas peur, qu'est-ce qui se passe ? *(Elle ramasse une des photos.)* Quoi... ? C'est où, ça... ? Notre chambre ? Mais qui... ? C'est pas nos brosses à dents ça ? *(Maggie a un malaise, elle a la nausée, elle commence à crier tout en courant en direction de sa chambre.)*

JANE : *(Qui est restée en peu en marge de tout ça.)* Ralph, regarde comme je suis belle sur celle-là. Montre, passe-moi encore une autre... Qu'est-ce qui se passe ? *(Elle prend les photos et les regarde à toute vitesse.)* C'est pas possible ! *(Elle trouve une en particulier, et pousse un cri déchirant. Elle couvre sa bouche d'une main, dégoûtée.)*

RALPH : Jane, appelle la réception. Appelle la police ! Maggie ! *(Il sort en courant derrière elle.)*

JANE : *(Elle s'écroule dans un fauteuil, sanglotant, marmottant.)* Qui nous a fait ça ? Pourquoi ? Qui nous a fait ça ?

Reste seulement Jane pleurant amèrement dans le fauteuil, prenant sa gorge à ses deux mains, comme si une terrible douleur l'asphyxait. Un tableau dantesque, aussi exagéré qu'incompréhensible.

JANE : Vous voyez bien que rien n'est gratuit. Vous voyez bien. Ah, ah ! Il faut rien dire. Tout va s'arranger... Ne vous inquiétez pas. On va appeler la réception. La police. Il faut rester calme. *(Elle fait le numéro de la réception.)* Allô. Réception ? Ecoutez, je dois... on voudrait... il faut que... C'est possible d'avoir un thé ? *(Elle raccroche. Elle revient aux photos. Puis, un peu plus calme, elle s'arrête et observe de façon détaillée ce qu'il y a sur chacune d'elles, lentement, fascinée. Elle aperçoit quelque chose par la fenêtre qui attire son attention, et sort.)*

SCENE 22

FINAL : POLICIERS VI + IVY IV

Zielinsky introduit Ivy dans sa chambre de l'hôtel Western Carol. Elle a été très malmenée, elle est couverte de nombreux bandages sanguinolents. Derrière eux, prenant des notes dans son journal, entre Wilcox. Les deux policiers portent leurs petits sacs de sport, où chacun transporte sa part de l'argent.

ZIELINSKY : C'est ta chambre, là ?

Ivy ne répond pas. Zielinsky demande à nouveau, cette fois-ci en langue des signes : « C'est ta chambre, là ? » Ivy a compris. Avec deux ou trois doigts à peine, qu'elle réussit à bouger sur l'accoudoir de son fauteuil, elle répond « oui ». Wilcox est épaté par cette compétence de Zielinsky, mais il ne dit rien.

ZIELINSKY : Elle dit que oui.

WILCOX : On dirait un cambriolage. Regarde dans quel état ils ont mis la chambre.

ZIELINSKY : (À Ivy, en langue des signes.)⁶⁰ Ils ont volé ? Oui ? Non ?⁶¹

IVY : (Toujours en langue des signes : voici ce que le public verrait s'il parlait ce langage : « Sais pas + peur + très fort + que + ils reviennent. Homme + femme. Tous les deux + cherchaient + sac + dedans + argent + vient de + galerie + canard + et compagnie »)⁶²

ZIELINSKY : Elle dit qu'elle sait pas. Non attends, elle dit que... je ne comprends pas bien. Un homme, une femme, la maison du canard. Ils cherchaient un... Ils tiraient des canards ? Davis, ça comme ça, c'est un « canard » ?

DAVIS : (Il arrive en mauvais état, un bras en écharpe.) Je sais pas, c'est pas plutôt pigeon ?

ZIELINSKY : (Il demande à Ivy.) « Petit oiseau » ?

DAVIS : Je sais pas bien faire tous les animaux. Je sais faire « lion », je sais faire « fourmi » (Il fait les gestes en langue des signes.) Vous l'avez déjà interrogée ? Vous me laissez faire ? « Toi + née + où ? »⁶³

IVY : (En langue des signes : New York.)

ZIELINSKY : Regarde, elle est de New York.

⁶⁰ Dans la Langue des Signes Française (LSF), les phrases doivent être reformulées selon une grammaire simplifiée, et ce sont les mots de cette grammaire qui doivent être articulés avec les lèvres et verbalisés à voix haute, si celui qui parle n'est pas muet. Voilà pourquoi je note dans le texte principal ce que le spectateur entendrait de la bouche des personnages. Et dans les notes de bas de page, je note une traduction plus épurée. (NdT : les mots prononcés par les policiers ont été adaptés en tenant compte du travail des acteurs lors de la création française, de façon à ce que la traduction soit cohérente avec la scène.)

⁶¹ Ils ont volé quelque chose ?

⁶² Je ne sais pas, j'ai très peur qu'ils reviennent. Un homme et une femme. Ils cherchaient le sac. Avec l'argent. De la galerie Canard & Co.

⁶³ Tu es d'où ?

DAVIS : (En langue des signes.) « Toi + ici + en vacances ? »⁶⁴

IVY : (En langue des signes : Non. Je vais rendre visite à ma mère.)

DAVIS : Ah, à ta maman.

ZIELINSKY : (En langue des signes.) « Toi + aller + seule ? »⁶⁵

DAVIS : (En langue des signes.) « Conduire voiture + qui ? »⁶⁶

ZIELINSKY : (En langue des signes.) « Toi + conduire voiture + peux ? »⁶⁷

IVY : (Elle répond par une blague : « Regardez-moi. Permis + conduire + montrer + vous voulez ? »)⁶⁸

WILCOX : Qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-ce qu'elle a dit ?

DAVIS : T'avais qu'à faire le stage de formation, Wilcox ?

Wilcox déambule dans la chambre. Il voit un journal par terre et le ramasse. Il s'assoit et lit.

ZIELINSKY : (En langue des signes.) « Question + toi + frère + à toi + OK. Autre + personne + il y a ? »⁶⁹

IVY : (En langue des signes : « Frère + à moi + arrivé quoi ? Vous + le cherchez + pourquoi. Il a volé ? Assassiné ? Il s'est passé + quoi ? »)⁷⁰

DAVIS : (En langue des signes.) « Rien. Nous deux + savons pas. Attendre + ici. »⁷¹

IVY : (En langue des signes : « Cherchez + cassette + cassée + bande ».)⁷²

DAVIS : La bande ? Quelle bande ? Le bandage ? (En langue des signes.) « Bandage ? Bander tête + qui ? »⁷³

IVY : (En langue des signes : « Femme + travaille + ici.

Nom + à elle + je ne sais pas.

Table + avant + cassette + là.

Une personne + l'a laissé + là.

Grave + très »)⁷⁴

ZIELINSKY : Ah, la responsable qui travaille à l'hôtel.

DAVIS : Tu comprends tout ce qu'elle dit toi?

ZIELINSKY : Bien sûr.

DAVIS : Moi pas. J'ai appris les vingt phrases standard du stage et je sais les dire, mais si c'est quelqu'un d'autre qui les dit, j'y comprends rien.

ZIELINSKY : Moi si.

⁶⁴ Tu es en vacances ?

⁶⁵ Tu y vas seule ?

⁶⁶ Qui conduit la voiture ?

⁶⁷ Tu peux conduire des voitures ?

⁶⁸ Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous allez me demander mon permis de conduire ?

⁶⁹ Nous avons besoin de savoir s'il y a quelqu'un d'autre, à part ton frère.

⁷⁰ Il a fait quelque chose de mal ? Il lui est arrivé quelque chose ?

⁷¹ Rien. Nous ne savons pas. Nous allons l'attendre ici.

⁷² Cherchez la cassette abîmée, la bande.

⁷³ Qui t'a bandé la tête ?

<p>IVY : <i>(En langue des signes : La bande ! La bande !)</i> <i>Entre-temps, on entend un radio-appel. Wilcox répond.</i></p> <p>WILCOX : <i>(À la radio.)</i> 825 à base (...) Nous interrogeons la victime. (...) Non, on n'a pas besoin de renforts. (...) Copié.</p>	<p><i>(En langue des signes.)</i> « Toi + grave ? »⁷⁵</p> <p>DAVIS : <i>(En langue des signes.)</i> « Frère + à toi + où ? »⁷⁶</p> <p>ZIELINSKY : <i>(En langue des signes.)</i> « Frère + à toi + dit + aller + où ? »⁷⁷</p> <p>IVY : <i>(En langue des signes : A l'Ouest. Au ranch. Tourner un film au ranch, le film du ranch. C'est lui qui a abîmé la cassette mais il ne l'a pas fait exprès, il ne l'a pas écoutée...)</i></p>
--	---

ZIELINSKY : *(À Wilcox.)* Tu as appelé l'ambulance ?

WILCOX : Ils l'ont déjà envoyée. Elle devrait arriver tout de suite.

ZIELINSKY : La responsable de l'hôtel lui a porté les premiers secours. Elle dit que son frère va rentrer bientôt, mais nous ne la comprenons pas bien. Son frère va rentrer bientôt de l'ouest, elle dit. Elle fait comme ça, c'est un « ranch ». ⁷⁸

DAVIS : C'est pas plutôt « cabane » ?

ZIELINSKY : Non. Ranch. Je sais pas ce qu'elle veut dire par « ranch ». Elle n'est pas très claire quand elle parle, pauvre petite. Elle parle d'une cassette. C'est une retardée. Elle est folle.

WILCOX : On y va, après ?

ZIELINSKY : Oui.

DAVIS : On retourne dîner au restaurant du Ritz ?

WILCOX et **ZIELINSKY :** Non !

DAVIS : Fais voir Wilcox, file-moi le journal.

Tous les trois s'assoient sur le lit. Calmement. Davis lit le journal.

ZIELINSKY : Fais voir, je peux lire la rubrique de Veronica ?

DAVIS : Pas terrible. Pas grand-chose de neuf. « Finnegan prévient que la fin du monde est proche. »

WILCOX : Parfois ils recyclent, s'ils n'ont rien à publier.

ZIELINSKY : C'est qui Finnegan ?

⁷⁴ La responsable qui travaille ici. Je ne sais pas son nom. Il y avait une cassette sur la petite table, quelqu'un l'a laissée là. C'est très grave.

⁷⁵ Tu es gravement blessée ?

⁷⁶ Où est ton frère ?

⁷⁷ Il a dit où il allait ?

⁷⁸ On dit « Ranch » en entrecroisant les doigts des deux mains.

WILCOX : C'est l'un de ces... Nostradamus, ces trucs de prédictions. Hier j'ai vu un documentaire aussi.

Ivy s'agite, elle essaie d'expliquer quelque chose. Zielinsky le remarque.

IVY : *(En langue des signes : « C'est ce que dit la cassette. La fin du monde était sur la bande, cherchez l'homme qui a enregistré la cassette. Lui, il sait. »)*

ZIELINSKY : Regardez. On dirait qu'elle sait lire, elle a lu l'article du journal. Pauvre petite, elle me fait vraiment de la peine... Ils écrivent ces choses-là et les plus faibles ont peur après.

DAVIS : *(Il continue de lire.)* Ça c'est la meilleure. Vous vous rappelez de la fameuse plainte ? Ecoutez ça : « Panique à Las Vegas : qui nous fait ça ? La police a déjà reçu trois plaintes de touristes dont les chambres ont été saccagées par un malade mental, un criminel sans scrupules qui vandalise les chambres, puis se prend en photo avec les appareils des vacanciers, en train de s'introduire leurs brosses à dents dans le rectum... » Je peux pas le croire.

ZIELINSKY : *(Il prend le journal.)* Elle dit comment Veronica ? Dans le rectum ? Ça s'est passé quand ?

DAVIS : Trois fois déjà. C'est un psychopathe !

ZIELINSKY : C'est pas possible. « Les victimes affirment que cet individu ne vole rien dans leurs chambres, et qu'il fait en sorte de laisser leurs appareils photo bien en évidence. Il est impossible de reconstituer le visage du criminel d'après les photographies, étant donné qu'elles sont prises par lui-même dans des positions qui... » *(Il rit tellement qu'il ne peut pas continuer. A Davis.)* Demande-lui si elle l'a vu. Demande à la fille.

WILCOX : *(Il demande le journal.)* C'est où ça ? Dans la rubrique de Veronica ?

DAVIS : Oui regarde, juste après Nostradamus.

ZIELINSKY : Demande-lui.

DAVIS : *(En langue des signes.)* « Personne + brosse à dents + mettre dans le cul ». Fais-moi le cul, avec une seule main je peux pas. *(Zielinsky l'aide en prêtant ses mains.)* « Toi + as vu ? »⁷⁹ Elle me comprend pas, si je ris elle me comprend pas. *(Ils rient tous les deux.)*

WILCOX : Eh ! Vous avez vu ? La galerie Canard & Co. expose un tableau inédit de Virginia Miller, le « Ravin de Ramsgate ». Apparemment, c'est une exposition d'œuvres qui appartenait à la Fondation, et qu'ils n'avaient jamais pu exposer aux Etats-Unis. Ici. J'adore Virginia Miller. On y va ?

Personne ne lui répond. Une seconde plus tard, ils se remettent à rire et à interroger Ivy.

ZIELINSKY : Attends, je me calme et je lui demande.

⁷⁹ Tu as vu la personne des brosses à dents ?

WILCOX (voix off) : Cher Journal : il n’y a aucun endroit où se réfugier et les choses ne s’améliorent pas.

WILCOX : On y va, Zielinsky ?

WILCOX (voix off) : J’ai essayé de m’en aller, seul, mais je n’ai pas pu. Il y a trop de choses, et je ne comprends pas ce que je dois faire.

Davis et Zielinsky ne cessent pas de rire. Davis – endolori – rit en se tenant les côtes.

ZIELINSKY : (*En langue des signes.*) « Personne + tu sais + brosse à dents + mettre dans le cul + lui + frappé + toi + aussi ? » (*Il montre le journal dans les mains Wilcox.*)

« Toi + lu ? »⁸⁰ « Concentre-toi : Brosse à dents + à toi + où ? »⁸¹

WILCOX : On peut y aller en passant, c’est pas loin.

WILCOX (voix off) : Hier on s’est encore disputé pour la même chose, l’argent, la Land-Rover... et nous avons encore frappé Davis aux mêmes endroits.

C’est lui qui a commencé. Nous ne l’avons pas fait exprès. Il a une côte cassée, mais il ne dira rien. Il sait qu’il ne peut rien dire. Il sait que nous pouvons parler de son épilepsie.

On s’était disputé à cause d’un dîner au Ritz qu’il a voulu payer. Nous mangions nos langoustes, et je ne pensais qu’à embrasser Zielinsky. Je suçais la carapace de l’animal, j’essayais de trouver un peu de chair parmi toutes ces... pattes et cette carapace, et je voyais la bouche de Dan... Et celle de Davis. Oui, j’ai pensé à l’embrasser lui aussi, il vaudrait mieux. De toute façon, maintenant nous sommes toujours ensemble tous les trois.

DAVIS : (*En langue des signes.*) Tranquille. L’ambulance arrive tout de suite.

ZIELINSKY : (*En langue des signes.*) « Toi + boire + de l’eau + tu veux ? Autre + chose + tu veux ? »⁸²

IVY : (*En langue des signes :* « Homme + affaire + cassette + thème + fin + monde + cherchez »)⁸³

DAVIS : Fin du monde ? Ballon ?

ZIELINSKY : La bande ?

DAVIS : Attends, le match de ballon ?

ZIELINSKY : La fin du match de ballon ? Qui a gagné ?

DAVIS : Tu as enregistré sur une cassette... le match de ballon ?

ZIELINSKY : La finale de Cincinnati ?

DAVIS : Et il n’y avait plus assez de bande ?

ZIELINSKY : Et tu sais pas qui a gagné ?

DAVIS : Wilcox, qui a gagné la finale de Cincinnati, hier ?

Progressivement, les policiers s’apaisent, chacun en possession de son petit sac.

⁸⁰ Nous pensons qu’il s’agit probablement du même criminel qui t’a frappée. Tu as lu ce journal ?

⁸¹ Concentre-toi sur ce que je te demande. Où est ta brosse à dents ?

⁸² Tu veux boire de l’eau ? Tu veux quelque chose d’autre ?

⁸³ Cherchez l’homme à la cassette, l’homme de la fin du monde.

Wilcox offre à Zielinsky un cadeau, une chemise de bûcheron qu'il lui a achetée, et qui est dans un sac d'Albany Mall. Zielinsky l'ouvre, la chemise lui plaît. Il la montre à Davis. Ils parlent, mais on ne les entend plus. Zielinsky vérifie la taille de la chemise, en la posant sur le dos de Davis. Wilcox demande à Davis une cigarette, et sort pour la fumer dans la cour. Il tombe sur Jane, qui lui montre quelques photos en lui parlant de ce qui s'est passé. Mais Wilcox reste absent, il ne lui prête aucune attention. Zielinsky et Davis sont sur le lit de plus en plus tranquilles. Ils lisent le journal, ils attendent. Davis fouille parmi les cartes de crédit, il en garde pour lui quelques-unes. Ils discutent sèchement et calmement.

WILCOX (voix off) : Combien de temps ça va durer ? Nous parlons de moins en moins. Nous essayons de ne voir personne. Davis va se remettre. La seule chose qu'il nous reste à faire est d'éviter de le frapper à nouveau. Hier, j'ai prié. Je ne l'avais jamais fait. J'ai prié de toutes mes forces pour que tout ça change. J'ai fermé les yeux et j'ai vu ma mère, je me suis vu serré contre ma mère, la fois où je suis tombé dans la citerne d'eau et qu'ils m'ont sorti avant d'être totalement congelé. Je me suis rappelé ses mots à mon oreille : « Merci, mon dieu », je me suis rappelé la façon dont ma mère répétait « Merci, mon dieu », tout en me serrant dans ses bras. Ma mère m'aimait à la folie, je n'étais alors qu'un enfant, un pauvre enfant apeuré, mort de froid, un enfant qui a échappé à la mort. Donc j'ai prié, enfermé dans la salle de bains. J'ai prié comme l'avait fait maman à ce moment. J'ai prié comme j'ai pu, et j'ai supplié dieu. J'ai supplié que tout ça change. Mais il ne s'est rien passé.

L'ambulance approche, faisant sonner ses sirènes dans un calme absolu.

Tandis qu'Ivy fait fait une étrange et stérile tentative de se redresser dans son fauteuil, la lumière baisse très lentement pour la première fois.

Rafael Spregelburd

Neuvième version

12 août 2003

Écrite entre novembre 2000 et janvier 2002, plus ou moins dans les villes de :
Hambourg (scènes 2, 3, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 16),
Buenos Aires (scènes 1, 4, 5, 6, 10, 15, 20, 21, 22),
Cadix (scène 18)
Tulum (scènes 17 et 19).

La première version a été terminée et corrigée à Buenos Aires pendant les épisodes violents du Nouvel An 2002. La présente version inclut les modifications faites par l'auteur à partir du travail avec les acteurs au cours des répétitions.